AP
20
M59
t. 1
no. 3
1895
c. 1
ROBA

WITHDRAWN
UNIVERSITY LIBRARY

LE MONDE MODERNE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Mars 1895

A. Quantin Éditeur
5, rue Saint-Benoît, PARIS

Sommaire du N° de Mars 1895

(Numéro **3** — Volume **I**)

Preuve d'amour, nouvelle, par PAUL DYS. — 5 compositions de LELONG. . . . 321
Honoré Daumier, par CONSTANT DE TOURS. — 25 reproductions des œuvres du caricaturiste. . . . 331
Le Travail de nuit des femmes dans l'industrie, par LOUIS BOUQUET. . . 345
Le Marché aux bestiaux de la Villette, par TH. BOURRIER. — 6 illustrations d'après nature de LOUIS MALTESTE. . . . 353
Le Fermier du Sud aux États-Unis, par OCTAVE THANET, abrégé par B.-H. GAUSSERON. — 6 illustrations d'après nature, par TROST. . . . 361
Voyage au Souf algérien, par CHARLES LALLEMAND. — 8 illustrations d'après nature ; 1 carte. . . . 369
Les Premières origines du culte napoléonien, par H. MONIN. — 10 illustrations d'après documents. . . . 379
La Chanson, par PAUL AVENEL. — 10 portraits. . . . 389
L'École des Arts décoratifs, section des jeunes filles. — 11 compositions originales des élèves. . . . 403
Des effets du feu et du bouclier d'infanterie, par le CAPITAINE DANRIT. — 7 compositions de PAUL DE SÉMANT. . . . 411
Une heure à la terrasse d'un café, par LOUIS PAULIAN. — 19 dessins d'après nature, par MARTIN. . . . 421
Agar, adaptation du poème de ELISA POITEVENT NICHOLSON, par P. VRIGNAULT. — 4 compositions de GUILLONNET. . . . 430
Le Chat et la Saucisse, histoire sans texte, dessin original de PEKA. . . . 431
Les Gîtes métallifères des Alpes françaises, par L. DE LAUNAY. — 1 illustration d'après nature ; 1 carte. . . . 432
Au Pays des Vendes, par NEUKOMM. — 6 illustrations d'après nature, de WESTPHALEN. . . . 443
Augusta Holmès, par HENRY GAUTHIER-VILLARS. — 1 portrait et un fac-similé. 453
Mademoiselle Bartet, par MARIO BERTAUX. — 3 portraits. . . . 460
Quelques assauts, par PAUL MEYAN. — 5 illustrations. . . . 465
La Mode du mois, par la comtesse LISE DE ROSE. — 5 compositions. . . . 472
Mars : le Carême, par LUCIOLE. — 2 compositions de MOROGE. . . . 476
Revue des inventions, par ARTHUR GOOD. — 1 figure.
Menus et recettes, par G. GARLIN.

Tous ces articles sont **inédits**, ainsi que les illustrations. Ils sont la propriété du **Monde Moderne**. Les dépôts ont été faits, conformément aux lois internationales, pour en interdire la reproduction et la traduction dans tous pays.

Toutes les communications relatives à la rédaction doivent être adressées à l'éditeur, M. A. Quantin, 5, rue Saint-Benoît, Paris. — Les manuscrits sont rendus.

PRIX DES **ABONNEMENTS**

France, Algérie, Tunisie, un an : **18** fr. — 6 mois : **9** fr.
Étranger, Union postale, — **21** fr. — — **10** fr. **50**

POUR S'ABONNER il suffit d'envoyer le montant de ces prix, en mandat-poste, chèque, coupons de rente, avec appoint en timbres français, etc., **à M. le Directeur du MONDE MODERNE, 5, rue Saint-Benoît, Paris.** — On peut aussi s'adresser à tous les libraires de France et de l'étranger. — On peut de même s'adresser à tous les bureaux de poste qui sont prévenus et qui ont le devoir de faire le nécessaire. — Plus simplement encore, se contenter d'envoyer son adresse, et la Revue se chargera du recouvrement.

(Chaque numéro formant un tout complet, les abonnements peuvent partir de n'importe quel mois.)

— *Reliure en percaline pour contenir le numéro :* **1** fr. **50** —

EN VENTE CHEZ **the International News Company, 83/85, Duane street, New-York**
ET CHEZ TOUS SES CORRESPONDANTS
(Les prix doivent être augmentés pour les pays d'outre-mer.)

Maison de l'HIRONDELLE

APPAREILS POUR LA

PHOTOGRAPHIE

Très bonne qualité, sans luxe

Prix exceptionnels !

EXEMPLE :

Matériel complet Chambre, objectif rectiligne, pied, obturateur, lanterne, sac, etc. Garanti très bon. **75** fr.

Détectives à main 12 plaques à escamoter. . **45** et **65** fr.

Appareils complets avec tous les accessoires, pour amateurs débutants, depuis. . . . . **7** fr. **50**

Trousse-Besicles pour photographies artistiques. Nouvelles combinaisons à 6 ou 8 foyers donnant des clichés depuis 13 × 18 jusqu'à 50 × 60. Adjonction d'écrans en verre colore pour les clichés orthochromatiques. Prix . . . . . **20**, **25**, **30** et **35** fr.

L'Artistique Nouveau papier photographique blanc mat à grains de diverses grosseurs, donnant des épreuves imitation de fusains et d'aquarelles. Recommandé pour l'emploi de la Trousse-Besicles.

Boîte de peinture pour miniature photographique. . **20** fr.

A. DEHORS & A. DESLANDRES

FABRICANTS BREVETÉS S. G. D. G.

Médaille d'argent, Exposition internle de photographie

8, rue des Haudriettes, Paris

Demander le Catalogue nº 3

OUTILS POUR **Amateurs**

et **INDUSTRIE**, Fournitures pour **DÉCOUPAGE**,

TOURS. — MACHINES.

Catalogue (plus de 500 figures) franco cont. **45** c.

PARIS **LE MELLE,** breveté s. g. d. g. *Rue de la Fidélité, 3.*

HYGIÈNE, CONSERVATION ET BLANCHEUR DES DENTS

Beauté éclatante des Lèvres et de la Bouche

PAR LA

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

12, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS

Prix de la boite d'essai, 1 fr. 25; la boite métal, 2 fr. 50

Savon Dentifrice

Le pot **3** *francs* (Envoi franco contre mandat)

SIMPLEX Nouvel Alambic DEROY

pour PROPRIÉTAIRES et Petits Producteurs

Eau-de-Vie Supre avec ou sans repasse, distill. Fruits, Vins, Cidres, Marcs, Lies, etc.

DEROY Fils Aîné, Constructeur

73, 75, 77, Rue du Théâtre, PARIS.

GUIDE PRATIQUE du Distillateur et TARIF franco

FROID et GLACE

Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET

16, rue de Grammont, Paris

Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE

PRODUCTION GARANTIE

Même dans les pays les plus chauds (Envoi franco de Prospectus)

CÉRÉBRINE

REMÈDE CERTAIN CONTRE LES

MIGRAINES ET NÉVRALGIES

Supprime les Coliques Menstruelles.

E. FOURNIER Phien, 114, r. de Provence et tes Pharm. Fl. 5f et 3f.

PLUS DE MAL DE MER

Résultat certain — Sécurité absolue

PAR LA

Fl. 5f, 3f, 1f50 **PÉLAGINE**

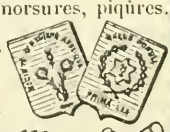
Paris : E. g. FOURNIER Phien, 114, R. de Provence. Tes Phies et à bord des *Paquebots* de la Cie *Générale Transatlantique.*

ROI DES DÉSINFECTANTS-ANTISEPTIQUES

en raison de son énergie *sûre* et *générale* contre *toutes les espèces* de microbes, de l'avantage inappréciable qu'il a d'être ***inodore*** et de son ***Bon marché***. **PRÉSERVATIF** sans égal des épizooties : charbon, morve, rage, fièvre aphteuse ; peste bovine, crapaud, clavelée, rouget du porc, choléra des poules, maladie des jeunes chiens.

CHLOROL-MARYE

INFAILLIBLE contre : abcès, plaies, coupures, brûlures, morsures, piqûres. — **PRÉCIEUX** pour laver chevaux, moutons, chiens, etc..., et les débarrasser de tous leurs parasites, poux, puces, etc. — **INDISPENSABLE** pour assurer, en tout temps, la **salubrité** des écuries, étables, chenils, porcheries, bergeries, poulaillers, colombiers, etc..., au moyen de ***lavages, arrosages*** et ***pulvérisations.***



ENVOI GRATIS ET FRANCO, DES NOTICES EXPLICATIVES SUR DEMANDE.

TOUTES PHARMACIES. ENTREPOT : **LEBON & SALOMON,** *7, R. des Petites-Écuries, PARIS,* Directeurs de la

SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE APPLIQUÉE

JARDINS Le MONITEUR d'HORTICULTURE envoie sur demande UN NUMÉRO GRATIS

ABONt : 6 FR. PAR AN. — 14, rue de Sèvres, PARIS

Librairie PAUL OLLENDORFF, 28bis, rue de Richelieu, Paris

VIENNENT DE PARAITRE

Collection grand in-8° à 7 fr. 50 le volume

NAPOLÉON III

INTIME

PAR

Fernand GIRAUDEAU

Souvenirs du

COMTE DE MONTGAILLARD

Publiés d'après des documents inédits

PAR

Clément de LACROIX

*Agent de la diplomatie secrète pendant la **Révolution**, l'**Empire** et **la Restauration***

Collection pour les Jeunes Filles

(COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE)

Choix de Mémoires et Écrits des Femmes françaises aux XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles avec leurs biographies

Par Mme CARETTE, née Bouvet

Ont déjà paru :

Mademoiselle de Montpensier . 1 vol.	**La Duchesse d'Abrantès** . . . . . 1 vol.
Madame de Staal Delaunay. . . 1 vol.	**Madame la Comtesse de Genlis**. 1 vol.
Madame Campan. . . . . 1 vol.	**Madame Roland** . . . . . 1 vol.

Madame Vigée Le Brun. 1 vol.

Chaque volume grand in-16 jésus. Prix. . . . . **3 fr. 50**

En préparation : **Madame de Motteville.** 1 vol.

COLLECTION GRAND IN-18 A 3 FR. 50 LE VOLUME

Viennent de paraître :

MAURICE DONNAY.	**Éducation de Prince**	1 vol.
ADOLPHE KOHUT	**Bismarck et les Femmes**.	1 vol.
MARCEL SCHWOB	**Moll Flanders**	1 vol.

GUIDES BÆDEKER

Manuels du Voyageur pour tous pays, en trois langues (Dépôt unique pour la France)

ÉDITIONS FRANÇAISES

Allemagne du Nord	7 fr. 50	Le Sud-Ouest de la France	6 fr. 25
Allemagne du Sud	7 fr. 50	Italie Septentrionale	10 fr. »
Les Bords du Rhin.	7 fr. 50	Italie Centrale et Rome.	7 fr. 50
Amérique du Nord.	15 fr. »	Italie Méridionale.	7 fr. 50
Londres et ses environs.	7 fr. 50	Palestine et Syrie.	15 fr. »
Belgique et Hollande.	7 fr. 50	Russie	15 fr. »
Paris et ses environs.	7 fr. 50	Manuel de langue russe.	1 fr. 25
Le Nord de la France.	7 fr. 50	Suède et Norvège	12 fr. 50
Le Centre de la France.	6 fr. 25	Suisse	10 fr. »
Le Sud-Est de la France.	7 fr. 50	Manuel de Conversation.	3 fr. 75

Tous ces Guides existent aussi en langue anglaise et en langue allemande

Mr. T. FISHER UNWIN'S Publications

THE PSEUDONYM LIBRARY

24mo. Paper, 1s. 6d.; Cloth, 2s.
Price in France: Paper, 1 fr. 80; Cloth, 2 fr. 50

A LIST OF THE VOLUMES:

1 Mademoiselle Ixe.
2 Story of Eleanor Lambert.
3 Mystery of the Campagna.
4 The School of Art.
5 Amaryllis.
6 Hotel d'Angleterre.
7 A Russian Priest.
8 Some Emotions and a Moral.
9 European Relations
10 John Sherman.
11 Through the Red-Litten Windows.
12 Green Tea.
13 Heavy Laden.
14 Makar's Dream.
15 New England Cactus.
16 The Herb of Love.
17 The General's Daughter.
18 The Saghalian Convict.
19 Gentleman Upcott's Daughter.
20 A Splendid Cousin.
21 Colette.
22 Ottilie.
23 A Study in Temptations.
24 The Cruise of the "Wild Duck".
25 Squire Hellman.
26 A Father of Six.
27 The Two Countesses.
28 The Sinner's Comedy.
29 Cavalleria Rusticana.
30 The Passing of a Mood
31 God's Will.
32 Dream Life and Real Life.
33 The Home of the Dragon.
34 A Bundle of Life.
35 Mimi's Marriage.
36 The Rousing of Mrs. Potter.
37 A Study in Colour.
38 The Hon. Stanbury, and Others.
39 The Shen's Pigtail.
40 Young Sam and Sabina.
41 The Silver Christ.
42 A Husband of no Importance.
43 Lesser's Daughter.
44 Helen.
45 Cliff Days.
46 Old Brown's Cottages.

"THE PSEUDONYM LIBRARY" deserves the success it has done so much to obtain from the very audacity of its conception. It was a bold and original idea to invite a variety of writers, presumed to be exceptionnally gifted, to merge their personalities in that of their publishers, and bring any fame they might gain to a common stock. The result so far as the scheme has been carried out, has been to give us a series of novelettes very decidedly above the average."— *Times*.

THE AUTONYM LIBRARY

24mo. Paper, 1s. 6d.; Cloth, 2s.
Price in France: Paper, 1 fr. 80: Cloth, 2 fr. 50

A LIST OF THE VOLUMES:

1. **The Upper Berth.** By F. MARION CRAWFORD. Second edition.
2. **Mad Sir Uchtred of the Hills.** By S. R. CROCKETT. Second edition.
3. **By Reef and Palm.** By LOUIS BECKE. Preface by the EARL OF PEMBROKE. Second edition.
4. **The Playactress.** By S. R. CROCKETT. Second edition.
5. **A Bachelor Maid.** By MRS. BURTON HARRISON.
6. **Two Strangers.** By MRS. OLIPHANT.

Some Press Opinions

The Athenæum. — "The volumes promise to be as handy in shape and size as those of the original series; the printing is excellent, the paper is good, and the external appearance is neat and attractive."

The Speaker. — "If the 'Autonym Library' keeps up tho the pitch of excellence attained by the first volume, its success is assured."

The Queen. — "Well printed and nicely got-up."

The Guardian. — "The 'Autonym Library begins well."

Morning Post. — "Handy volumes."

Scotsman. — "Promises to be a widely attractive series of books."

SOLE AGENTS IN FRANCE:

Messrs. HACHETTE & C°., in Paris and at the *Bibliothèques des Gares*

St. Nicholas for Young Folks

This is the periodical in which Rudyard Kipling's 'Jungle Stories" first appeared; the magazine which the poet Whittier said was "the best child's periodical in the world."

Single copy, price 1s; Yearly subscription, post free, 15s.

The Century Illustrated Monthly Magazine

Exquisitely illustrated, this magazine, nevertheless, might have won its enormous reputation by the letter-press alone, which represents the combined talent of two continents.

Single copy, price 1s 4d; Yearly subscription, post free, 16s

The above books may be obtained from the principal Booksellers in France, Spain, Italy and Germany.

London: T. FISHER UNWIN, Paternoster Square, E. C.

HISTOIRE

DE LA

Coiffure féminine

par la

Comtesse de VILLERMONT

Magnifique volume grand in-8° contenant

près de 600 gravures

dans le texte, hors texte et en couleurs

Ce bel ouvrage, qui fait autorité par sa science, est d'un intérêt soutenu et d'une richesse documentaire incomparable.

PRIX. . . . . 30 fr.

BRUXELLES : *MERTENS, Éditeur*

SIGNALONS AUX CURIEUX LE

Répertoire - Annuaire des Collectionneurs

de la **France** et de l'**Étranger**

fondé par RIS-PAQUOT et continué, revu et amélioré sur des documents précis et nouveaux

PAR **E. RENART**

Ce **BOTTIN** de la curiosité renferme près de **18,000** adresses spécialisant le genre des collections des amateurs, détenant les richesses artistiques et les curiosités du monde entier.

En portant à la connaissance de tous la part que chacun prend dans sa localité au mouvement des lettres et des arts, le **Répertoire** facilite les moyens de se connaître et de créer des rapports profitables à tous, amateurs et marchands.

Pour sa rédaction, nous sollicitons le concours de tous ceux qui peuvent en avoir besoin.—Toute communication sera reçue avec reconnaissance.

L'ouvrage forme un fort volume in-8° de plus de 900 pages

Mis en vente au prix de . . . . . 20 fr. net

à la Librairie Centrale des Beaux-Arts

13, Rue Lafayette

et chez E. RENART, 16, rue Sainte-Cécile

PARIS

Dans la

Théorie de la détermination des prix

de son premier supplément scientifique

DE LA 3e DÉCADE DE 1895

Notre nouveau confrère

La liberté économique

Directeur-rédacteur en chef, **ROBIN fils**

56, rue Saint-Dominique

détermine son caractère de parfaite originalité scientifique qui, à côté des innombrables journaux que l'ambition d'écrire crée chaque jour, lui assure une place spéciale. Pénétrée du principe de la supériorité de la méthode rationnelle sur la méthode expérimentale, c'est aux sciences mathématiques que

La liberté économique

emprunte les procédés à l'aide desquels elle résout les équations fournies par la science économique : elle cherche à fonder une science nouvelle, la

Science économico-mathématique.

Collectionneurs-Annonces

Journal intermédiaire des Amateurs

Propriétaire-Gérant :

L.-J. ROCHET

au RUSSEY (Doubs)

Nous engageons les personnes qui désirent acheter ou vendre des objets de curiosité, de quelque nature qu'ils soient, à utiliser l'intermédiaire du **COLLECTIONNEUR**,

Le plus fort tirage des journaux s'occupant spécialement des **Bibelots.**

TIRAGE MENSUEL :

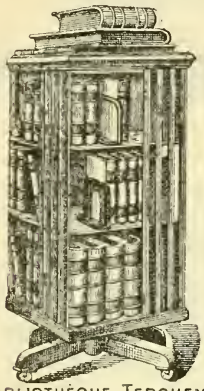
Cinq mille cinq cents exemplaires

ABONNEMENT :

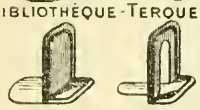
2 francs par an

ANNONCES : DEUX CENTIMES LE MOT

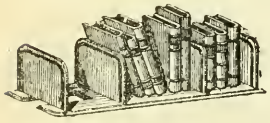
Bibliothèque - Terquem



BIBLIOTHÈQUE-TERQUEM



APPUI-LIVRES MÉTAL



La **Bibliothèque tournante Terquem** est le complément indispensable du mobilier de l'homme de lettres, du bibliophile, de tous ceux enfin qui ont besoin d'avoir sous la main le livre de travail. Le meuble se prêtant à toutes les combinaisons de luxe, il n'est pas de salon élégant où la **Bibliothèque tournante Terquem** ne se trouve sous forme de casier à musique, d'étagère, etc.

Nous sollicitons une visite aux magasins de vente, 19, RUE SCRIBE, où l'on trouvera un choix des plus variés dans tous les genres et dans toutes les formes. — La maison ayant la spécialité des articles pour la manipulation du livre, l'amateur trouvera des *Appuis-Livres* en bois et métal, des *Porte-Dictionnaires*, des *Chevalets*, etc.

Em. TERQUEM

19, Rue Scribe – PARIS

Neue litterarische Blätter

l'un des plus importants journaux littéraires de l'Allemagne, et auquel collaborent des auteurs distingués tels que MM. Charles Bleibtreu, Dr M.-G. Conrad, Dr L. Fulda, le baron de Liliencron, le colonel de Meerheimb, le prince de Schoenaich-Carolath, etc., etc. Tous ceux qui veulent être au courant de la littérature moderne doivent lire ce journal mensuel, estimé dans tous les cercles littéraires pour la richesse et l'exactitude de son contenu. Il est, de plus, le journal le moins cher de l'Allemagne.

On s'abonne pour **deux francs** par **trimestre** à l'étranger, y compris les frais de l'envoi. Un numéro spécimen sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande par lettre affranchie.

LA DIRECTION DES

Neue litterarische Blätter

BERLIN W. 57, Yorkstr. 48

Guide Pneumatique Binard

MÉDAILLE D'OR — DIPLOME D'HONNEUR — HORS CONCOURS

Cette **Guide Pneumatique** ou **Laryngienne** comprend :

Un compresseur ovoïde, tournant sur un axe de métal et s'appliquant exactement sur une partie du larynx et les premiers cerceaux de la trachée-artère de l'animal, intercepte à volonté le passage de l'air dans les poumons.

Une femme, un enfant, peuvent sans le moindre effort arrêter subitement sans secousse et sans danger, un Cheval emporté, lancé à toute vitesse.

Il suffit pour cela d'une légère traction de la main, et l'animal, comme hypnotisé, s'arrête aussitot.

La **Guide Pneumatique**, instrument rigoureusement scientifique, réduit à néant les accidents de voiture, les chutes de cheval : le danger n'est plus qu'une quantité négligeable.

Toute la presse française a fait gratuitement l'éloge de cet ingénieux Appareil.

Des expériences aussi nombreuses que variées ont donné partout et toujours les résultats les plus éclatants.

Guide Pneumatique simple pour Voiture, Cavalier ou Amazone. 25 fr.
La même, avec Martingale tournante. . . . . 30 —

S'adresser, pour tout autre renseignement, à l'inventeur :

V. BINARD

Rue du Marché, BERGERAC (Dordogne).

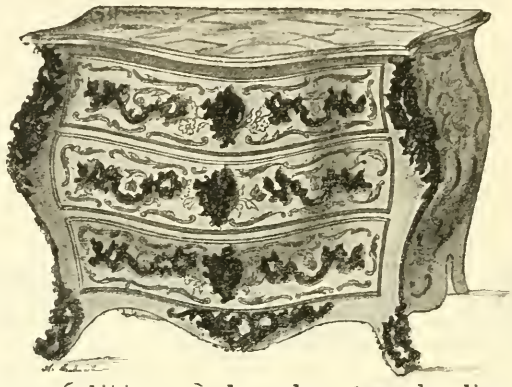
Meubles de Style

Commode Louis XV

Genre ancien

Modèle riche à trois tiroirs, palissandre verni, marqueterie bois de fantaisie, ornements bronze doré, dessus marbre rouge ou brèche d'Alep.

LARGEUR	PRIX
	fr.
0m,76	120 »
0m,90	180 »
1m,00	265 »
1m,25	445 »



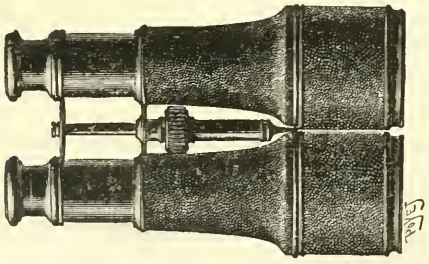
EMBALLAGE	
PAILLE	CAISSE
fr.	fr.
3 »	9 »
4 »	10 »
5 »	11 »
6 »	12 »

Frais d'expédition à la charge de l'acheteur

Jumelle de Campagne

Hauteur (fermée) : 17 cent. 1/2

6 verres achromatiques supérieurs : 26 lignes



Prix, avec Étui de cuir : **38** fr.

Il ne s'agit pas ici d'une jumelle de théâtre, mais d'un instrument à longue portée : pratique, solide, léger.
Le prix des instruments d'optique varie à l'infini, c'est une question de confiance.

Petite Jumelle de Théâtre

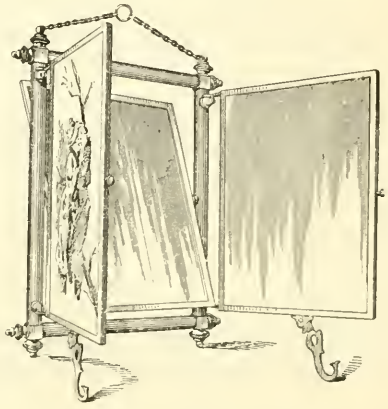
Pour Dame : nacre, nickel doré . . . . . 10 fr.

Article extraordinaire d'élégance et de bon marché.

Miroir 3 faces

NICKEL

Dimensions de chacune des 3 glaces
21 × 27



Prix : **28** francs

ARTICLE DE GRAND LUXE ET DU MEILLEUR GOUT

Fabrication extra soignée — Grand effet

Pour recevoir tous ces articles, s'adresser aux Bureaux du **Monde moderne**, 5, rue St-Benoît, Paris.

LE MONDE MODERNE

Mars 1895

PREUVE D'AMOUR

La liaison de Marindotti et de Constance Yoll remontait à une vingtaine d'années.

En ce temps-là, ce maître de l'esthétisme était encore loin de la renommée universelle qu'il a depuis obtenue.

Peu connu du public, en dehors d'un petit cercle d'intimes qui appréciaient à leur valeur l'étendue de son savoir et la largeur de ses idées; très discuté des lettrés que déconcertaient à la fois ses emportements de style et sa hardiesse de vues; il venait d'obtenir à grand'peine une chaire de professeur au Collège de France, où ses leçons provoquaient de fréquents orages; et, absorbé par la lutte, très isolé, d'ailleurs, n'ayant pour toute famille que quelques cousins éloignés, demeurés au fond de sa province du Quercy, il avait dépassé la quarantaine sans connaître aucune des douceurs de la vie, aucune des séductions de l'amour; lorsqu'un été, à la campagne, chez des amis, il avait rencontré Constance.

Elle était alors dans l'épanouissement de ses vingt-cinq ans, libre, indépendante et belle, de cette radieuse beauté de l'âme qui surpasse celle du corps et la fait oublier.

Tout de suite, ils avaient été saisis : lui, par la grâce pénétrante d'une nature d'élite qui s'ignorait elle-même; elle, par l'éclat de la puissance intellectuelle qui rayonnait autour de lui; et cédant à une attirance irrésistible, ils s'étaient donnés l'un à l'autre, sans pouvoir dire ensuite qui des deux avait commencé d'aimer et fait les premiers pas.

Et chose rare, cette liaison, si rapidement nouée, n'avait entraîné, à l'opposé de tant de liaisons semblables, ni déceptions, ni regrets. Au contraire, on eût dit que chaque jour, en passant dessus, la resserrait davantage, comme si, de par leurs contrastes mêmes, jamais êtres n'avaient été mieux faits pour s'appartenir.

A cette époque, Marindotti venait de

louer, au dernier étage d'un des plus vieux hôtels du quai d'Orléans, un appartement trop vaste pour lui, mais clair, aéré, silencieux, et choisi à souhait pour le recueillement et l'étude.

De ses fenêtres, ouvertes au soleil du midi, la vue embrassait toute l'étendue de la Seine, du pont de Charenton au chevet de Notre-Dame; et, par-dessus la large moire mouvante du fleuve, un fouillis de verdures et de grisailles fermé d'un côté par les hauts reliefs de Saint-Étienne-du-Mont et du Panthéon, reculé de l'autre jusqu'aux ombrages indistincts du Jardin des Plantes.

Constance avait été séduite au premier abord par le calme lumineux de cet appartement élevé, presque aérien, où ne parvenaient du dehors que des rayons, des oiseaux, des harmonies confuses de couleurs et de sons, et dont les hautes pièces claires, décorées vers la fin du siècle dernier, gardaient dans les dorures encore fraîches de leurs lambris et de leurs trumeaux comme un sourire du passé.

Elle était venue s'y installer dès qu'elle avait été la maîtresse de Marindotti, apportant avec elle ce qui pouvait le mieux s'y encadrer : des tapisseries anciennes, aux nuances amorties, des objets d'art peu nombreux, mais d'un goût très pur, des plantes vivaces et touffues; et dès lors avait commencé pour eux une existence à part, toute de retirement et d'intimité, d'un charme rare.

Très instruite, sous des dehors de douceur et de modestie qui pouvaient abuser le vulgaire, douée d'un tact exquis, d'un jugement sûr, d'un esprit sérieux et ferme, Constance était peut-être la seule femme capable de bien comprendre Marindotti, de pénétrer à fond cette nature ardente, enthousiaste, dont les facultés de premier ordre, surexcitées par la lutte, cherchaient encore leur équilibre.

Sans s'imposer à lui, sans même se donner d'importance, elle avait su, tout en l'environnant de ces mille recherches de bien-être qui sont si précieuses à l'homme d'intérieur, s'associer à ses travaux, l'aider dans ses recherches, le soutenir dans ses efforts; et, prenant peu à peu sur lui une influence intellectuelle très grande, adoucir l'âpreté de son enseignement, tempérer l'exubérance de son style; enfin approfondir et purifier son génie tout entier, comme elle avait approfondi et purifié, en les captant toutes, les sources vives de son cœur.

Marindotti, de son côté, s'était livré avec volupté à l'enveloppement de cette passion éclairée qui transfigurait sa vie; qui, bien loin de le fatiguer ou de le détourner de sa voie, l'imprégnait de lumière et de force en se fondant en lui; qui faisait de ses heures de travail l'égal de ses heures d'amour, et lui donnait l'indicible joie de pouvoir penser tout haut, à toute heure, sans cesser d'être compris, si haut qu'il s'élevât.

Pourquoi ne s'étaient-ils pas épousés? C'est là un de ces mystères humains qu'il est bien difficile d'éclaircir. Peut-être Marindotti, dans son indépendance d'esprit, mettait-il l'amour de Constance et le sien à un trop grand prix pour vouloir l'affubler d'une étiquette banale, que ne réclamaient, d'ailleurs, ni parenté, ni enfants; peut-être lui trouvait-il une saveur plus fine, dans la retraite où leur libre engagement les confinait ensemble; peut-être s'y sentait-il plus sûr de lui, plus maître de ses facultés, que dans un intérieur que le mariage eût forcément ouvert au bruit et à l'agitation.

Cependant, il était trop honnête et sincère pour refuser son nom à Constance, si elle le lui avait demandé; mais, soit conformité de vues, soit excès de délicatesse, la jeune femme n'avait jamais fait à ce sujet la plus lointaine allusion, et il lui avait su un gré infini de son silence.

Avec la dignité très simple qui faisait le fond de son caractère et qui lui prêtait tant d'attrait, elle s'était contentée, sans chercher rien au delà, du rôle qu'il

voulait bien lui donner dans l'intimité de leur thébaïde : bornant ses relations au petit nombre d'amis qu'il y recevait et qui la considéraient comme son bon ange ; ses distractions à quelques promenades faites ensemble le soir dans leur quartier perdu, et les jours de fête, dans les environs de Paris, dont elle connaissait tous les sentiers ; et lorsque la renommée grandissante de Marindotti l'avait obligé d'aller dans le monde, elle l'y avait laissé aller seul, trop fière et trop modeste à la fois pour le suivre en cachette ou s'afficher avec lui.

Tant de renoncement et d'abnégation avait reçu, il est vrai, sa récompense : une fidélité de tendresse qui ne devait jamais se démentir, une confiance de tous les instants, un besoin d'approbation poussé jusqu'au scrupule.

— Vois-tu, lui disait Marindotti, tu n'es pas seulement mon inspiratrice et mon juge, tu es ma conscience même ; une conscience où je m'examine bien mieux que dans la mienne, où je me sens vibrer jusqu'aux fibres les plus ténues. J'aimerais mieux être condamné, hué, vilipendé par l'univers entier que blâmé par toi.

Et, pour preuve, il n'était pas une idée qu'il ne lui exposât, sitôt germée en son cerveau ; pas une façon de voir qu'il ne soumît à son appréciation ; pas un discours, pas une conférence, pas un article dont elle n'eût la primeur, encore tout étincelante du feu de l'inspiration.

On aurait dit qu'il prenait à tâche exquise de lui faire essayer tous les trésors de son intelligence avant de les livrer au public sous une forme quelconque ; et elle appréciait si bien l'hommage délicat attaché à ces prémices, elle en jouissait si délicieusement, qu'il lui arrivait parfois de s'écrier :

— Tu me gâtes trop ! tu prodigues ici le meilleur de ton talent, que restera-t-il aux autres ?

Et de fait, pour quiconque l'eût entendu successivement chez lui et dans sa chaire, ses leçons les plus écoutées, les plus applaudies, ne gardaient qu'un reflet de l'éblouissement jeté sur Constance.

Il en allait ainsi de tout, et toujours la jeune femme sentait monter vers elle, dans une griserie, la première effervescence de son esprit et de son cœur ; et même lorsqu'il la délaissait en apparence pour aller dans le monde, l'air de délices dont il franchissait, au retour, le seuil du petit salon où elle l'attendait, si tard qu'il fût ; l'empressement ému avec lequel il s'asseyait près d'elle et lui prenait les mains pour lui raconter par le menu sa soirée ; tout décelait un bonheur de la retrouver bien supérieur, comme compensation, au plaisir qu'elle aurait eu à partager sa sortie.

Que pouvaient être les difficultés de la vie, effacées par de telles satisfactions intimes ! Pourtant, ils en avaient eu leur part.

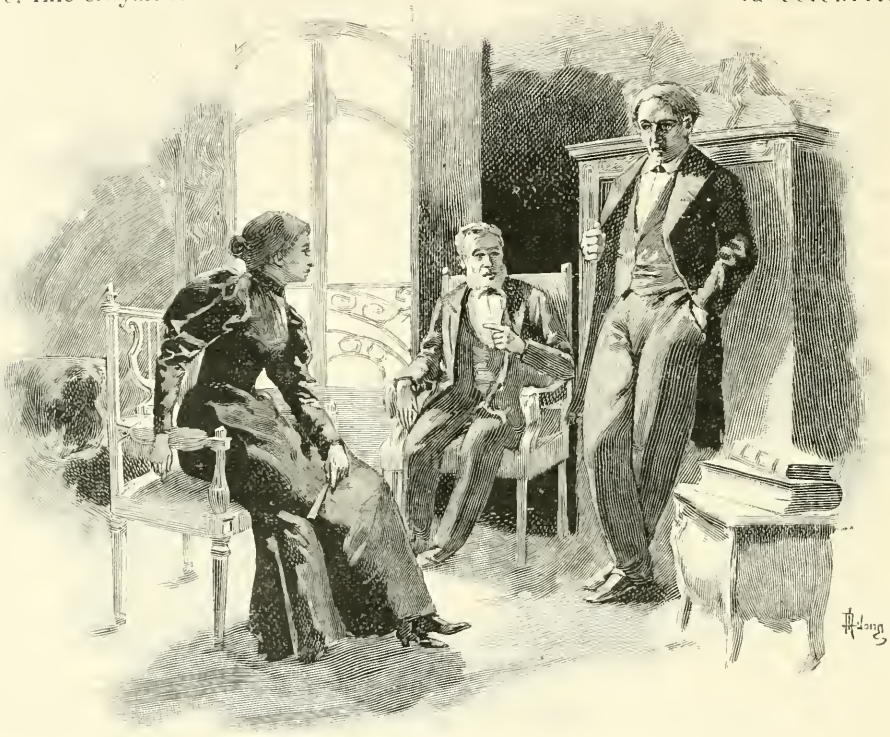
Marindotti avait fait une fièvre typhoïde de la dernière gravité, et l'espace de trois semaines Constance l'avait soigné jour et nuit sans savoir si elle le sauverait ; puis, après avoir tremblé pour sa vie, elle avait tremblé pour sa raison : pendant des jours et des jours elle s'était demandé si son intelligence, affaiblie par la fièvre et le délire, n'était pas à jamais obscurcie.

Ah ! quel souvenir elle avait gardé de ces journées d'angoisse, passées à épier le réveil de ses facultés à travers la torpeur d'une convalescence qui n'en finissait pas ; à les stimuler doucement, délicatement, avec des précautions infinies, ainsi qu'on excite du souffle, au bord d'une fleur, une abeille engourdie à prendre l'essor ! Et lorsqu'enfin, appuyé sur elle, il était rentré dans son cabinet de travail, lorsqu'elle lui avait mis entre les mains le morceau interrompu par la maladie — une belle étude sur l'esthétisme en Grèce — avec quelle appréhension terrible elle s'était assise en face de lui, à sa place de secrétaire ! Qu'allait-il sortir de cette bouche si longtemps close ? Elle croyait l'entendre encore, cette dictée d'épreuve pour laquelle son cœur avait cessé de battre : si basse, si

pénible au début, formée de mots à peine distincts qu'on sentait arrachés d'un cerveau à la torture; puis peu à peu plus claire et plus précise, au fur et à mesure que sous l'effort de la pensée se rouvraient les sources de l'inspiration; et enfin, chaude, colorée, vibrante, emportée par le jaillissement limpide de l'éloquence retrouvée. Elle croyait entendre surtout, oh! surtout, l'exclamation étouffée avec laquelle Marindotti, la page finie, l'avait serrée dans ses bras, et qui mieux qu'aucune parole trahissait le secret de ses angoisses partagées.

Une autre fois, à la suite d'une cabale montée contre le professeur par des esprits étroits, un de ses meilleurs ouvrages d'analyse, le plus consciencieusement fouillé, le plus rigoureusement déduit peut-être, avait été l'objet de critiques ignobles, tendant à déshonorer l'homme en même temps que l'écrivain. Marindotti, outré, voulait brûler son livre, donner sa démission de professeur et aller s'enterrer en Quercy. Pendant quinze jours, Constance avait lutté de toute son énergie et de toute sa tendresse contre sa résolution sans l'en faire changer: elle avait eu presque plus peur qu'après sa fièvre typhoïde.

Maintenant, ces épreuves étaient loin. Avec le temps, la célébrité



était venue pour Marindotti, éclatante, incontestée, d'autant plus complète qu'elle avait été tardive, d'autant plus douce aussi. Il en jouissait profondément, et Constance, plus encore si c'est possible; éprouvant une volupté intense, un orgueil secret et quasi divin à se dire qu'elle était pour quelque chose dans cette gloire si pure; qu'elle avait contribué à cette plénitude de talent où il n'y avait plus rien à critiquer; à ce couronnement d'une maturité, sans faiblesse et sans tache; que cette tête puissante, que la soixantaine blanchis-

sait sans la vieillir, lui devait sa double auréole de succès et de bonheur.

Une seule chose l'inquiétait au milieu de sa joie : l'ardeur concentrée, presque fébrile, avec laquelle Marindotti, parvenu au faîte de la renommée, continuait à travailler, ne se donnant aucun répit, empiétant même sur ses heures de loisir accoutumées.

Elle craignait que ce labeur acharné, mené de front avec ses fréquentes soirées dans le monde, ne finît par altérer sa santé; elle croyait parfois découvrir, dans le redressement affecté de son torse d'athlète, dans sa parole plus nerveuse, dans ses paupières plus bistrées, des traces d'effort et de fatigue ; mais elle avait beau le sermonner, insister pour qu'il se prodiguât un peu moins ; lui, confiant dans sa robustesse native qui ne l'avait jamais trahi, dédaigneux par tempérament aussi bien que par habitude de tout repos et de tout ménagement, ne faisait que sourire à ses représentations et n'en tenait aucun compte. Bien plus, il lui arrivait souvent, à la suite d'une rentrée plus tardive que d'habitude, de gagner son cabinet de travail et d'y passer le reste de la nuit, courbé sur quelque tâche commencée.

C'est que pour cet esprit de large envergure, dont le vol avait toujours été en s'élevant, il ne s'agissait pas seulement d'avoir atteint le sommet convoité, mais de s'y maintenir ferme et droit jusqu'au dernier souffle; c'est qu'il appartenait à cette classe de vedettes hardies de la pensée humaine qui, une fois sorties des rangs, ne sauraient y rentrer, même pour finir.

L'idée de ne plus valoir ce qu'il valait, de ne plus faire ce qu'il faisait, de baisser, en un mot, lui était insupportable. La vieillesse, telle qu'elle s'offre généralement à nos yeux, avec son cortège d'infirmités et de disgrâces, lui causait, du plus loin qu'il y pensât, une épouvante et une horreur si grandes qu'il lui eût préféré cent fois une mort subite, sans préparation et sans avertissement; pareille à celle de ces paysans que la foudre frappe parfois l'été en plein travail, la fourche au poing; ou à celle de ces ouvriers qu'un faux pas précipite en bas de leur échafaudage et qui s'écrasent sur le pavé sans avoir eu le temps de jeter un cri; et tel était le souci de sa conservation intégrale, tel l'empire de sa volonté sur sa constitution d'acier, qu'en dépit de la tension chaque jour plus grande à laquelle il soumettait cette constitution, il gardait sa verdeur altière de port et de maintien.

Il l'avait surtout certain soir d'été où lui et Constance étaient réunis dans leur petit salon du quai d'Orléans avec de vieux amis. C'était après dîner, dans la tranquillité très douce des fins de causerie. Autour d'eux, détachés sur le fond indécis des tapisseries anciennes, les objets d'art, les livres, les feuillages lustrés, témoins des heures bénies de leur intimité, semblaient sourire aux visages connus et aimés qu'ils encadraient. Sur l'harmonie de leur ensemble, la splendeur d'un coucher de soleil de juin jetait par les fenêtres ouvertes ses reflets roses, mêlés à l'odeur éparse des fleurs du balcon, aux derniers gazouillements des hirondelles du toit, et, baignant d'une lumière d'apothéose les traits expressifs du maître, le faisait paraître extraordinairement jeune au milieu de ses amis.

— Oui, disait-il, se répondant à lui-même autant qu'à son interlocuteur habituel, le docteur Varsier, oui, depuis que le monde est monde, l'idéal a tour à tour séduit et déçu l'humanité, et pourtant, quel pays, quel siècle de cette humanité ne lui a sacrifié sous une forme quelconque? A qui doit-elle ses plus doux souvenirs, ses plus beaux chefs-d'œuvre, ses rêves les plus consolants, si ce n'est à lui? Qui comptera les fronts qu'il a illuminés, les noms qu'il a rendus immortels dans tous les temps? Fugitif et insaisissable, dites-vous, il s'est toujours enfui devant les désirs qui le cherchaient, il échappe toujours aux doigts qui veulent le saisir? eh bien, qu'importe? Qu'importe de quel foyer mystérieux émanent ses rayons s'ils nous réchauffent et nous éclairent! Qu'importe

de quel monde supérieur il resplendit sur le nôtre, si nous le voyons briller autour et en dedans de nous dans tout ce qui est juste, noble et beau! Que nous ne devions jamais l'atteindre ou qu'il nous soit donné, un jour, de le contempler sans voiles et de nous absorber en lui, qu'importe encore! pourvu qu'il nous élève au-dessus de nous-mêmes et que, vers l'inconnu où il nous entraîne, il nous fasse marcher sans trouble et sans peur!

Il s'arrêta et, se tournant du côté de Constance, l'enveloppa d'un long regard où l'adoration des premières années se fondait dans une reconnaissance infinie.

— Il est des idéals qui se laissent toucher, reprit-il plus lentement et plus doucement encore : j'ai réalisé celui de ma vie près de toi, chère Constance aimée. Tu as été tout ce que pouvait désirer mon âme. Que ferai-je pour m'acquitter jamais?

— Sois toujours heureux, répondit-elle.

— Et surtout, travaillez moins, repartit le docteur. Je suis de son avis, moi, vous en prenez trop. A surchauffer une machine, vous savez, on risque qu'elle éclate.

D'autant qu'elle n'est plus neuve, avait-il envie d'ajouter; mais il savait combien toute allusion à l'âge de son ami lui était pénible. Il se mordit les lèvres, se réservant de revenir le chapitrer plus tard, et bientôt après se retira emmenant avec lui les autres hôtes du petit salon. Marindotti alors se rapprocha de Constance et continua de causer tendrement avec elle, renouant tantôt le fil de ses rêveries de penseur, tantôt celui de ses souvenirs amoureux

Jamais il ne s'était montré si expansif et si caressant : le charme pénétrant et pur de la soirée, l'ineffable apaisement qui tombait du ciel, avec les dernières clartés du jour, donnait à ses paroles une suavité d'émotion inaccoutumée. Constance sentait qu'à aucune heure de sa vie, il n'avait été si profondément séduisant, ni elle si profondément aimée.

En quittant le petit salon, il voulut absolument, malgré ses objurgations, terminer une étude pressée; elle s'installa près de lui pour l'empêcher de s'oublier à ce travail, et pendant plusieurs heures elle vit courir fiévreusement sa main sur le papier; mais lorsqu'enfin il se leva de son bureau, un éblouissement le prit, quelque chose comme un choc intérieur

lui heurta le cerveau ; il étendit les bras, poussa un cri rauque et tomba tout de son long, inanimé, sur le tapis.

*
* *

— Eh bien, docteur ?

C'était bien la trentième fois depuis deux jours que Constance, consignée au seuil de la chambre de Marindotti, adressait la même question, étranglée par l'angoisse, au docteur Varsier, sans en obtenir d'autre réponse qu'un vague hochement de tête.

Cette fois, il se releva lentement du lit sur lequel il était courbé, essuya son front trempé de sueur, rabattit ses poignets de chemise, fit signe à l'interne qui l'assistait de rempaqueter la pile électrique et différents appareils épars dans la chambre ; et, venant à Constance, il lui prit les mains.

— Eh bien ? répéta-t-elle, défaillante.

— Eh bien ! ma pauvre amie, fit-il avec sa brusquerie habituelle d'accent, qu'une émotion douloureuse faisait trembler, il vivra, mais c'est tout. La paralysie est complète, et les désordres cérébraux trop graves pour qu'il recouvre entièrement la parole, la sensibilité et le mouvement.

— Oh ! mais c'est affreux.

— Oui. Il eût mieux valu pour lui et... pour vous qu'il n'en revînt pas du tout.

— Oh ! fit-elle, révoltée, qu'osez-vous dire ?

Il sourit tristement sans répondre.

— Et il n'y a plus rien à faire ? reprit-elle.

— Rien. Tout ce qu'on pouvait tenter, je l'ai essayé depuis deux jours, je n'ai rien obtenu. Que voulez-vous ? Je le lui avais bien dit aussi : il a trop chargé sa machine !

— Rien à faire, ô Dieu ! répétait Constance atterrée.

— Il dort, interrompit le docteur, et n'a besoin de rien pour le moment ; aussi vais-je le quitter, mes autres malades me réclament. Voulez-vous que je vous laisse l'interne jusqu'à mon retour ?

Mais elle refusa. Elle ne voulait personne, personne avec elle auprès de son cher malade. Il lui donna alors une prescription des plus simples à suivre et disparut avec son compagnon, la laissant au seuil de la grande chambre silencieuse et demi-close que le maître ne devait plus franchir.

Frémissant de tout son être, elle la traversa dans la chaude demi-teinte filtrée par les jalousies baissées, et s'approcha, sur la pointe du pied, du lit où Marindotti reposait, à peine changé en apparence, le corps allongé, les yeux clos, la figure calme, seulement un peu plus pâle et bouffie qu'à l'ordinaire, la poitrine soulevée par une respiration faible, mais régulière ; puis, se penchant doucement, elle se mit à le contempler à travers un voile de larmes.

Mon Dieu ! comme dans son repos il était encore semblable à lui-même ! comme il portait peu de traces du terrible mal qui l'avait frappé ! Mais ce mal était-il si grand que le disait Varsier ? Ne s'était-il pas trompé en le déclarant sans remède ? Était-il possible que la forme chérie, si paisiblement étendue là, dans la blancheur moelleuse des couvertures, ne fût plus qu'une masse inerte pour toujours clouée à sa couche ? Que dans ces membres aux reliefs musculeux il n'y eût plus ni sensation, ni mouvement ; ni intelligence, ni volonté sous ce front puissamment modelé ? Que de l'homme supérieur, débordant de vitalité, d'énergie, de joie de vivre qui, l'avant-veille encore, éblouissait le monde de l'éclat de sa pensée, il ne restât plus rien dans cette enveloppe charnelle animée d'un souffle de vie ? Constance ne pouvait le croire encore. Son cœur et sa raison, déchirés par l'arrêt de la science, se refusaient à admettre cette demi-mort cachée sous le sommeil et que ne constataient point ses sens.

Bouleversée, haletante, elle demeurait appuyée au chevet du lit, les yeux fixés sur ce visage marmoréen, de l'impassibilité duquel elle voulait douter encore, évoquant toutes les heures de lutte, d'enthousiasme et de triomphe dont il avait

reflété les émotions fortes ou douces; depuis le jour où il lui était apparu pour la première fois, âpre, tourmenté, superbe comme un sommet de roc sourcilleux au soleil, jusqu'à ces derniers épanchements de tendresse où elle l'avait vu imprégné d'une si pure sérénité; et se demandant avec une angoisse indicible s'il pourrait exister encore et ne plus rien exprimer.

Par instants, elle se croyait revenue aux veilles douloureuses de la fièvre typhoïde passées à ce même chevet quelque dix ans auparavant; il lui semblait attendre le même réveil d'une lourde torpeur que rompaient seuls les accès de fièvre et de délire; et, comme en ces jours mauvais où tout le monde, hormis elle, désespérait de lui, des idées folles de guérison obtenue à force de soins lui traversaient l'esprit, semblables à des mouches de feu; mais les heures s'écoulaient, Marindotti continuait à dormir son profond sommeil de paralytique, et dans la chaleur croissante de la chambre close, qu'enveloppaient au dehors les ardeurs de midi, le silence et l'attente devenaient si oppressants pour Constance qu'elle était tentée d'éveiller le dormeur pour sortir à tout prix du doute torturant où elle se débattait.

Enfin, de lui-même il ouvrit les yeux, ces yeux qu'elle aimait tant, où elle était habituée à lire sa pensée tout entière, et qui ne se tournaient jamais vers elle sans lui donner l'impression d'une caresse. Il les ouvrit en murmurant, d'une voix qui ressemblait à un vagissement, des paroles inintelligibles; et elle, qui s'était jetée au-devant de son premier regard, recula soudain, frappée au cœur par l'inexorable réalité écrite au fond de ses prunelles vagues et claires où l'étincelle divine était éteinte.

Hélas! le docteur n'avait que trop dit la vérité : un être inconscient et figé, une épave humaine, voilà tout ce qui

restait de Marindotti, tout ce que le monde en verrait désormais. Dans une seconde de lucidité déchirante, elle réalisa tout ce que la catastrophe avait d'horrible et d'irrémédiable; et, saisie d'une immense pitié, d'une indicible désolation, elle s'abattit en sanglotant sur le lit.

Elle sanglota longtemps, les lèvres pressées sur les mains froides de Marin-

dotti qui demeuraient inertes sous ses baisers; le front collé à sa poitrine insensible, où ses spasmes à elle n'éveillaient aucun écho; repassant, dans un flot de souvenirs brûlants, tout ce que cet homme avait été pour elle, tout ce qu'elle lui avait dû de joie et d'orgueil; se disant avec désespoir qu'elle ne pouvait plus rien pour ce qui lui avait été le plus cher en lui, pour son cœur, pour son esprit, pour sa gloire; et considérant, avec un chagrin plus grand encore que son bonheur brisé, la déchéance sans nom où lui, le maître respecté et admiré de tous, sombrait corps et âme, pour ne plus être qu'un objet de pitié.

La pitié ! qui eût dit à cet être si fier que ce devait être le dernier sentiment qu'il inspirerait! qui l'eût dit à cette femme, dont toutes les fibres vibraient à l'unisson des siennes ! Ah ! Varsier avait raison, elle le reconnaissait à cette heure : mieux eût valu pour le malheureux ne pas revenir à lui, disparaître d'un seul bloc, dans cette attaque, ainsi qu'il l'avait toujours désiré, en plein talent, en plein succès, sans laisser derrière lui l'ombre d'une lassitude ni d'une faiblesse.

Dans sa douleur passionnée, où l'orgueil avait autant de part que la tendresse, elle se disait maintenant qu'elle n'aurait pas plus d'amertume à le pleurer mort tout à fait que vivant de ce misérable reste de vie; et une sorte de colère lui venait contre le docteur. Pourquoi s'était-il acharné à le ranimer, pour le ranimer si peu? Est-ce que la véritable humanité ne commandait pas de le laisser finir en paix dans l'engourdissement qui gagnait sa poitrine, plutôt que de prolonger ses souffrances? Est-ce que ce n'était pas ce que le premier il eût réclamé, lui Marindotti, s'il avait été consulté à l'avance?

— Oui, se disait-elle avec une conviction ardente, il l'eût voulu, exigé à tout prix, et je ne l'eusse pas retenu.

L'excès de sa douleur l'avait redressée; elle arpentait maintenant la chambre d'un pas saccadé, pressant ses mains l'une contre l'autre et se répétant avec désespoir :

— Oh ! s'il se sentait, s'il se voyait, ce qu'il voudrait mourir!

Tout à coup elle aperçut, oublié sur un guéridon par l'interne sans doute, un flacon presque plein d'atropine dont Varsier avait dû se servir dans les premiers moments; et une pensée subite la fit tressaillir : la mort libératrice qu'elle invoquait pour Marindotti était là, enfermée dans ce flacon menu. Qu'il le vidât seulement à demi, et il était sur-le-champ débarrassé de ses entraves.

Cette pensée d'affranchissement la frappa tellement qu'elle s'empara du flacon. Si à cet instant Marindotti lui eût crié : « Donne! » elle le lui eût tendu sans hésitation. Mais, hélas ! aucun ordre ne devait plus franchir ses lèvres balbutiantes; elle était seule, désormais, à penser et à vouloir pour lui. Alors, saisie d'une émotion inexprimable, elle se mit à interroger sa conscience, cette conscience à laquelle il en avait si souvent appelé de la sienne. Lui, annihilé, réduit à rien, que devait-elle faire? Avait-elle le droit de disposer de son semblant de vie comme il en eût disposé lui-même? En avait-elle le devoir, à sa place, le connaissant comme elle le connaissait, ayant été pour lui ce qu'elle avait été? Y avait-il plus de véritable affection, plus de réel respect de sa personne à abréger ses souffrances en une fois qu'à prodiguer à sa décrépitude des soins matériels dont il ne s'apercevrait même pas? Était-ce bien là le dernier service qu'elle pût lui rendre? la dernière preuve d'amour qu'elle pût lui donner?

Elle croyait le sentir, en être persuadée, exaltée peu à peu par le désir passionné de l'arracher à son abjection, et néanmoins elle hésitait. Accoutumée à tout soumettre à la sanction du maître, elle reculait devant la terrible responsabilité de son acte; elle attendait... quoi? elle n'eût su le dire : un mot, un signe, un souffle de celui dont elle avait été l'âme, approuvant ce qu'elle voulait faire... et les heures tombaient, toujours

plus lentes, toujours plus lourdes, sur l'impassibilité inconsciente de Marindotti; et dans son cœur déchiré, qu'agitaient toutes les fluctuations de la tendresse et du désespoir, le trouble était si grand, qu'elle pouvait à peine tenir le flacon.

Un coup discret frappé à la porte la fit violemment tressauter; des amis du maître étaient là, des disciples, un délégué de l'Institut, venus aux nouvelles, et qui insistaient pour entrer. Elle se hâta de les renvoyer tous, disant que Marindotti ne voulait recevoir personne... et, la porte refermée, revint vers le lit, sa résolution prise.

Non, non, nuls yeux que les siens ne verraient le maître aimé réduit à l'impuissance sur sa couche de misère; nul de ceux qui s'étaient inclinés devant son éloquence et son savoir ne l'insulteraient de leurs regards de pitié.

Nul ne pourrait dire qu'il n'était pas mort grand et intact.

Comme elle se courbait sur lui, les yeux errants du paralytique rencontrèrent son visage. Il la reconnut; une lueur plus chaude alluma ses regards, et sa voix incertaine essaya de bégayer le nom de Constance.

— Oh! Dieu, s'écria-t-elle inondée d'un espoir fou, tout n'est peut-être pas perdu!

Et d'un élan désespéré elle se jeta sur lui, lui parlant, l'embrassant, le pressant contre elle; cherchant, dans une étreinte de tout son être à faire passer sa vie dans la sienne, à le galvaniser, à le ressusciter.

Peine perdue, hélas! Au bout de quelques minutes, brisée, anéantie, à bout de forces, elle dut desserrer son étreinte sans avoir obtenu un mouvement, ni une phrase distincte.

Comprit-il cet effort suprême? eut-il conscience de l'inutilité de la lutte et des liens serrés autour de son esprit et de son corps? Ses regards, restés lumineux un instant, s'abaissèrent sur lui-même et se relevèrent vers Constance chargés d'une telle expression de détresse et de supplication qu'il lui sembla recevoir en pleine conscience la sanction qu'elle attendait. Ses mains cessèrent de trembler; elle ramassa le flacon roulé en bas du lit et le déboucha.

— C'est bon? balbutia-t-il, déjà revenu à son impassibilité inconsciente.

— Oui, répondit-elle, c'est bon, c'est la délivrance!

Et mettant un baiser passionné sur son front, elle lui versa le flacon tout entier dans la bouche.

Paul Dys.

HONORÉ DAUMIER

Un Français, qui n'a pas été démenti, apprenait un jour à l'Europe, aux Chinois, aux deux Amériques, à qui voulait l'entendre, que le peuple français est le plus spirituel de la terre; or ce peuple de fins esprits contient, affirme l'un d'eux, trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. On conçoit qu'avec tant d'éléments, aussi bien préparés, la caricature spirituelle, la malicieuse satire, ait beau jeu en France : il y a de l'écho.

Daumier fut un évocateur de cet esprit malin; armé de son crayon, aidé par l'inspiration infernale de Philippon, il devait créer des chefs-d'œuvre satiriques. L'artiste a eu ses biographes : il suffira de rappeler qu'il fut considéré comme le peintre de la Comédie humaine dont Balzac, son contemporain, fut l'historien;

Nous devons à la gracieuse obligeance de M. Philippon et de la Maison Curmer l'autorisation de reproduire les gravures qui illustrent cet article.

FRONTISPICE DE LA « CARICATURE PROVISOIRE », DESSINÉ PAR DAUMIER.

qu'il enthousiasma les maîtres de l'art et de la littérature; qu'il fut comparé à Rubens et à Poussin pour le modelé et la richesse du coloris, à Holbein pour sa connaissance profonde de la physionomie humaine, à Michel-Ange pour sa science du mouvement, à Rembrandt, à Corot, à Millet, à Ribot, à Raphaël, le peintre de la beauté!

Tous ces éloges concourent à dire que la caricature du maître rentre dans le domaine du grand art : il faut, par surcroît, lui reconnaître de l'esprit et de la gaieté.

Son œuvre comprend près de cinq mille lithographies, une centaine de toiles, encore plus d'esquisses, sans parler des dessins ni des aquarelles. Feuilleter ses nombreuses séries lithographiées, c'est lire de vigoureuses satires en plusieurs volumes, où Daumier a gardé presque sans défaillance, pendant quarante années, un style toujours élevé; c'est faire défiler un cortège réjouissant non de fantoches, mais de vivants « documents humains ».

Si elles fournissent un renseignement à l'Histoire, les caricatures politiques, plus particulièrement dessinées pour les yeux des contemporains, intéressent moins à distance que les figures détachées de la Vie sociale, où l'individu s'efface, devient un échantillon de l'Humanité. Daumier, comme Molière, a créé des personnages d'une vie durable, éternelle. Tout d'abord apparaît le bourgeois à qui l'on a crié : « Enrichissez-vous! » et qui ne se fait pas tirer l'oreille pour adorer avec un fanatisme étroit la pièce de cent sous; mais bientôt le type s'élargit et l'on voit, dans une mise en scène simple, inséparable du sujet, vivre et s'agiter cette généralité épique, navrante ou cocasse, *l'homme*, dont Daumier a raconté l'histoire naturelle avec toute la fougue de son génie. Sa

raillerie est philosophique; elle n'éveille pas le rire nerveux, irréfléchi, elle satisfait l'esprit, fait sourire et penser.

La biographie de Daumier a été écrite par lui-même, dans son labeur sans trêve, au jour le jour. Non seulement ses débuts furent pénibles, mais sa vie entière fut rude. Pas plus que pour tant d'autres, qu'une entraînante vocation conduit malgré tout à leur destinée, sa famille n'encouragea son penchant aussi irrésistible que caractérisé. Son père voulait qu'il fût... huissier! Jamais le satiriste ne dépensa

plus volontiers talent, esprit et gaieté qu'à flageller les *Gens de justice*. Charles Blanc raconte plaisamment qu'une fois le goût d'un artiste parut avoir rencontré l'encouragement paternel. Ce ne fut qu'une illusion : M. Grandville apprenait à son fils le dessin de miniature; mais tandis que le modèle était flatté par le père, son impitoyable élève « reprenait à sa manière le portrait du patient avec une telle justesse de coup d'œil et une si parfaite fidélité que le pauvre client n'y voyait qu'une caricature »!

*
* *

Le 4 novembre 1830, comme un radieux météore dans l'histoire universelle de l'art satirique, paraît la Caricature, fondée par Philippon. Cet homme « à la physionomie fine et bienveillante, à l'âme bien trempée, au cœur plein de sensibilité », avait le diable au corps, une perspicacité surprenante pour deviner les hommes et prévoir les événements; ce polémiste sympathique « savait persuader tout le monde », voire même — un jour — ses juges. D'ailleurs, les condamnations lui donnaient un ressort extraordinaire et, servant de bouclier à ses collaborateurs, il ne quittait guère la cour

BARBÉ-MARBOIS A LA CHAMBRE DES PAIRS

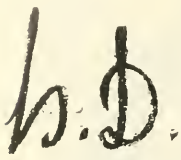
d'assises, où ses plaidoyers étaient un régal de bons mots, des perles d'esprit devant un auditoire austère. Le vaillant moqueur avait su grouper autour de lui une ardente pléiade de combattants littéraires et artistiques; dans son

DUP...

« Cahier des charges », les adversaires spirituels de l'Ordre de Chose escarmouchaient à qui mieux mieux, et ce fut à coup de verve et de gaieté que préludèrent les assaillants. Du nombre était Daumier. Il ne s'insurge pas contre le pouvoir, mais tout de suite il taquine le Roi. Du premier coup, il décroche la timbale : six mois de prison. La pièce, de suggestion rabelaisienne, s'appelait *Gargantua :* ce n'était pas bien méchant, mais l'attaque était dirigée contre les appointements de Sa Majesté. Le caricaturiste devait être puni : les monarques n'aiment pas les mauvais traitements. Le fameux Ordre de Chose ne fut pas ébranlé, la Liste civile non plus; les Finances de l'État furent grevées d'une pension servie à Daumier six mois durant... à Sainte-Pélagie; de là sortirent deux belles compositions : *Souvenir de Sainte-Pélagie, les Réjouissances de juillet* (27, 28, 29) *vues de Sainte-Pélagie...* et un satiriste lancé. A son contact forcé avec les hommes de loi, Daumier conçut un grand amour pour la Justice elle-même : il n'en fut pas ainsi pour ses représentants.

La guerre était ouverte; les amendes pleuvaient dru sur la Caricature, d'où

ripostait un crayon viril et redoutable, quelquefois avec la signature *Honoré* ou le pseudonyme *Rogelin*, d'autres fois avec la marque de ces fameuses initiales

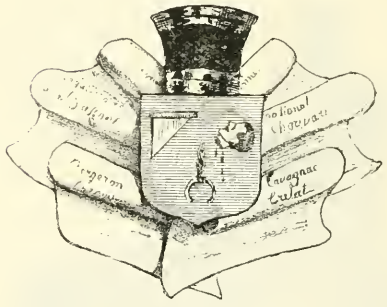


H. D. Bientôt Daumier condamnait, à son tour, à figurer à perpétuité, dans une galerie de bustes, — dont quelques-uns soulignés de leurs attributs, — et de portraits en pied, des personnages maigres ou ventrus, chauves ou chevelus, secs ou obèses : tous avaient posé, sans le vouloir, devant un objectif d'une puissance de perception incomparable, d'une intelligence de vision merveilleuse. Ce n'était plus l'aimable physionomie d'un portrait de commande où l'intéressé se dissimule derrière un sourire aussi gracieux qu'étudié, c'était un « instantané » d'une vérité inexorable, surpris par un observateur à l'affût, emmagasiné dans la « chambre noire » d'un cerveau solidement organisé; car l'artiste dessinait de souvenir, « avec une mémoire quasi divine », dit Baudelaire.

« Un des plus curieux portraits de l'œuvre de Daumier, dit Champfleury, est celui de M. Persil, magistrat sec, froid, anguleux, aux chairs luisantes et blêmes, aux yeux caves. » Sa voix, ajoute Sainte-Beuve, faisait l'effet d'une scie ébréchée. Il fut dur pour l'artiste, qui le lui rendit.

Les portraits de Daumier n'étaient pas simplement des charges, mais plutôt des dessins de caractère ne manquant pas de grandeur. S'il accusait fortement la grimace des lignes, ainsi que le veut l'art caricatural qui a son optique comme l'art théâtral, il restait dans les limites de la vérité, dont il donnait la sensation. Voyez ses portraits en pied, l'être tout entier exprime un sentiment par son attitude aussi bien que par son regard : l'homme vit autant au moral qu'au physique. Daumier dédaigne les accessoires symboliques expliquant le personnage : si le ministre a les jambes cagneuses, — cela peut arriver, — la taille exiguë ou trop longue; si l'homme d'État a le nez en bec d'aigle ou les pieds énormes, l'artiste profite à peine de ces « avantages », et cependant qui — sauf le patient — reprocherait au peintre sa fidélité de reproduction? Philippon tenta l'expérience une fois avec fruit; il eut gain de cause auprès des gens d'esprit et — le cas est rare — il put cultiver quelque temps sa *poire* de prédilection, tant on la trouva exquise... même au tribunal.

PÈRE-SCIE.



*
* *

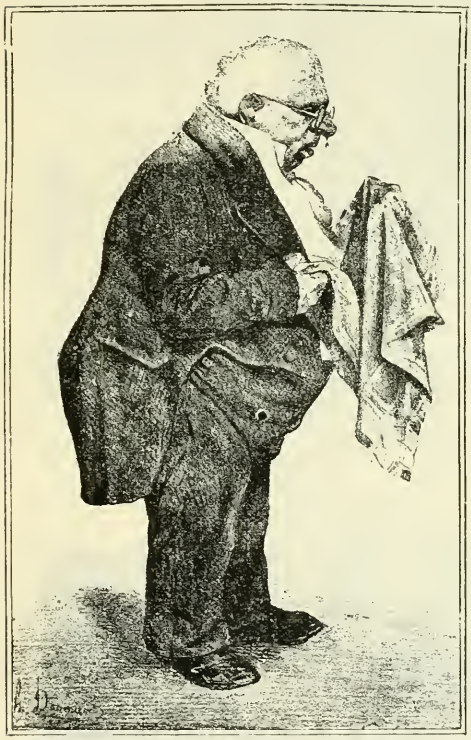
En 1834, sous les coups répétés qui tombent d'en haut, la Caricature —

cet incomparable monument dans le journalisme du siècle — va s'écrouler. Une publication de grand format, fondée par Philippon pour venir en aide aux condamnés politiques, L'Association mensuelle lithographique, va donner au statuaire Honoré Daumier, doublé de son talent de praticien, l'occasion de sculpter dans la pierre des chefs-d'œuvre de satire, parmi lesquels *l'Enterrement de Lafayette,* une des plus belles compositions de plein air; *le Ventre législatif,* une impérissable fresque; et un tragique tableau d'histoire, *la rue Transnonain.*

* * *

La Caricature morte, le branle-bas va continuer au Charivari. Dans ce recueil plus légèrement satirique, ce sera, pour faire suite aux violents combats d'autrefois, la petite guerre d'escarmouches fine et spirituelle. C'est là que Daumier, pendant quarante ans, nous présentera avec sa puissance de production, sous sa griffe si personnelle, les innombrables groupes d'acteurs de la *Comédie humaine.*

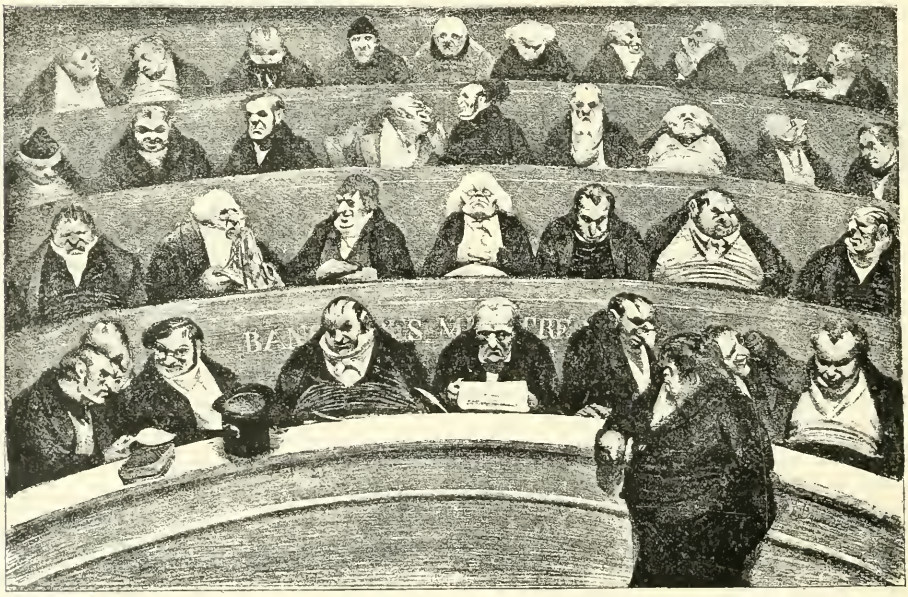
« De tous les sens attribués à l'homme, le plus précieux est le sens commun », disait Alphonse Karr. En même temps qu'une volonté étrangement forte, qui se manifeste par la continuité de son œuvre, Daumier exprime une horreur spontanée pour les sottes conventions et les ridicules préjugés; il possédait le sens profond du vrai, une franchise et une rectitude de jugement absolues. Sorti des rangs du peuple, il aimait le peuple du fond du cœur, et, sans effort,



M. ARLÉPAIRE

M. KÉRATR...

ENFONCÉ LAFAYETTE!... ATTRAPE, MON VIEUX



LE VENTRE LÉGISLATIF

il en partagea les aspirations, les espérances, souffrit de ses déceptions. Il eut le tort d'être dépourvu de toute ambition : il n'est pas d'homme parfait. Né pauvre, ce rêveur devait mourir pauvre.

Sa passion sincère pour la République suffit à lui donner le courage de s'ériger en témoin incorruptible de son temps; ses qualités de peintre philosophe lui permirent de voir et de nous montrer les manies et travers des uns, du visage, et l'auteur de l'*Histoire de la Caricature moderne* raconte que l'air bonhomme du terrible moqueur inspirait si peu de défiance qu'il put passer une nuit dans un poste de gardes nationaux « sans que les malheureux redoutent la présence d'un si dangereux compagnon ». Puis il rentrait chez lui avec des tableaux tout faits, surprenants de vérité : dans son esprit très net, la composition existait complète

DANS L'ATELIER DU PEINTRE

les hypocrisies, appétits et flibusteries des autres, en un mot la Comédie risible ou pitoyable d'une bonne partie de la société au milieu... au commencement... et à la fin du XIX^e^ siècle. Ses types sont d'une infinie variété, et l'on subit la magie de son crayon avant de rire de la légende : on peut dire que les dessins de Daumier ont enfanté les réflexions qui les accompagnent, spirituelles, amusantes, profondes, cruelles parfois dans leur franchise, mais sans amertume.

C'est en se mêlant à eux pour les observer de près, sans façon, le nez au vent, qu'il croqua les bons bourgeois qui ne s'en doutaient guère; l'œil de ce Diogène entrait dans la chair, soulevait le masque pour saisir l'expression vraie avant d'être dessinée. Il savait vouloir et exprimer — après quelques bonnes pipes fumées — la traduction définitive de sa pensée; aussi n'éprouve-t-on aucune fatigue à passer en revue ses multiples improvisations.

* * *

Dès 1833, Daumier, qui sous les verrous de la prison ne pouvait plus vagabonder qu'en imagination, s'amusa à traiter en une suite d'aquarelles — forcément lithographiées par une autre main — l'*Imagination* elle-même. Dans cette ronde fantaisiste, la folle du logis met en actions diaboliques tous les châteaux en Espagne, les rêves des ambitieux, les chimères des rêveurs, les convoitises des envieux, les appétits de

plein air des bureaucrates esclaves...

La même année, les ministres travestis figurent aux *Bals de la Cour,* et, le 2 juin, se montre pour la première fois *M. Thiers,* qui fut « joliment » caricaturé jusqu'à sa mort, d'abord par Daumier, puis par Gill.

Et voilà que se lève le rideau sur ce théâtre à perte de vue où vont chanter dans tous les tons les chœurs discordants des innombrables acteurs de la

LE BOURGEOIS AU SALON

Comédie humaine, où se déroulera un immense panorama de nos mœurs, vivant, étonnant, réjouissant, mirobolant, la longue procession des types variés qui constituent l'Humanité. La mise en scène a été réglée, le magasin des décors s'est meublé de 1833 à 1834 d'ornementations de toute sorte : titres, en-têtes, lettres ornées, vignettes et culs-de-lampe fort amusants, gravés sur bois d'après le maître; pendant de longues années, ils émailleront de silhouettes drôles les colonnes du *Charivari,* ces piliers du rire gaulois, de l'esprit satirique en France.

Comme un régisseur venant saluer le public apparaît seul à la rampe, dans la revue des *Actualités,* — au début de 1834, — le gérontocrate directeur du *Constitutionnel*... et de l'Opéra, exploiteur de la pâte Regnauld, qui règne aussi en Bourse. Sur ce saint Sébastien ventru « que calfate sa cravate » tombe une pluie de flèches lancées sans pitié par le charivariste, malicieux gamin de Paris, qui douze ans plus tard, — en 1846, — n'aura pas encore abandonné sa victime d'adoption et l'aidera dans son *Grand déménagement du Constitutionnel* à transporter rue de Valois le célèbre serpent de mer et autres bocaux de nouvelles à sensation véronesques agréablement servies aux abonnés. C'est dans cette même année 1834 que Daumier donna son premier *Salon,* la série initiale de ces nombreux croquis pris sur le vif à travers les expositions de peinture, d'animaux, universelles ou autres.

Dans les salles surchauffées « quand on ne paye pas », où la première impression est la stupéfaction, la compression et la suffocation, on en entend de drôles : « Comme couleur, c'est flou », dit un connaisseur. « Non, c'est le dessin qui est flic-flac », réplique le railleur. Quelles joyeuses expressions montrent toutes ces figures de faux enthousiastes, d'amateurs ignorants, d'austères critiques, de bourgeois vaniteux, et quelles hilarantes opinions s'échappent de toutes ces bonnes têtes! Passant rapidement devant les Vérités qui sortent du puits, une grosse dame prétend « que les Vénus n'ont jamais existé »; son époux, qui est de cet avis, « se promet de revenir seul ». Un autre couple respectable est assis, dans la Sculpture, en face d'un Primitif : « On a beau dire, l'antique est toujours beau! » exclame la bonne vieille. « Oui, en marbre, ma femme », soupire le pauvre mari.

M. Prudhomme, toujours solennel, fait saluer à son fils le Palais de l'Industrie, « la politesse étant le plus bel apanage des gens qui ne sont pas grossiers », et, devant son buste qu'il admire, regrette que l'artiste n'ait pas

orné son nez de ses magistrales lunettes. On a tenu compte, depuis lors, de cette judicieuse remarque.

A l'avant-scène de notre théâtre humain un tapage infernal se fait entendre : grosse caisse et cymbales bruyantes défilent, précédant un grand premier rôle désormais immortel, *Robert Macaire*, suivi de son acolyte Bertrand. Pour faire vivre devant nous ces audacieux charlatans, Daumier a taillé son crayon des bons jours, Philippon a ouvert les écluses de son intarissable source de verve gouailleuse et d'observation malicieuse. Pleins d'impudence et de jovialité, déployant la gaieté cynique dont se masquent les filous afin de dissimuler l'élaboration périlleuse de leurs expédients, les deux inséparables compères s'avancent, l'un crânement, l'autre en rampant, pour entourer et entraîner les gogos riches ou bêtes... à plumer. Ces flibustiers, aussi encombrants qu'éhontés, s'offrent d'eux-mêmes aux sarcasmes de nos malins Aristophanes cachés dans la foule des spectateurs pour les épier. Avec une arrogance de fourbe que l'artiste a symbolisée par la cravate remontée jus-

BERTRAND. — O Maître Bilboquet, nous sommes flambés ; ces farceurs-là vont nous prendre notre public.
ROBERT MACAIRE. — Ne crains rien, Gringallet, ce n'est point de la concurrence, c'est de la haute comédie !!!

qu'à la bouche, Robert Macaire expectore ses mensonges, et Bertrand l'écoute, l'admire, attirant les naïfs à sa suite dans un enthousiasme simulé. « Les affaires, c'est l'argent des autres », avait dit M. de Girardin ; prenant le mot à la lettre, l'illustre roué — inventeur sans inventions, commanditaire sans argent, pseudo-philanthrope, fondateur de bureaux de placement... pour l'argent des deux sexes, exploiteur de mine de sable qui trouve pour lui-même de l'or à glaner — ouvre une « grande

exposition des blagues contemporaines » où il met en actions des bitumes, de la galette, des melons, jusqu'à des chemises « pour mettre les acheteurs dedans ». Au dénouement de cette tragi-comédie, la caisse, qui jadis n'était ouverte qu' « à trois heures *précises* » (avant il était trop tôt, après il était trop tard), est aujourd'hui irrévocable-

VIEUX SCÉLÉRAT!

ment fermée; Robert Macaire, « ce maître vainqueur, à qui Daumier a donné une grandeur épique, dit Théodore de Banville, cet universel charmeur qui prend les âmes, l'argent, les billets de banque, l'épargne du pauvre, et qui donne en échange : rien du tout », a fui emportant tout.

Mais la troupe de notre gigantesque théâtre est des plus riches : les premiers comédiens en tout genre ne manqueront pas. Voici que s'avancent *les Gens de justice, les avocats et les plaideurs* en une longue théorie de robes noires du plus drolatique effet. Tous ces magistrats togés et toqués — pour ne parler, bien entendu, que de ceux du *Charivari* — sont d'un pittoresque réussi, à travers les couloirs et dans les salles du palais. Ils marchent d'abord majestueusement, de volumineux dossiers sous le bras, tenant à distance les humbles, les veuves et les orphelins qu'ils vont défendre; lorsque chacun a pris sa place, sur un signal du président, les bras allégés de paperasses s'agitent en tous sens, esquissant des appels pathétiques, les torses étoffés s'inclinent et se redressent mus par un souffle oratoire incommensurable, et l'éloquence de pleuvoir abondamment sur les accusés, sur le tribunal, inondant les prétoires dont l'atmosphère surchauffée a besoin de cette averse rafraîchissante.

Toujours au premier plan se rangent les *Représentants représentés* venus là

sous le verre des lorgnettes, avec leurs figures de tous les jours visiblement inquiètes, mobiles, profondément empreintes des passions secrètes qui les animent. Au milieu des groupes qui s'agitent, se bousculent, s'interpellent dans les commissions, en séance, à la tribune, à la buvette, circulent des têtes inoubliées, parmi lesquelles « le fin petit Thiers, toujours en scène, qui trompette et tambourine ». Pour compléter la *Physionomie de l'Assemblée*, les jours de grande chaleur, alors que l'intérêt de la discussion est tombé au-dessous de zéro, tout ce monde bruyant s'endort, ornant les banquettes du vaste hémicycle parlementaire de têtes qui s'affalent sur des ventres écroulés, dans le sommeil innocent du devoir accompli.

L'heure des vacances a sonné : les députés sont redevenus propriétaires, cultivateurs et vignerons :

> Loin des amendements
> Jeunes représentants
> Dansant sous la coudrette
> Aux sons de la musette.

Encadrés coquettement par des ornements XVIII^e^ siècle, des quatrains, sixains, villanelles, ballades et rondeaux de célébrer dans les *Idylles parlementaires* la douceur de l'air libre, les plaisirs des champs, les travaux de la campagne. C'est alors, ajoute le malin auteur des légendes, que l'on cueille parfois la pomme de la discorde pour l'hiver suivant.

A l'orchestre retentissent les accords harmonieux des *Musiciens de Paris*.

VILAIN DORMEUR, VA !

Quels joyeux *Croquis musicaux* ont inspirés à Daumier les *Études musicales :* Un enfant prodige, la fille de M. Coquardeau, « dont la famille est supérieurement organisée pour la musique », tient le piano ! C'est excellent ! Et ça ne finit pas. Les amateurs qui lui succèdent intéressent puissamment l'auditoire, l'inquiètent même par les alarmantes contractions de leurs physionomies dans l'exécution de passages difficiles.

Place aux dames ! M. de Buffon l'a proclamé : le génie n'a point de sexe ; les femmes appartiennent donc au peintre de mœurs, tout comme nous autres pauvres hommes. Et, dans un mouvement endiablé, arrivent des déesses... ratées

en proie à des exaltations aussi farouches | clubs féminins où l'on déclare hautement « que les maris ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ». Heureusement, ces théories subversives n'eurent pas de suites.

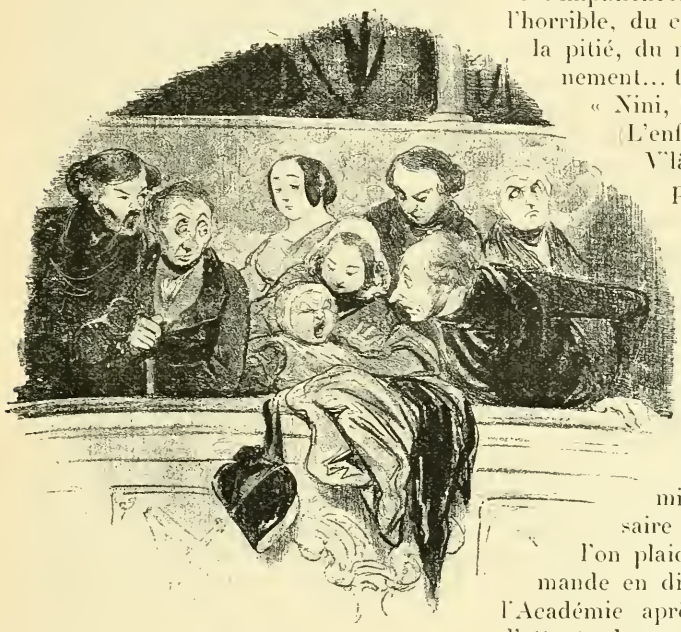
L'ODORAT

Dans la foule immense des comédiens moins tapageurs qui se groupent en arrière des étoiles, cherchons d'autres grands rôles : *Bons bourgeois* de Paris ou d'ailleurs, montrez-vous ! Il suffit : on devine qui vous êtes au langage de vos vêtements, à votre allure, à vos augustes traits, petits rentiers, boutiquiers, employés, rastaquouères, décembraillards ou décembrisés, faiseurs ou gogos, *proprios tyrans* qui ne voulez dans votre immeuble — dont cependant vous faites commerce — ni animaux, ni enfants, ni ceci, ni cela, et vous, timides locataires, qui ne connaissez de M. Vautour que ses

que factices, duègnes livrées aux passions d'un cœur... desséché, *Bas-bleus* qui écrivent les « Mémoires d'un ange », cotillons de lettres égarés sur la terre, enflammés d'un amour tendre, sauf pour leurs maris qu'elles méprisent et pour leurs enfants qu'elles oublient. Il ne s'agit que d'infinies exceptions, comme bien on pense : « toutes les femmes, en effet, suivant l'opinion de Gonzalès, étant poètes par l'imagination, anges par le cœur et diplomates par l'esprit » ; mais quelques-unes, en 1848, les *Divorceuses*, s'étaient insurgées contre les hommes ; d'autre part, les gardes nationaux n'étaient pas rassurés sur les emportements des *Femmes socialistes*. Quelle furie dans les

LA VUE

exigences et son aimable intermédiaire Mme la Portière, cette bonne personne jadis utile quand elle pourvoyait le Conservatoire de futurs rats, danseuses ou reines de tragédie et qui ne sert plus de nos jours qu'à surveiller notre conduite et à renseigner nos créanciers; trottez et galopez, papas résignés, jouets de vos enfants terribles; avancez-vous, courtiers éducateurs pleins de moralité, qui apprenez à vos fils qu'on appelle une bonne action celle qui est au-dessus du pair; donnez-vous la peine d'entrer, artistes méconnus, ou connus seulement pour vos farces d'ateliers, comédiens de société ou acteurs de profession dont les *Physionomies tragiques* ou *tragico-classiques* sont si drôles et vous, madame, qui fûtes autrefois l'Amour et n'en êtes plus aujourd'hui que la mère. Daumier nous les présente tous.



— Je l'aurais parié... au lieu de lui faire voir Séraphin, tu l'emmènes au drame... c'est déjà mauvais pour les grandes personnes; pauvre chou !...

— Ne vous effrayez pas, madame, c'est ainsi que s'amusent les enfants.

Dans les *Croquis d'expression,* d'un dessin magistral, l'œil malin qui, ailleurs, avait scalpé l'ossature d'une tête, en avait pénétré l'esprit sournois ou méchant, a sculpté ici, sur des profils de grande dimension, l'expression de la peur, de la colère, de la douleur, de la joie, du dégoût, de l'orgueil, du dépit, de l'impatience, de la résignation, de l'horrible, du comique, de l'amour, de la pitié, du mépris, du simple étonnement... telle cette scène intime : « Nini, Nini, réveille-toi donc : L'enfant crie et la mère dort. » Vlà une heure que je l'appelle et elle me répond toujours : Oui, Adolphe. Je ne m'appelle pourtant pas Adolphe, ni le petit non plus. »

Rien n'a été oublié dans ce poème au crayon de l'homme. *Les beaux jours de la vie* y tiennent une jolie place : le premier de l'an, l'anniversaire du mariage, le jour où l'on plaide — enfin! — la demande en divorce, où l'on entre à l'Académie après cinquante-trois ans d'attente. Les saisons ont inspiré au naturaliste des pages étonnamment gaies et mouvementées; pendant l'*été,* ce sont : les plaisirs de la villégiature où se révèlent, avec les jouissances, les déconvenues des citadins exilés dans la banlieue; la pêche, la chasse, sources de malheurs piquants, sans gravité, qui fournissent au paysagiste l'occasion de dessiner les bords de la Seine, des horizons typiques faits de rien, mais étendus, profonds, boisés ou nus comme de petits Saharas; les baignades en Seine, alors à la mode, où tout un monde de *Baigneurs* grouille, plonge, fait la planche, s'éclabousse et ruisselle. L'*hiver* tombent la neige aveuglante, les flèches d'une ondée qui perce les os... et raye la pierre du coloriste de lignes obliques d'un réjouissant effet. Paris est enrhumé, et déjà les nez sont pris que la Seine ne charrie pas

encore; le Parisien grelotte à la queue d'un théâtre, s'entasse frileux dans les omnibus étroits; la Parisienne va souiller de boue le bas blanc qui se montre alors sous son ample crinoline.

Puis, le philosophe-artiste quitte la rue pour pénétrer dans de petits intérieurs d'une banalité de décor caractéristique. Là se déroulent cependant des drames domestiques, des mélodrames passionnels, des *Scènes conjugales* tempêtueuses... puis des tragi-comédies sans conséquence de jalousie, de rancune, de taquinerie, petites misères qui relèvent le prosaïsme routinier de l'existence dans certains ménages et ne compromettent pas le bonheur des époux : il n'est pas de beau ciel sans nuages. Tant pis, quels que soient nos illusions, notre amour-propre, notre pureté d'âme, il faut nous résoudre tous — célibataires ou mariés — à trouver notre place marquée dans ces tableaux brossés railleusement avec une finesse d'observation sans pareille.

On s'était permis quelques parodies du classique, Daumier en fit la charge en une succession de cinquante tableaux formant l'*Histoire ancienne,* parus de 1841 à 1842; en 1844, il entreprit un *Voyage en Chine,* très amusante satire de nos mœurs administratives : plus d'un fut pris au piège de sa verve ironique et crut que la chose visait un pays d'une civilisation arriérée. Il est permis de s'y tromper un instant, mais persévérer serait de l'aveuglement.

Vient l'Année terrible. Autrefois, Daumier avait donné place à des compositions sur la Guerre de Crimée et la Guerre d'Italie où perçaient son ardent chauvinisme, son enthousiasme pour nos petits soldats; éclate la Guerre de 1870, des images sinistres hantent son cerveau de patriote. Il les fixe sur la pierre. Après les départs de mobiles, les appels aux armes, il fait briller l'*Éclair des châtiments.* Tout se tait, la parole est au canon. L'*Album du siège,* en 1872, fut sa dernière conception : douloureuses pages d'histoire, scènes grandioses tracées avec une émotion profonde.

L'opiniâtre travailleur va s'arrêter de produire : un destin cruel lui arrachera le crayon de la main. Ces yeux, si vifs à tout saisir, si intelligents à bien voir, se fermèrent à la lumière, usés par le travail. Daumier mourut aveugle, en 1879. La statue que lui doit Marseille, sa ville natale, n'est pas encore debout. Qu'importe! le grand artiste ne s'est-il pas élevé lui-même un gigantesque monument de pierres burinées!

CONSTANT DE TOURS.

LE

TRAVAIL DE NUIT DES FEMMES

DANS L'INDUSTRIE

De toutes les prescriptions que contient la nouvelle réglementation du travail, aucune n'a rencontré au parlement une plus vive opposition que la suppression du travail de nuit pour les femmes.

C'est en 1847 qu'il fut question, pour la première fois en France, de réglementer le travail des femmes majeures. Mais, dans un projet de loi déposé par le gouvernement à la Chambre des pairs, il ne s'agissait que de limiter la durée de leur journée de travail, ce qu'une loi précédente, celle du 22 mars 1841, avait déjà fait pour les jeunes ouvriers au-dessous de seize ans.

Le projet, voté par la Chambre des pairs quelques jours avant la Révolution de 1848, ne put être soumis à la seconde Chambre. Repris en 1870, il n'est pas plus heureux, car les événements de l'année terrible en retardent encore l'adoption.

La question reparaît à l'Assemblée nationale. Cette fois, le projet élaboré par la commission s'occupait, pour les femmes majeures, non seulement de la durée de la journée, mais aussi du travail de nuit dont il demandait l'interdiction. Cette proposition rencontra des résistances si énergiques et si nombreuses que la commission, dans la crainte de voir sombrer l'ensemble de son œuvre, y renonça entre la première et la seconde délibération. Bien que défendue avec ardeur par M. Wolowski, l'interdiction fut repoussée à une grande majorité.

Néanmoins un premier pas avait été fait. Le texte voté, qui devint la loi du 19 mai 1874, défendait le travail de nuit, dans les usines et manufactures, aux filles mineures jusqu'à l'âge de vingt et un ans. C'était un résultat appréciable. S'il n'a pas empêché l'emploi des femmes la nuit dans les ateliers où il existait déjà, il a, dans une certaine mesure, arrêté son extension dans les autres ateliers.

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que, dans beaucoup d'industries, les filles mineures de seize à vingt et un ans et les femmes majeures sont employées simultanément et aux mêmes travaux. Les heures d'entrée et de sortie doivent donc être les mêmes pour toutes. Dans ces conditions, la nécessité de faire une sorte de sélection dans leur personnel féminin, de renvoyer les unes à une certaine heure, alors qu'ils eussent conservé les autres, et de désorganiser ainsi plus ou moins le travail fit hésiter beaucoup d'industriels; en fait, dans la grande industrie, l'emploi habituel de la femme, la nuit, était encore une exception au moment où fut votée la loi du 2 novembre 1892.

Dès 1879, la question revenait devant le parlement dans une proposition déposée par M. Martin Nadaud et plusieurs de ses collègues. Votée en 1881 par la Chambre des députés, l'interdiction n'eut pas le même succès au Sénat. Après avoir été accepté en première lecture, à une voix de majorité, l'ensemble du projet fut définitivement rejeté en seconde délibération. Cette fois, d'ailleurs, la discussion avait presque exclusivement porté sur la réduction de la journée de travail.

L'année suivante, alors que la question était de nouveau soumise à la Chambre des députés par MM. Martin Nadaud et Richard Waddington, le gouvernement la mettait à l'étude de son côté. Une vaste enquête fut ordonnée, au cours de laquelle les chambres de commerce, les chambres consultatives des arts et manufactures,

les conseils de prud'hommes, les conseils généraux et les inspecteurs du travail furent appelés à faire connaître leur opinion. Sur 472 avis exprimés, 321 se prononcèrent pour l'interdiction et 151 contre. C'est à la suite de cette enquête qu'un projet de loi fut déposé par le gouvernement le 13 novembre 1886.

Sa discussion se prolongea six ans, et c'est seulement le 29 octobre 1892 qu'eut lieu le vote définitif. L'interdiction du travail de nuit pour les femmes, attaquée et défendue avec une égale opiniâtreté et un égal talent, tour à tour acceptée et repoussée, était enfin inscrite dans la loi.

***

Les motifs invoqués et développés pour faire interdire le travail de nuit visaient à la fois l'intérêt de la femme elle-même dont ce travail épuise la santé, celui de la famille ouvrière dont il relâche les liens et enfin, comme conséquence, l'intérêt national et social.

Les adversaires de l'interdiction du travail de nuit ne contestaient pas qu'il fût désirable de laisser la femme à son foyer pendant la nuit et de ne l'employer à l'atelier que pendant le jour ; mais, à leurs yeux, le travail de nuit était une nécessité regrettable, contre laquelle le législateur ne pouvait ni ne devait intervenir.

Il ne le pouvait pas, car le faire, c'était porter atteinte à la liberté des ouvrières. Il ne le devait pas dans l'intérêt même de la femme qu'on empêcherait ainsi de gagner sa vie, et de la famille ouvrière que l'on priverait d'un salaire utile. Il ne le devait pas enfin dans l'intérêt de l'industrie, qui a parfois besoin du travail de nuit et ne l'adopte que quand elle y est poussée par les nécessités mêmes de sa fabrication et les conditions de la concurrence intérieure et surtout extérieure.

Il fut répondu au premier point que l'ouvrière ne fait pas acte de liberté en acceptant le travail de nuit, mais, au contraire, le plus souvent, acte de servitude. Elle n'a pas à choisir, en général, entre le travail de jour et celui de nuit, mais entre ce dernier et le chômage. Elle subit donc le travail de nuit, mais ne l'adopte pas librement.

Quant à la concurrence étrangère, pouvait-on l'invoquer, alors que, de toutes les nations dont la concurrence peut être redoutable pour la France, la Belgique est la seule où le travail de nuit des femmes existe encore? Tous les autres pays industriels l'ont interdit, les uns partiellement, les autres complètement.

A la conférence internationale qui s'est réunie à Berlin, en mars 1890, un vœu tendant à l'interdiction du travail de nuit pour les femmes avait d'ailleurs été voté par la majorité des délégués des gouvernements représentés. L'Allemagne, la Grande-Bretagne, le Luxembourg, les Pays-Bas, la Suède et la Suisse s'étaient prononcés pour l'interdiction. — La Hongrie, la Belgique, l'Espagne, l'Italie, le Portugal avaient voté contre ; le Danemark, la France et la Norvège s'étaient abstenus.

Depuis lors, deux des États qui s'étaient abstenus ou avaient émis un avis négatif ont inscrit dans leur législation l'interdiction du travail de nuit pour les femmes : le Portugal, par le décret du 10 avril 1891, et la France, ainsi qu'on l'a vu plus haut, par la loi du 2 novembre 1892.

***

Deux autres arguments étaient invoqués contre l'interdiction du travail de nuit : les femmes y perdraient un salaire indispensable, salaire qu'elles ne retrouveraient pas ailleurs, et le bien-être des familles ouvrières en serait réduit d'autant ; d'autre part, l'emploi des femmes la nuit répond à des nécessités industrielles, impossibles à supprimer sans porter un grave préjudice à certaines branches de la production. L'expérience seule pouvait décider jusqu'à quel point ces arguments étaient fondés.

Cette expérience est commencée et l'on peut dès maintenant affirmer que les craintes manifestées à cet égard étaient, pour le moins, exagérées.

Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir le rapport que la commission supérieure du travail vient d'adresser au Président de la République sur l'application, pendant l'année 1893, des lois réglementant le travail.

Ce résultat doit, à notre avis, être attribué à une double cause. La première, c'est que le nombre des industries employant des femmes la nuit était assez restreint, même avant le vote de la loi du 2 novembre 1892, et la transformation nécessitée par la réglementation nouvelle a pu, le plus souvent, s'y faire sans grande difficulté; la seconde, c'est qu'après avoir établi le principe de l'interdiction, la loi nouvelle a permis une certaine élasticité dans son application en prévoyant des tolérances limitées et temporaires pour des nécessités industrielles réelles et inévitables.

Avant le vote de la loi du 2 novembre 1892, l'emploi de la femme la nuit, dans les ateliers, se présentait sous plusieurs formes. Dans quelques industries, tantôt il était permanent et régulier, par exemple dans les filatures de coton, les peignages et filatures de la laine, les fabriques de bougies, les fabriques de lacets, quelques raffineries de sucre, etc.

Dans d'autres, ils n'avaient lieu qu'à certaines époques de l'année, pendant une saison plus ou moins prolongée, notamment dans les sucreries, les distilleries de betteraves, les papeteries, les conserves de poissons, de fruits ou de légumes, la fabrication des parfums au moment de la récolte de certaines fleurs, etc.

Enfin, la femme travaillait parfois la nuit d'une manière irrégulière et accidentelle, sous la forme de veillées plus ou moins prolongées selon les saisons de l'année ou les jours de la semaine dans les ateliers de couture, lingerie, modes, fleurs, broderie, passementerie, fourrure, reliure, brochage, etc.

Quelle situation a été faite à ces diverses catégories d'industries par la réglementation nouvelle et quelles mesures y ont été prises pour se conformer à la loi? C'est ce que nous allons examiner.

*
* *

Parmi les industries qui employaient régulièrement des femmes la nuit, soit d'une façon permanente, soit à certaines périodes de fabrication, plusieurs, telles que les fabriques et raffineries de sucre, les distilleries de betteraves et les papeteries, ont été classées au nombre des *usines à feu continu*. On désigne ainsi, d'après la définition qui en a été donnée par le comité consultatif des arts et manufactures, les industries qui exigent une source calorique continue et dans lesquelles le feu, élément direct de fabrication et agent indispensable de la transformation que l'on fait subir à la matière, est constamment entretenu pour des raisons tirées soit des dimensions du foyer, soit de la température qu'il s'agit de maintenir, soit de propriétés mêmes du produit fabriqué. A ce titre et conformément à l'indication formelle de la loi, elles sont autorisées à employer la nuit tout leur personnel, y compris les femmes, et l'organisation du travail qui y existait précédemment n'a pas dû être modifiée sur ce point.

Toutefois, tout en leur accordant la faculté d'employer des femmes la nuit, le règlement d'administration publique du 15 juillet 1893 l'a subordonnée à certaines conditions et, afin de concilier dans la mesure du possible la protection de la femme et les nécessités industrielles, a limité les travaux auxquels la femme pourrait être employée la nuit. Il est inutile de donner ici l'énumération de ces travaux; ce sont, naturellement, dans chaque industrie, les moins pénibles et les plus appropriés aux aptitudes de la femme.

L'emploi permanent de la femme la nuit a également été autorisé pour

quelques travaux spéciaux peu fatigants : tels que le pliage des journaux, le brochage des imprimés dans les publications périodiques et l'allumage des lampes de mines. Ici, c'est dans la durée du travail que le législateur a cherché des garanties contre les dangers d'un surmenage. Les femmes employées ainsi la nuit ne peuvent travailler, au maximum, que sept heures sur vingt-quatre heures.

Pour d'autres industries, où le travail de nuit était intermittent, la loi de 1892 et le décret du 15 juillet 1893 ont également accordé des tolérances. Ainsi les fabriques de conserves de poissons des côtes de Bretagne, les fabriques de conserves de fruits et de légumes, les usines des parfumeurs, distillateurs des Alpes-Maritimes peuvent continuer à travailler la nuit trois mois par an, au moment de la pêche de la sardine, de la saison des fruits et des légumes, de la récolte de la rose et du jasmin. La nature du produit fabriqué, la nécessité de mettre en manutention immédiatement la matière première sous peine de la perdre complètement justifiaient amplement cette exception.

Enfin aux industries qui ont ce qu'on appelle des saisons, c'est-à-dire des époques où les commandes affluent et doivent être satisfaites dans un délai très court, la loi a donné la faculté de faire des veillées, c'est-à-dire de prolonger le travail jusqu'à onze heures du soir pendant une période de soixante jours par an, à condition, toutefois, que la durée du travail de chaque ouvrière ne dépasse pas douze heures sur vingt-quatre heures.

Le décret du 15 juillet 1893 a accordé le bénéfice de la veillée : 1° aux industries qui touchent au vêtement et à la toilette; 2° à celles qui se rattachent à l'ameublement, en y joignant la fabrication des papiers peints particulièrement active à l'approche des termes de loyer d'avril et d'octobre; 3° aux imprimeries typographiques et lithographiques, à la reliure en vue des saisons fructueuses du premier jour de l'an et des distributions de prix; 4° enfin à la fabrication d'objets si divers connus sous le nom d'articles de Paris.

Les tolérances pour le travail de nuit peuvent donc se classer en quatre catégories : 1° celles des usines à feu continu où les femmes sont employées la nuit pendant toute l'année, à condition qu'elles ne travaillent pas plus de dix heures sur vingt-quatre heures et que leur travail soit coupé par deux heures de repos en une ou plusieurs fois; 2° la faculté donnée pour certains travaux spéciaux, tels que le pliage des journaux, le brochage des revues périodiques que les femmes peuvent également faire la nuit pendant toute l'année à la condition de ne travailler que sept heures; 3° l'autorisation de travailler la nuit, un certain nombre de fois par an, pour des fabrications spéciales où la matière première doit être employée sans retard sous peine d'être perdue ou tout au moins détériorée; 4° enfin la possibilité de faire la veillée, c'est-à-dire de prolonger le travail jusqu'à onze heures du soir pendant soixante jours par an.

*
* *

Les professions qui jouissent des trois premières catégories d'exceptions semblent à peu près satisfaites des atténuations qui leur ont été accordées. Une seule observation a été formulée par les fabricants de conserves de poissons, que le décret du 15 juillet 1893 a obligés, comme les autres industriels, à avertir l'inspecteur du travail, douze heures à l'avance, chaque fois qu'ils veulent employer des femmes la nuit. En raison de la nature de leur industrie, ces fabricants se trouvent dans des conditions tout à fait spéciales. Ils ne savent jamais à l'avance à quelle heure du jour ou de la nuit les bateaux de pêche qu'ils attendent arriveront au port, si la pêche sera abondante ou non; or le poisson doit être travaillé immédiatement. Les sardiniers sont donc dans l'impossibilité absolue de prévenir l'inspecteur à l'avance, ainsi que le veut le règlement. Cette obser-

vation est absolument juste ; mais comme l'avis est une simple formalité, il est certain que, dans la pratique, on ne l'exigera pas de ceux qui sont dans l'impossibilité absolue de la remplir.

Mais les protestations des industriels autorisés à faire la veillée portent sur des points plus importants. Leur autorisation est subordonnée à deux restrictions qui ont pour effet de la rendre à peu près illusoire. La première, inscrite dans la loi, est qu'en aucun cas la durée du travail de chaque ouvrière ne peut dépasser douze heures. Or il suffit de rappeler à quelle heure le travail commence habituellement le matin, surtout en été, pour constater que les douze heures permises sont certainement atteintes avant neuf heures du soir. L'ouvrière qui a fait une journée normale ne peut donc, en réalité, terminer un travail urgent en prolongeant sa journée jusqu'à une heure plus ou moins avancée de la soirée ; le chef d'atelier à qui incombe l'exécution de ce travail n'aurait, pour satisfaire à la loi, d'autre ressource que de recourir à une équipe spéciale organisée en vue de commandes pressées, fonctionnant par intermittences et chômant en temps de travail normal, équipe qui devrait être aussi habile et aussi expérimentée que celle qu'elle serait appelée à suppléer ; ce sont là des conditions inexécutables, incompatibles avec l'organisation du travail industriel et qui ne peuvent être réalisées nulle part. D'ailleurs, dans certaines industries, il est des articles tels, par exemple, qu'un corsage, qu'un chapeau, qui doivent être terminés par l'ouvrière qui les a commencés.

Pour une autre raison encore, l'autorisation de veiller, dans les conditions prescrites par le décret du 15 juillet, ne satisfait pas les industriels à qui elle a été accordée. C'est la fixation d'époques limitativement déterminées pour chaque profession, pendant lesquelles seulement la veillée est permise. Les auteurs du règlement du 15 juillet 1893 ont vu dans les mots « à certaines époques déterminées », inscrits au § 4 de l'article 4 de la loi du 2 novembre 1892, une obligation impérative d'indiquer dans le texte les époques de l'année pendant lesquelles les soixante veillées seraient accordées. Sans doute on a essayé de faire coïncider les époques qu'il fixait avec les saisons de chaque industrie, mais l'expérience qui se poursuit depuis un an montre qu'en général il n'est pas parvenu à donner satisfaction aux intéressés. Il n'y pouvait réussir d'ailleurs, car, pour la plupart des industries qu'il vise, la période de fabrication et de forte production est trop variable pour qu'elle puisse être à l'avance déterminée par décret.

Les rapports des inspecteurs du travail que le ministère du commerce vient de publier donnent à cet égard des indications très précieuses.

Prenons, par exemple, les modistes ; celles qui travaillent pour le gros sont satisfaites par la fixation de l'époque des veillées (février et mars) telle qu'elle est inscrite au décret. Mais les modistes qui travaillent pour l'exportation demandent à faire des veillées en janvier et en juillet. Celles qui desservent la clientèle parisienne réclament pour les veillées les mois d'avril et de mai.

Les modistes des départements auraient besoin d'autres périodes.

La même diversité apparaît dans les réclamations des autres chefs d'industrie. Ainsi, suivant le quartier de Paris qu'elles desservent, suivant leur clientèle, les couturières demandent à veiller à des époques différentes. En province, l'époque des saisons varie également suivant les régions et le climat, soit qu'il s'agisse d'une station balnéaire comme Luchon, Vichy ou Aix, ou d'une station hivernale comme Nice ou Pau. Ajoutons qu'en dehors de la saison proprement dite, les couturières et les modistes peuvent avoir, à n'importe quelle époque de l'année, des commandes pressées résultant des incidents de la vie civile ou mondaine, deuils, fêtes publiques ou privées, mariages, etc.

Il est donc absolument impossible, si l'on veut leur donner autre chose qu'une satisfaction apparente, de resserrer, pour ces industries, la faculté de veiller, dans une période réglementaire de deux mois.

On semble, d'ailleurs, l'avoir compris. Le rapport de la commission supérieure du travail publié en juillet dernier au *Journal officiel* indique que l'on se préoccupe de cette situation et des remèdes à y apporter. D'autre part, une proposition de loi, adoptée par le Sénat le 12 juillet dernier, tend à faire disparaître de la loi du 2 novembre 1892 les dispositions trop restrictives qui empêchent actuellement d'autoriser la veillée dans des conditions pratiques et utiles. Si, ainsi qu'on peut l'espérer, la Chambre des députés accepte cette proposition, au moins en ce qui concerne le travail de nuit, le règlement d'administration publique du 15 juillet 1893 sera certainement revisé et amendé, et les difficultés que rencontrait l'application de la loi dans les industries de saison disparaîtront rapidement.

***

Les fabriques dans lesquelles le travail de nuit existait plus ou moins précédemment et qui n'ont bénéficié d'aucune tolérance sont la filature de coton, le peignage et la filature de la laine, quelques filatures de déchets de soie, les fabriques de lacets et les stéarineries.

Pour la filature de coton, c'est surtout dans la région des Vosges qu'on occupait des femmes au travail de nuit; il n'était guère pratiqué ni dans le Nord, ni en Normandie, où cette industrie est si importante. Au moment du vote de la loi du 2 novembre 1892, il y avait, en chiffres ronds, dans la région des Vosges, 80 filatures de coton en activité, dont 23 marchaient la nuit avec environ 600 femmes.

La résistance des industriels y fut vive tant que la loi resta en discussion, mais, dès sa promulgation, ils se préparèrent loyalement à lui obéir; la plupart n'hésitèrent pas à transformer en partie leur outillage et à augmenter le nombre de leurs métiers de préparation, auxquels sont surtout employées les femmes. Dans son rapport, que le ministère du commerce vient de publier[1], l'inspecteur constate qu'à la fin de l'année 1893 le travail de nuit avait presque complètement disparu des établissements industriels de l'Est. Les quelques fabriques qui le continuaient encore, mais en y employant exclusivement des hommes, semblaient devoir l'abandonner prochainement.

Dans l'industrie de la laine, les seuls établissements où la suppression du travail de nuit pour les femmes ait rencontré quelques difficultés sont les filatures de Mazamet (Tarn) et de Vienne (Isère). Le nombre des femmes employées la nuit y était d'environ 250, soit 110 pour Vienne et 140 pour Mazamet et Castres. Quelques industriels prétendirent d'abord ne pas pouvoir modifier leur organisation antérieure, soit par manque d'emplacement, soit par défaut de la force motrice suffisante. Mais peu à peu la situation s'est modifiée, et actuellement le nombre des femmes employées la nuit se réduit de plus en plus.

Les peignages de laine du Nord, notamment ceux de Roubaix et de Tourcoing, n'opposèrent pas la même résistance; mais la plupart continuèrent à travailler la nuit, en remplaçant les femmes par des hommes. Cette substitution, si elle s'était généralisée, n'aurait pas été sans avoir son contre-coup dans le budget des familles ouvrières.

Le système auquel d'autres fabricants ont eu recours consiste dans l'organisation de deux équipes travaillant chacune neuf heures par jour, avec un repos d'une heure. La loi a, en effet, permis, dans ce cas, de commencer le travail à quatre heures du matin et de

1. Imprimerie nationale.

le poursuivre jusqu'à dix heures du soir, bien qu'en règle générale elle considère comme travail de nuit tout travail entre neuf heures du soir et cinq heures du matin.

La double équipe a été également substituée au travail de nuit proprement dit dans diverses autres industries, mais c'est surtout dans les fabriques de lacets de Saint-Chamond qu'il est pratiqué. Il n'est pas sans soulever certaines critiques basées surtout sur ce fait que les patrons, au lieu de demander consécutivement à chaque équipe sa période journalière de travail, les font alterner afin d'obtenir de chacune d'elles les neuf heures de travail permises par la loi et faire marcher ainsi leur usine, sans arrêt, pendant dix-huit heures. Pour y arriver, ils ont recours à diverses combinaisons : par exemple, la première équipe commence à quatre heures du matin jusqu'à neuf heures; la seconde va de neuf heures à une heure de l'après-midi; la première reprend de une heure à cinq heures, et la seconde termine la journée de cinq heures à dix heures.

Le principal reproche que l'on fait à ce système, c'est de retenir, en réalité, les ouvrières pendant treize ou quatorze heures par jour, alors que la durée du travail effectif n'est que de neuf heures.

Aussi, dans une proposition qu'il a déposée à la Chambre des députés le 23 novembre 1893, M. Louis Ricard propose-t-il de décider que désormais le travail de chaque équipe devra être continu et ne sera coupé que par le repos. « Comme un certain nombre d'ouvriers, dit-il dans son exposé des motifs, n'habitent pas ordinairement dans le voisinage immédiat de l'usine, ils ne peuvent songer à rentrer chez eux pendant le temps qui sépare les deux périodes de travail. Ils sont donc retenus par le service de l'usine pendant treize et quatorze heures par jour. Il est vrai qu'ils ont des repos variant de quatre à cinq heures, mais que peuvent-ils faire pendant ce temps en dehors de l'usine? Croit-on que la situation de la famille ouvrière, le père, la mère, les jeunes filles et les enfants n'étant presque jamais libres aux mêmes heures, les jeunes filles et les enfants restant sans surveillance, deviendra meilleure que par le passé? »

Ces raisons semblent prévaloir devant le parlement, et la proposition de loi votée par le Sénat les 10 et 12 juillet 1894 contient une disposition aux termes de laquelle le travail de chaque équipe sera continu, c'est-à-dire se prolongera d'une traite, sans autre intervalle que celui consacré au repos. Comme ce repos devra dès lors venir en déduction sur les neuf heures de travail accordées à chaque équipe, la durée de ce travail en sera réduite d'autant. Aussi, pour qu'elle puisse être de huit heures et demie, le repos ne serait plus que d'une demi-heure.

Nous ignorons quel sort cette modification aura devant l'autre Chambre. Si elle est acceptée, son application ne rencontrera certainement aucune difficulté, car les intéressés ont déclaré s'y rallier d'avance.

Il convient de rappeler, d'ailleurs, que la question n'intéresse réellement qu'un seul groupement industriel : les fabricants de lacets de Saint-Chamond.

*
* *

On voit, par ce qui précède, quel est l'esprit de la nouvelle réglementation du travail de nuit des femmes. La règle, c'est l'interdiction; mais elle est tempérée par des tolérances, plus ou moins larges suivant les nécessités industrielles, mais toujours limitées. Sauf dans les usines à feu continu, elles ne doivent se reproduire que soixante ou, au maximum, quatre-vingt-dix fois par an. Elles ne peuvent donc ni épuiser les femmes, ni même les fatiguer beaucoup plus que le travail de jour. Le plus souvent, d'ailleurs, il n'est accordé que la faculté de prolonger le travail pendant deux heures, jusqu'à onze heures du soir,

et non le droit d'y consacrer toute la nuit. Sans causer une fatigue excessive et dangereuse, les veillées sont pour les ouvrières l'occasion d'un supplément de salaire, payé à un taux plus élevé que celui du travail de jour. On s'explique donc que le décret du 15 juillet se soit montré assez large dans la détermination des professions appelées à bénéficier des tolérances.

C'est peut-être cette facilité qui a fait naître en assez grand nombre les demandes d'autres industries aspirant à jouir de la même faveur. Il est certain que rien ne s'oppose à ce qu'une liste complémentaire soit ajoutée au décret du 15 juillet 1893. En donnant à un règlement d'administration publique délégation de déterminer les industries auxquelles des tolérances seraient accordées, le législateur n'a pas limité cette délégation, ni fixé expressément les conditions dans lesquelles elle pourrait s'exercer. Le nombre des industries autorisées à employer temporairement des femmes peut donc être augmenté si la nécessité en est démontrée. Il convient de remarquer, toutefois, que ce nombre ne saurait être indéfiniment accru sans méconnaître l'esprit et la portée de la loi du 2 novembre 1892. On finirait ainsi par rétablir, en détail, le travail de nuit des femmes, après l'avoir interdit en bloc.

Il est inutile d'énumérer ici toutes les demandes formulées. L'une d'elles cependant mérite d'être signalée, c'est celle des ouvrières employées la nuit comme compositrices dans certains journaux du matin. Elle soulève, en effet, la question si délicate du développement de l'emploi de la femme aux travaux typographiques.

Actuellement, le nombre des journaux qui emploient des femmes comme compositrices est assez restreint ; mais si des facilités nouvelles étaient accordées, ce nombre augmenterait peut-être dans d'assez fortes proportions.

Il est une autre catégorie d'ouvrières que les tolérances accordées ne satisfont pas suffisamment : ce sont les brocheuses des revues périodiques. Pour ne pas perdre l'attrait de l'actualité, la plupart de ces revues ne sont composées qu'au dernier moment, et le temps laissé pour le brochage est si court qu'il faut, en général, y ajouter une partie de la nuit.

Quel que soit le sort réservé à toutes ces réclamations, on peut être certain qu'il n'en résultera pas de sérieuses difficultés.

*
* *

Sous la réserve de certaines exceptions, on peut donc considérer la suppression du travail de nuit des femmes comme un fait accompli. Cette réforme s'est effectuée sans avoir, soit pour l'industrie, soit pour les ouvrières elles-mêmes, les conséquences désastreuses que certains redoutaient.

Les conditions de la production industrielle ne semblent pas avoir subi, de ce fait, des aggravations appréciables, et l'on peut considérer comme une circonstance heureuse pour l'industrie l'obligation dans laquelle se sont trouvés certains fabricants d'apporter à leur outillage des modifications et des perfectionnements dont la réalisation aurait été peut-être, sans les nécessités nouvelles, indéfiniment retardée.

Quant aux ouvrières, elles ont retrouvé pendant le jour, comme travail et comme salaire, l'équivalent de ce qu'elles retiraient du travail de nuit ; à leur point de vue, également, il n'y a pas à regretter les conséquences de la réforme, qui dès maintenant apparaît comme définitivement acquise.

Louis Bouquet.

LE MARCHÉ AUX BESTIAUX DE LA VILLETTE

I. — **Le marché à vol d'oiseau.** — Une excursion au marché de la Villette se montre féconde en nombreux enseignements. C'est là que nous voulons conduire nos lecteurs pour assister aux scènes pittoresques qui s'y déroulent.

Le vaste établissement parisien, dont l'entrée principale tombe sur la rue d'Allemagne, a la forme d'un quadrilatère irrégulier. Sa superficie est de 23 hectares. Il comprend une cour immense où s'élève la fontaine monumentale qui décorait, il y a quinze ans, la place de la République. A droite et à gauche existent des bâtiments affectés à plusieurs services municipaux.

Trois grandes halles aux arcatures élégantes abritent le bétail.

En arrière, plusieurs bouveries servent de refuge aux animaux qui attendent leur exposition en vente.

La halle du centre peut recevoir plus de 5,000 têtes de gros bétail. Celle de gauche est agencée pour contenir 30,000 moutons. Celle de droite héberge 3,000 veaux et 5,000 porcs.

Une étable et une cour spéciales servent au marché des vaches laitières.

Enfin le sanatorium créé en 1890, en vue de l'importation des moutons étrangers, peut aisément contenir 15,000 bêtes à laine. Ces animaux sont expédiés en wagons plombés et débarqués devant les inspecteurs sanitaires. Ils sont vendus dans l'intérieur de l'établissement, puis abattus dans des échaudoirs contigus. Toutes les précautions sont prises afin de découvrir les cas de maladie contagieuse et de prévenir la contamination avec les troupeaux indigènes.

L'enceinte du sanatorium est même défendue aux chiens, qui pourraient répandre au loin les germes très subtils de la fièvre aphteuse. Tout malade est sacrifié à part et la viande reconnue insalubre va à l'atelier de l'équarrisseur.

Le marché de la Villette est international, c'est-à-dire que les animaux qui l'approvisionnent n'ont pas tous l'abattoir pour fin dernière. Les bouchers de province, les cultivateurs, les éleveurs viennent y faire des achats. Mais les abattoirs de Paris reçoivent le plus grand nombre.

Londres possède un marché métropolitain, et le bétail qui l'approvisionne est réservé uniquement à l'alimentation de la grande cité. Nous n'avons pas de marché de ce genre, et depuis fort longtemps nos voisins d'outre-Manche se montrent supérieurs à nous sous ce rapport.

Les bestiaux arrivent à la Villette par la porte de la rue d'Allemagne et par la gare de Paris-Bestiaux. Celle-ci étant en communication avec les grandes compagnies, les animaux pénètrent sans transbordement.

Voici les introductions d'animaux pour l'année 1893 :

Gros bétail . .	354.128 têtes
Veaux	192.507 —
Moutons. . . .	1.899.584 —
Porcs	509.093 —

Ces chiffres, que nous relevons dans le rapport de M. Genest, un des plus savants chefs de bureau à la préfecture de la Seine, ont leur éloquence.

D'après les règlements, le marché de la Villette est ouvert tous les jours de la semaine. Mais il est entré dans les habitudes du commerce d'adopter le lundi et le jeudi de préférence.

II. — **Arrivage du bétail.** — La sonnerie électrique met en grand émoi le personnel de la gare.

Le train stoppe. On tire vivement les cloisons de chaque compartiment et les animaux franchissent un petit pont mobile reliant les wagons au trottoir.

Le bœuf qui cherche à s'échapper est maintenu en respect par des chiens admirablement dressés. Si, par hasard, cette garde ne suffit pas, le conducteur, armé d'un fort bâton, frappe rudement les pieds du récalcitrant.

L'animal s'arrête subitement, lève et agite le membre touché ; on dit alors qu'il est *désergoté*. C'est que la violente douleur ressentie le rend tranquille.

Ensuite les bestiaux sont poussés dans les garages appropriés, où le service d'octroi les compte au passage.

Cette opération terminée, on les dirige vers leur place respective.

Les bovidés adultes sont attachés aux lices du préau central.

Quelques personnes ont la déplorable coutume de maintenir ces animaux la tête très rapprochée du sol, afin de faire ressortir le plus possible la taille et l'ampleur du corps. Il faut condamner un pareil procédé, qui laisse vainement les bêtes dans une position très gênante : car le marchand n'est point dupe des apparences données par la station trompeuse imposée aux pauvres patients.

Le taureau est voituré et placé à part. Le nez de quelques bêtes se montre perforé d'un gros anneau en fer. Ce moyen de contention est très avantageusement remplacé par les *mouchettes*, qui sont moins douloureuses. L'instrument consiste dans une pince articulée dont les pointes mousses serrent la cloison nasale. On y passe une corde qui est tenue avec celle entourant les cornes.

La halle de droite, destinée aux veaux, présente le meilleur agencement possible. La petite bête qui vient de quitter sa chaude étable a besoin d'un confortable nouveau : aussi peut-elle se reposer sur une épaisse litière après avoir absorbé des boissons tièdes et farineuses.

On donne le nom d'ABREUVEUSES aux personnes chargées de lui donner tous les soins nécessaires.

Une pratique barbare était invétérée chez quelques propriétaires ignares. On saignait largement la pauvre bête pour donner plus de blancheur à la viande. Dans bien des cas, la victime a succombé à une saignée intempestive, ce qui causait préjudice à la bourse du maître trop cruel. Les règlements interdisent cette vieille routine, que nous verrons totalement disparaître avec une réelle satisfaction.

Le placement du mouton présente un coup d'œil particulier. C'est un travail difficile en raison de l'entêtement de l'animal ; sans le concours intelligent des

chiens, la besogne deviendrait souvent impossible.

Il faut entraîner vivement les bêtes vers le local réservé, qui est aussitôt clôturé avec plusieurs échelles couchées sur champ. On voit bien quelques sujets sauter les barrières et se livrer à une course folle à travers le marché ; mais le fidèle touton développe aussi ses jarrets, et le fuyard est contraint de rejoindre le troupeau, non sans avoir reçu de nombreuses et profondes morsures.

L'aménagement de chaque parc comporte des espaces assez larges pour permettre la circulation aux personnes désireuses d'examiner les animaux les uns après les autres.

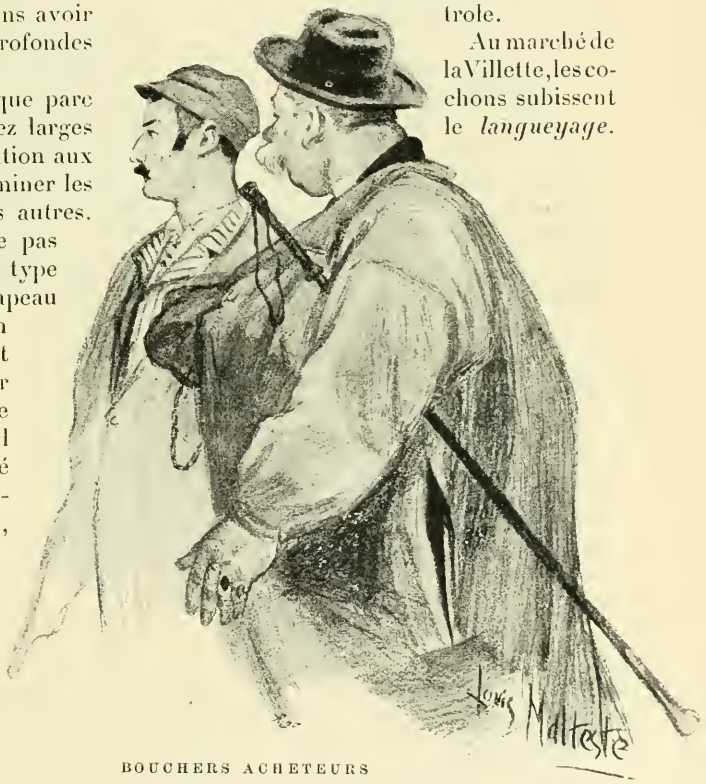
Le MARQUEUR ne manque pas d'attirer l'attention. Ce type curieux s'affuble d'un chapeau fantastique surmonté d'un énorme plumet rouge. C'est lui qui se charge d'imprimer les marques indiquées par le vendeur ou l'acheteur. Il applique son pinceau imbibé d'un liquide à couleur variable sur la tête, les joues, le dos et les fesses des moutons. Ces bariolages font des effets parfois saisissants.

A la sortie du wagon, le porc est conduit à l'abreuvoir commun, puis lavé à grande eau. Ce bain forcé durant quinze ou vingt minutes se montre certainement salutaire en été. Mais pendant la saison rigoureuse, il devient antihygiénique et même funeste, car il occasionne des pneumonies graves et des affections du système respiratoire souvent mortelles.

Le suidé trouve dans son parquet la litière et la nourriture convenables.

Une grande chaleur est fatale à sa santé et amène trop souvent des morts imprévues : on voit l'animal tomber subitement, s'allonger, ouvrir largement la bouche et succomber à l'asphyxie. Dès qu'une bête paraît atteinte, on la saigne sur place et on la transporte dans un échaudoir spécial. Si la viande est reconnue bonne pour la consommation, elle est estampillée par les agents du service sanitaire. Dans le cas contraire, on l'expédie au clos d'équarrissage, après dénaturation au moyen d'un abondant arrosage de pétrole.

Au marché de la Villette, les cochons subissent le *langueyage*.



BOUCHERS ACHETEURS

Nouvelle couche et vieux jeu

Cette opération comprend : 1° l'abatage ; 2° l'examen de la langue.

Pour coucher l'animal, il suffit de le saisir par une jambe de derrière sur laquelle on exerce une sorte de torsion.

Le sujet, tombé brusquement à terre, est maintenu couché malgré sa résistance, en tirant en arrière de l'épaule libre. Ce *modus faciendi* très rapide peut causer des luxations et des fractures. Il vaut

mieux saisir le cochon par les soies du dos et l'attirer à soi pendant qu'un aide, placé du côté opposé, produit la traction d'une jambe de derrière. On a facilement raison des mouvements de la bête en appuyant le genou sur le cou pendant que l'aide porte en arrière l'épaule demeurée libre. Puis on introduit dans la bouche l'extrémité d'un bâton avec lequel on tient les mâchoires écartées.

Le langueyeur regarde attentivement la langue, en se servant de la face palmaire du pouce et de l'index.

L'opération a pour but de savoir si le porc est atteint de LADRERIE. Cette maladie se reconnaît à la présence de petites vésicules dont l'aspect translucide ressort avec la couleur rosée de la muqueuse linguale. Le toucher perçoit très bien les kystes à leur dureté et leur proéminence plus ou moins accusée.

Des commerçants peu scrupuleux tentent de tromper l'acheteur en faisant disparaître les nodosités. Avec la pointe d'un instrument ou même d'une épingle, ils déchirent la vésicule, enlèvent le grain et couronnent leur action délictueuse en frictionnant la langue avec des liquides astringents. On dit alors que le porc est *épinglé*. Il serait facile de prévenir de pareilles fraudes en assermentant les langueyeurs et en les plaçant sous le contrôle de l'administration. Nous serions alors mieux garantis contre le VER SOLITAIRE. En effet, les kystes contenus dans la chair du porc ladre sont dus à la présence d'un parasite appelé cysticerque, qui devient le *tænia solium* ou ver solitaire.

III. — **La vente des animaux.** — Le nombre d'animaux introduits est affiché au centre de chaque halle. On annonce à son de cloche l'ouverture de la vente; jusqu'à ce moment l'accès des travées, cases, parquets n'est pas public. Cette disposition permet au service d'inspection sanitaire de fonctionner librement. Elle empêche les regrattiers d'exercer le marchandage ou *regrat*. On appelle ainsi l'achat et la revente immédiate des bestiaux. Ce trafic illicite a toujours été l'objet de mesures répressives, parce qu'il fausse les cours, porte atteinte à la liberté commerciale, dénature les conditions ordinaires des transactions.

Le boucher s'approche, et d'un coup d'œil juge la race, la taille, la conformation générale du bœuf. Il explore de la main diverses parties du corps pour apprécier l'embonpoint, le poids, le rendement probable. Il manie habilement l'*œillet*, c'est-à-dire que, en pinçant avec les doigts le pli de la peau qui s'étend de la rotule au ventre, il estime la quantité de graisse intérieure. Palper dextrement la base de la queue, la hanche, la culotte, les reins, la poitrine, l'épaule, le fanon est pour lui l'art du métier.

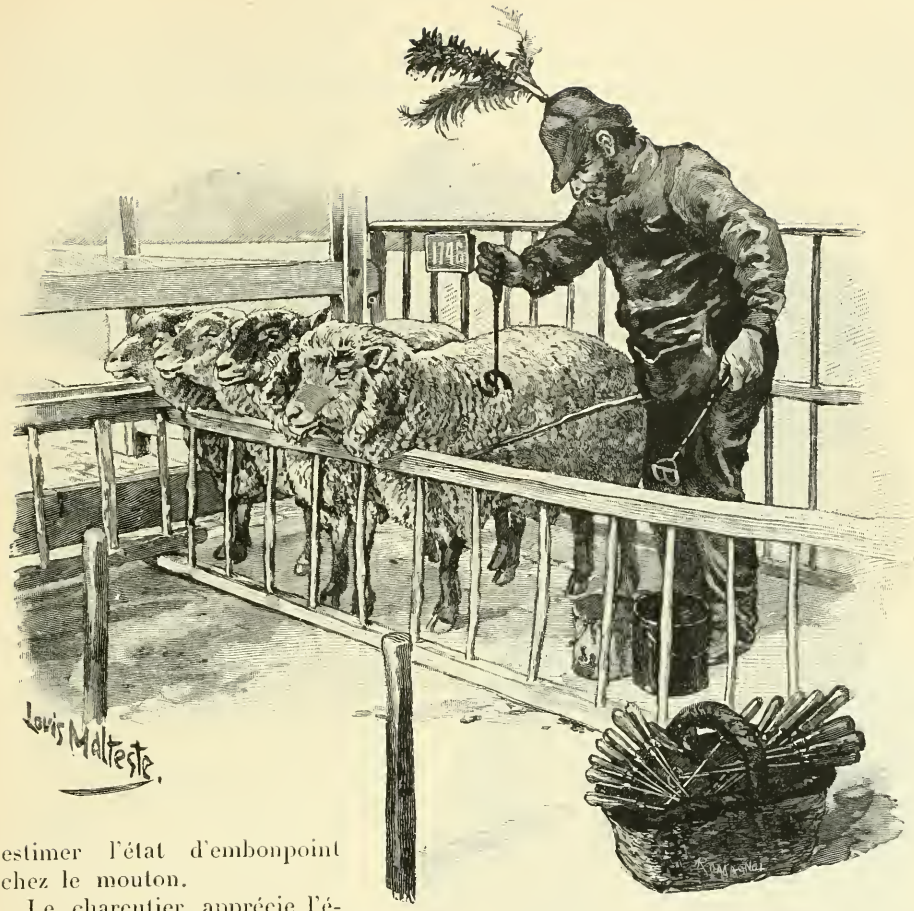
Dans l'antiquité, les bouchers avaient un procédé fort bizarre pour convenir du prix de l'animal. L'acquéreur fermait l'une de ses mains, le marchand en faisait autant de l'une des siennes. Chacun d'eux rapprochait ensuite le poing clos et simultanément étendait les doigts. Quand il y avait un nombre pair, c'était au vendeur à décider du prix; dans le cas contraire, l'acheteur fixait la valeur de l'animal. Cette méthode provoquait fatalement de nombreux conflits. Aussi est-elle abandonnée depuis bien longtemps.

La vente se fait à forfait, rarement au poids; les porcs forment exception et passent presque tous sur la bascule.

Une fois d'accord, une tape réciproque sanctionne définitivement le marché. La plus entière bonne foi règne entre les parties et les conventions ne sont jamais foulées aux pieds. Du reste, la probité est légendaire dans la corporation de la boucherie de Paris.

On apprécie la qualité du veau par les moyens que nous venons d'indiquer. L'acheteur examine en outre la bouche et certaines muqueuses. L'âge a ici son importance, parce que *les lettres patentes* de 1782 défendent de livrer à la consommation publique la chair des veaux âgés de moins de six semaines.

Les abords de la queue, le dos, les reins donnent des indices précieux pour



LE MARQUEUR

estimer l'état d'embonpoint chez le mouton.

Le charcutier apprécie l'épaisseur et la fermeté du lard en touchant le dos des animaux. Toutefois les maniements sont moins faciles et moins rigoureux que dans les autres espèces.

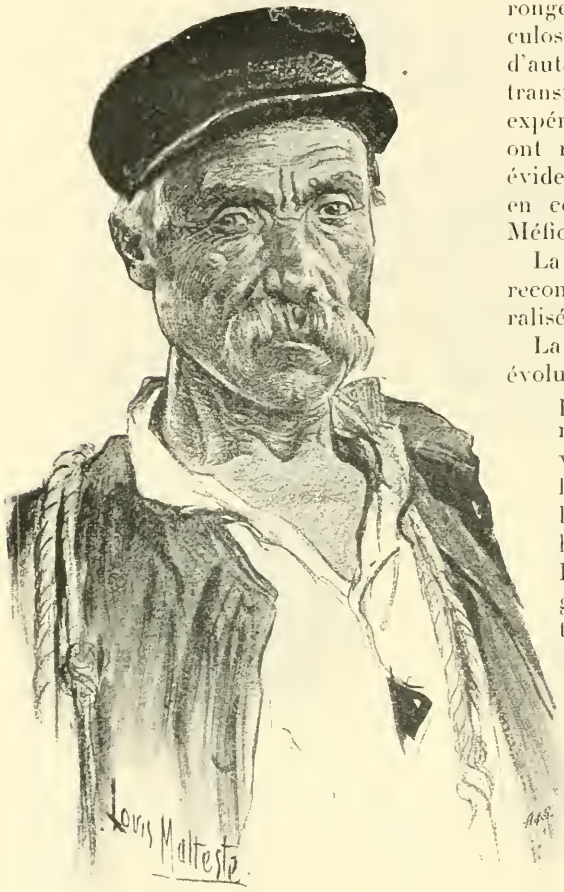
Aussitôt le bœuf acheté, on le marque aux ciseaux sur la fesse gauche; la partie droite correspondante est réservée aux signes tracés par le vendeur. Cette particularité s'applique également au veau.

Le cochon est marqué au feu par des lettres et des chiffres désignés à l'avance. Les animaux destinés à l'abattoir de la Villette portent des nombres pairs; ceux qui doivent être abattus ailleurs reçoivent des chiffres impairs. Un local aménagé pour la chauffe des appareils fonctionne dans l'intérieur du marché. Autrefois, on se contentait de couper les soies avec des forces ou de les barbouiller à l'aide de substances colorantes; mais on a renoncé à ces marques trop insuffisantes.

Quelques personnes peuvent supposer que le fer rouge occasionne de cruelles souffrances. C'est une erreur profonde, parce que l'opération étant instantanée, l'épiderme seul se trouve légèrement atteint. Nous donnons ces renseignements pour rassurer les membres de la Société protectrice des animaux. Du reste, tous mauvais traitements sont poursuivis conformément à la loi du 2 juillet 1850.

IV. — **L'inspection vétérinaire sanitaire.** — Au point de débarquement du chemin de fer s'élève un bâtiment au frontispice duquel est arboré le drapeau

tricolore. Voilà le centre des bureaux vétérinaires et du laboratoire de microbiologie. Grâce à la généreuse initiative des édiles parisiens, ce palais en miniature comporte tout le confort et le luxe désirables. Aussi le service d'inspection recherche activement les cas de maladie contagieuse. La surveillance s'étend à tous les animaux introduits. Les savants fonctionnaires sont aidés dans leur délicate mission par des agents nommés à la suite d'examens.



UN TOUCHEUR

On conduit au lazaret toute bête suspecte d'affection contagieuse. La séquestration dure plus ou moins longtemps, à moins que le propriétaire ne consente à l'abatage immédiat. Nombre de maladies déciment nos troupeaux et ruinent notre agriculture. Les plus meurtrières sont la péripneumonie, le charbon, le rouget, la pneumo-entérite, la tuberculose. Cette dernière revêt un caractère d'autant plus dangereux qu'elle se transmet à l'homme. Les mémorables expériences de MM. Chauveau et Arloing ont mis péremptoirement ce point en évidence. On devient malade surtout en consommant la viande peu cuite. Méfions-nous des biftecks saignants!

La loi qui ordonne la saisie des bovidés reconnus atteints de tuberculose généralisée est la sauvegarde de notre santé.

La maladie est capricieuse dans son évolution. Elle attaque les animaux les plus gras et il n'est pas rare d'éliminer de la consommation des bovidés de huit ou neuf cents francs la pièce. Cela fait bien récriminer les expéditeurs, mais l'hygiène publique doit être respectée avant tout. L'indemnité accordée par l'Etat grèverait fortement le budget, inutile d'y songer; mais la création d'une caisse des épizooties serait bien avantageuse. Cette idée, étudiée actuellement par M. Viger, le ministre de l'agriculture dont tout le monde reconnaît la haute valeur, promet d'excellents résultats. Ce sera pour le cheptel national une protection éminemment appréciable.

Le charbon fait mourir sous des formes variées beaucoup d'herbivores, notamment des bêtes à laine. L'invasion du mal est quelquefois excessivement brusque. Le mouton montre une excitabilité extraordinaire, son regard est vif, plusieurs régions du corps prennent la teinte rouge très prononcée; cette couleur est particulièrement visible aux oreilles et au nez. Tout à coup la malheureuse bête s'allonge, se raccourcit, tournoie, tombe convulsivement à terre. Ce n'est plus qu'un

cadavre dangereux pour l'homme et les animaux. Car il devient l'antre horrible où grouillent les bacilles charbonneux. Il faut mille précautions pour éviter les inoculations. Si le malade était sacrifié avant la mort, on examinerait le sang au microscope; l'inspecteur porterait ses investigations dans la viande, dans les séreuses, dans tous les organes. N'est-il pas d'une réelle prudence d'empêcher de manger des gigots ou des côtelettes renfermant des microbes transmissibles à notre organisme?

Le vétérinaire inspecteur découvre chez le cochon le rouget et la pneumo-entérite infectieuse. Celle-ci est due à un micro-organisme très court et toujours mobile. Le rouget provoque fréquemment des tumeurs qui font saillie sur les parois de la poitrine. Le suidé atteint devient parfois rouge écarlate. Le bacille qui occasionne la maladie n'est pas le même que dans la pneumo-entérite et les caractères différentiels se révèlent par inoculation. Ainsi le pigeon succombe au rouget et reste insensible à l'action du microbe virulent de la pneumo-entérite. Ces diverses recherches bactériologiques d'un usage courant au laboratoire du marché sont des plus intéressantes et des plus nécessaires au point de vue pratique.

Il se compose de machines à vapeur, de balayeuses mécaniques, de pompes rotatives aspirantes et foulantes, de tonneaux d'arrosage, de tuyaux, lances, etc.

Les bouveries, les préaux, les parquets, les cases, en un mot tous les locaux

UNE CONDUCTRICE

V. — **La désinfection.** — L'assainissement du marché de la Villette constitue un véritable travail d'Hercule, car il exige des opérations longues et difficiles; il est indispensable de rendre les milieux impropres à la repullulation des éléments contagieux.

La désinfection, organisée le 1er mai 1888, en vertu d'un vote du conseil municipal, demande un matériel convenable. sont lavés, nettoyés, désinfectés. C'est l'application rigoureuse de l'article 88 du décret du 22 juin 1882 : « Après chaque tenue de marché, le sol des halles, des étables, des parcs de comptage, de tous autres emplacements où les animaux ont stationné, et les parties en élévation qu'ils ont pu souiller, sont nettoyés et désinfectés. »

A la Villette, le service de désinfection

fonctionne d'une manière irréprochable. M. Caullet, qui en est le grand chef, a pris à cœur de rendre l'immense établissement le plus propre et le plus beau du monde entier. C'est plaisir à voir la profusion des liquides antiseptiques et l'enlèvement rapide des immondices. Plus de soixante-dix employés sont occupés à inonder, laver, approprier.

Le crésyl, le chlorure de zinc, l'antibactérien Raymond jouissent de propriétés microbicides incontestées. Ces désinfectants énergiques sont mélangés à l'eau dans des proportions déterminées, pour servir à l'aspersion des échelles, claies et autres objets. On opère vite et bien en utilisant des machines qui permettent de combiner l'emploi de la vapeur d'eau surchauffée à 120° avec l'agent antivirulent. Après une aspersion, la nocuité des germes infectieux n'existe plus; les spores eux-mêmes, c'est-à-dire les corpuscules germes dont la vitalité est cependant considérable, sont entièrement détruits.

On stérilise encore les véhicules servant aux transports divers. La désinfection a lieu dans l'intérieur du marché. Une étiquette collée sur les côtés de la voiture est la preuve de l'opération.

MENEUX DE VEAUX

Le matériel des chemins de fer n'est pas exempt de ces mesures hygiéniques.

Le balayage et le lavage sont suivis de l'arrosage avec la solution antiseptique. Le plus souvent c'est de l'eau additionnée d'acide phénique ou de sulfate de zinc.

Th. Bourrier.

LE

FERMIER DU SUD AUX ÉTATS-UNIS

Un après-midi, à l'époque, déjà lointaine, où la « Foire du Monde », à Chicago, battait son plein, nous passions, une amie et moi, à travers les rangées d'abris en bois où les chevaux de luxe étaient exposés. Nous nous arrêtâmes un moment devant un compartiment profusément orné de banderoles de rubans aux couleurs diverses, qui ressemblait plus à une boutique de bazar de charité qu'à l'habitation d'un cheval. Nous déduisions, de tous ces flots de rubans, qui marquaient autant de prix gagnés, la glorieuse carrière de l'animal dont nous admirions les belles formes, lorsqu'une voix s'éleva derrière nous :

— Si vous trouvez ce cheval beau, mesdames, j'aimerais à vous en faire voir un autre et à savoir ce que vous en pensez.

L'homme qui nous interpellait était du Kentucky. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Mince, droit, de haute taille, il présentait le type bien marqué des citoyens rustiques de ce fier État. Son vêtement de fin drap noir portait les traces d'une fréquentation assidue aux écuries et au pavillon des bestiaux. Son chapeau mou, noir aussi, soigneusement renfoncé du fond, ressemblait à la coiffure d'un doyen de campagne à la fin d'une saison pluvieuse. Il était rasé de frais, avait les cheveux blancs et les yeux vifs. Son teint couleur brique respirait la santé; on voyait tout de suite qu'il le devait, non pas aux produits alcooliques qui ont rendu le Kentucky célèbre, mais à l'action du soleil et du grand air sur une peau saine.

Il marchait d'un pas élastique, effaçant les épaules. On l'eût pris pour un vieux colonel.

Il s'arrêta devant un modeste *box*, aux barreaux duquel aucun ruban ne flottait.

— Il n'a que deux ans, dit-il, en faisant signe au palefrenier nègre de faire sortir le cheval pour qu'on le vît mieux. C'était un bel animal, avec la tête parfaite de sa race, l'œil doux, le poil satiné, et des muscles superbes jouant

sous ce satin. Nous nous approchâmes pour lui caresser le flanc, pendant qu'il détachait sa jambe gauche en une ruade qu'on aurait pu croire dirigée contre nous, mais qui réellement s'adressait aux mouches. Le vieil éleveur rayonnait.

— Vous avez l'air d'avoir l'habitude des chevaux, mesdames, fit-il.

— Oh ! moi, j'y suis habituée, répondit mon amie. Je suis née au Kentucky.

Aussitôt, il nous invita à aller le voir

à sa ferme avec une si chaleureuse insistance que nous dûmes, avant de le quitter, lui promettre de faire de notre mieux pour mettre à profit son invitation.

C'est là un trait charmant du Kentuckien. Il se peut que, dans l'intimité d'une conversation de famille, il admette que tel ou tel de ses compatriotes a des défauts ; mais il ne l'admettra jamais hors de chez lui. Le Kentuckien est à la fois fermier et *gentleman*. Et en effet le *gentleman*, l'homme comme il faut, s'est adonné à l'agriculture dans les États du Sud. Avant la guerre de sécession, toute l'organisation sociale de ces États reposait sur le planteur. Depuis, il s'est produit un mouvement industriel qui se continue et qui prépare tout doucement une révolution. Mais c'est encore le planteur qui paye la plus grosse part des impôts. La population rurale des États du Nord n'a rien qu'on puisse lui comparer. Il ressemble plutôt au gentilhomme campagnard anglais d'une autre génération, au temps où les gentilshommes campagnards n'allaient pas à la ville. Il dispose d'une influence nationale et conservatrice immense. Une classe d'hommes qui a encore le culte de Dieu, des femmes et de l'honneur, qui peut se laisser entraîner par l'exaltation de certains préjugés, mais qu'on ne peut ni acheter ni intimider, mérite qu'on fasse cas d'elle, car il n'est pas moins vrai de nos jours que du temps de Goldsmith que

ce pays-là va mal et devient rapidement la proie [des fléaux,
où les richesses s'accumulent et les hommes [dégénèrent.

La vie rurale dans le Sud n'est pas la même que dans le Nord. Elle a quelque chose de plus féodal. Que ce soit un bien ou un mal, j'abandonne la question aux économistes ; mais ce système, là où le propriétaire réside sur ses terres, a sûrement un avantage : les relations personnelles entre le maître du sol et les tenanciers sont si étroites qu'elles ont grande chance de devenir amicales : un esprit de responsabilité affectueuse d'une part, et d'affectueuse dépendance de

l'autre, n'est pas rare sur les plantations.

Il y a cependant deux types de fermiers dans le Sud : les planteurs, et les petits fermiers qui louent des terres aux planteurs ou en possèdent en propre quelques arpents. Ces tenanciers sont des sortes de métayers qui payent leur location en nature, coton ou blé. Ils arrivent parfois à économiser de quoi acheter une petite ferme, mais le plus souvent la part des récoltes qui leur reste ne peut que leur assurer l'existence, et quelquefois bien juste. Cette classe des petits fermiers était inconnue ja-

UN ÉLEVEUR DU KENTUCKY

dis. Ce sont, d'ordinaire, des gens qui ont mis de côté quelques centaines de dollars, ou qui attendent une pension du gouvernement. Les anciens soldats fédéraux se sont établis dans les États du Sud en nombre étonnant. Je connais un canton de l'Arkansas où sur quatre cultivateurs un, au moins, reçoit ou sollicite une pension de la patrie reconnaissante.

Je revois dans ma mémoire la figure d'un de ces soldats fermiers encore vivant, je pense. Il s'appelle Madison Monroe et est natif du Missouri. L'opinion publique estime moins un homme du Missouri qu'un homme de la Virginie, du Kentucky, de la Caroline, de la Georgie ou de l'Alabama ; mais elle le met au-dessus d'un homme du Mississipi. Il est probable que cette distinction est une pure injustice ; mais elle existe, tous les gens du Sud le savent.

Madison Monroe, j'en ai peur, n'est pas fait pour relever la réputation de son État. Il a servi dans l'armée de l'Union, et il est gratifié d'une pension de douze dollars par mois. Avant d'être titulaire de cette pension, Madison jouait les grandes utilités sur la plantation où il vivait. Il n'y avait rien qu'il sût faire bien ; mais il savait faire beaucoup de choses passablement. Il savait établir une cheminée ou construire un cercueil ; il était mauvais forgeron, mais, en cas de besoin, il forgeait ; il peignait les maisons, rajustait les fenêtres, raccommodait les vieux meubles ; il était surtout habile dans l'art de former et de diriger les trains de bois flottant. Il avait bien d'autres talents encore ; mais il possédait, en outre, à la jambe gauche, paraît-il, une infirmité contractée pendant la guerre. De là la pension. Nous ne sûmes qu'il était infirme qu'en apprenant qu'il était pensionné.

Se voyant à la tête d'un revenu fixe, il loua une ferme à son compte. Il régla au magasin de la plantation son arriéré, qui courait depuis cinq ans, acheta un bois de lit neuf et une paire de bœufs qu'il joignit à une autre paire, d'une maigreur invraisemblable, élevée par lui, rassembla sa bande de pourceaux déprédateurs qui cherchaient leur vie partout depuis le jour où il leur avait mis sa marque sur les oreilles, et un troupeau de dindons qui survivaient miraculeusement à un hiver et un été passés avec lui, chargea sur un chariot

sa nombreuse famille et ses rares effets mobiliers, et partit pour sa nouvelle ferme. Elle était chargée d'une hypothèque de mille dollars. Mais quoi ! n'avait-il pas une pension de douze dollars par mois ? Pendant deux années tout alla bien pour Madison. Beau parleur, fécond en hâbleries et en jactance, il trouvait maintenant des gens pour l'écouter ; car il avait, comme on dit, du foin dans les bottes. Il revint au magasin de la plantation et y acheta une selle et un habillement complet. N'avait-il pas

douze dollars d'assurés mensuellement? Il se laissa enjôler par un voyageur pour les appareils et les ustensiles de cuisine, qui lui vendit un fourneau économique, « non pas une de ces cuisinières comme il y en a dans les ménages de nègres, mais un bon fourneau économique, pareil à ceux dont les riches se servent dans le Nord ». Il le paya quatre-vingts dollars, à tempérament, en donnant pour garantie son troupeau de porcs. Les voisins accouraient de toutes parts pour le voir. Il n'y en avait qu'un autre de semblable dans tout le comté, chez le plus riche fermier nègre du pays, qui l'avait acheté au même agent. A cette époque fortunée, Madison venait souvent au magasin de son ancienne plantation. Il y parlait politique, chantant les louanges du parti républicain, qui est l'ami du soldat. Il avait été démocrate, mais il voyait bien maintenant que le parti démocratique n'avait « pas plus de bon sens qu'un mouton malade ».

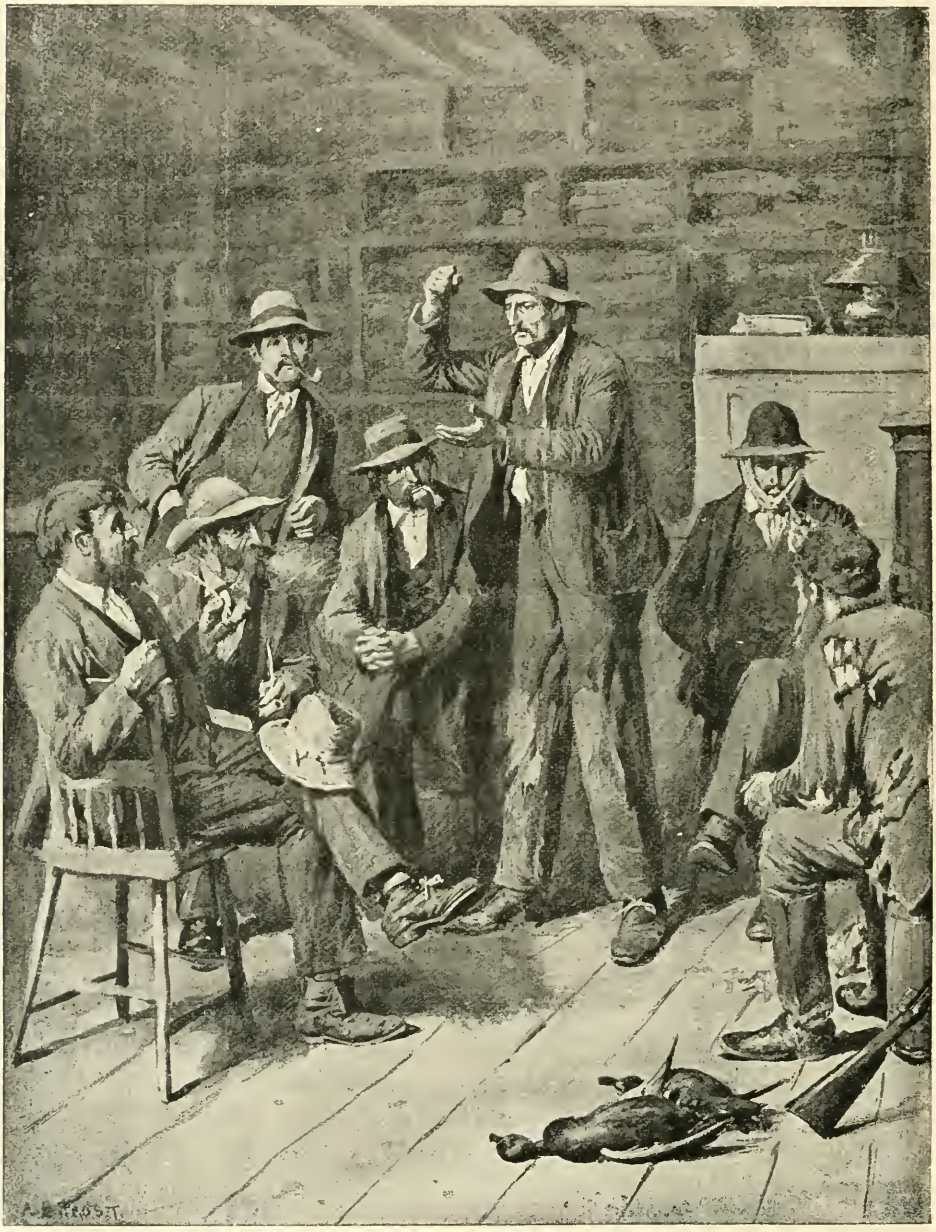
La mauvaise récolte de 1892 survint, et en même temps l'échéance du premier payement sur la somme hypothéquée. L'obligation n'était que de deux cents dollars; mais il eût été aussi facile à Madison d'en trouver deux mille. Son parti fut vite pris, d'ailleurs. Il résolut de rester à la ferme pendant l'année de grâce accordée aux mauvais payeurs, et de revenir ensuite à son ancienne condition. Maintenant c'est le parti républicain qui n'a « pas plus de bon sens qu'un mouton malade ». — « Ce qu'il faut à ce pays, dit-il à qui veut l'entendre, c'est plus d'argent en circulation. Si le crime de 1873 n'avait pas été commis, j'aurais encore ma ferme, parce qu'alors j'aurais pu emprunter de l'argent. » Son éloquence est désormais chauffée au rouge, et il est devenu « populiste ».

Au printemps, Madison sera retombé de propriétaire locataire; il aura perdu sa ferme. Ce n'est pas que je fasse ici le tour de la société en tenant le chapeau tendu au bénéfice de Madison. Le gaillard ne me paraît pas si à plaindre, non plus que toute sa maisonnée. Mrs. Monroe déclare franchement qu'elle se trouve si seule à la ferme qu'elle sera « crânement contente de revenir à la ville ». La ville, pour elle, c'est le petit hameau de la plantation. Les enfants vont à l'école, et Madison s'occupe déjà à dépenser allégrement sa mensualité de douze dollars. Il n'y a rien ici de cette farouche révolte devant l'échec, de cette farouche jalousie contre ceux qui n'ont pas échoué, qui font d'un fermier du Nord qui perd sa ferme le héros d'une tragédie. Cette ferme perdue ne sera pour Madison, je le prévois, qu'un prétexte à de nouvelles et plus audacieuses vanteries.

Voici justement que je rencontre l'homme de loi le plus en renom du comté de Madison Monroe. Il commandait une compagnie dans l'armée des confédérés, et, depuis la guerre, il a reçu un avancement honorifique. Il est aujourd'hui colonel. On remarque une sorte d'indolence dans la démarche, comme dans le costume du colonel B... Sa redingote remonte dans le dos; son pantalon fait des plis aux genoux; mais ses manières ont une distinction parfaite, à la vieille mode. Il a des grâces un peu fleuries, et en même temps une massive simplicité qui rappelle l'architecture à pilastres de nos grands-parents. Quand il parle à une dame, il est prodigue du titre « madame », qu'il prononce avec un ton de respect qu'un citoyen du Nord n'aurait point. Il emploie de la même façon le mot « monsieur » en parlant à un homme. Causez avec lui, et vous vous apercevrez vite qu'il a beaucoup de lecture. D'ailleurs, il en est des livres qu'il lit comme des habits qu'il porte : la matière est de premier choix, mais la coupe n'est pas de la dernière nouveauté.

Le colonel B... a amené sa femme avec lui à l' « Exposition »; et je crois que c'est sa fille aînée que j'ai aperçue se cramponnant à la main de sa mère. Une grande étiquette, solidement cousue à l'intérieur de sa jaquette, porte sans

doute son nom et son adresse en écriture très lisible. Mrs. B... a une robe de voyage neuve, tellement semblable à la robe de voyage de n'importe qui, qu'en la voyant de dos, tout d'abord je ne la reconnaissais pas. Elle me raconta qu'elle avait écrit à deux directeurs de journaux de modes et à six de ses amis



« Non, pas plus de bon sens qu'un mouton malade ! »

au sujet de cette robe, et qu'en somme elle en était satisfaite. Mrs. B... est une jolie personne qui va bien à la robe, et qui fait passer le chapeau, moins heureusement choisi. C'est une petite femme vive, d'origine française, et sa conversation n'a rien de la langueur du Sud.

— J'ai la tête si pleine d'idées nouvelles que je ne peux pas dormir la nuit, me dit-elle avec volubilité. Avez-vous vu les broderies, dans le bâtiment de la femme? Je suis prise d'une envie folle d'en faire de pareilles. Mais me voilà tout à fait réconciliée avec notre vieux mobilier, maintenant. Les gens du Nord paraissent faire tant de cas de ces vieux meubles! Et avez-vous jamais rien vu qui ressemble à l'exposition de Field? J'en ai eu la tête tournée, au point que je n'ai pu rien acheter. J'ai dit au monsieur qui se présentait pour me servir que j'arrivais de la campagne et que j'étais incapable de lier deux idées au milieu de ce vacarme. Je me suis bien amusée; je n'aurais pas voulu manquer cette occasion pour tout au monde; mais je vous assure que je ne serais pas fâchée d'être de retour dans l'Arkansas pour me reposer. Je ne sais pas comment vous faites, tous, pour vivre dans le Nord.

Pendant que nous causions, un autre planteur du Sud, qui est un de mes bons amis, vint nous rejoindre. A son grade de général s'attache un nom historique, et le domaine de sa famille, qu'il cultive, a un intérêt historique aussi, car les deux armées s'y sont battues.

Son genre est tout différent de celui du colonel B... Vêtu avec la plus grande élégance, ayant les manières d'un homme du monde qu'a touché la généreuse chaleur méridionale, doué d'une belle voix, il offre le type accompli de l'aristocratie du Sud. Pendant bien des années, il a représenté son district au Congrès; mais il a été renversé par la vague du mouvement « populiste » dans la Caroline du Sud, l'année dernière. Il n'a pas voulu faire la moindre concession, et la vague l'a submergé. Quand on lui apporta la nouvelle de son échec, il haussa les épaules, en disant comme Catilina : « Très bien! je m'en vais, mais c'est pour revenir. »

En attendant, tout le monde dit qu'il a le bras assez long pour atteindre jusqu'à Washington, et que ses partisans sont récompensés par des bureaux de poste et des places dans la police, tandis que tous les cris du membre « populiste » n'obtiennent rien.

Mon ami est un homme qui a des convictions. Mais il ne prétend pas au rôle de réformateur de l'État. Il possède une grande plantation, bien administrée. Il est très bon pour ses tenanciers. Une douzaine de nègres à bout de forces sont logés par lui, gratuitement, dans de confortables petites cabanes, et reçoivent les soins que leur vieillesse réclame. Aussi est-il généralement sûr du vote des gens de couleur qui vivent sur ses domaines, malgré le caractère faible et versatile de cette catégorie d'électeurs.

Le général prit, ce jour-là, le *lunch* avec nous. Derrière sa chaise se tenait un noir, vrai type du fermier nègre de l'Arkansas. C'est ce fermier qui possède un fourneau économique pareil à celui qu'avait acheté Madison Monroe. Sa femme a une machine à coudre et une histoire illustrée de la Bible. Les jours de fête, il se sert d'un solide chariot à ressorts et il a aussi un bon chariot de ferme. Il a des chevaux, du bétail, des pourceaux. Outre les terres qu'il prend à loyer, il est propriétaire d'une ferme libre de toute hypothèque. On peut voir en lui le nègre qui a réussi. Et pourtant le nombre de fois que son voisin le planteur, qui lui égrène son coton et qui est, par conséquent, son protecteur et son conseil, l'a sauvé d'une catastrophe financière est incalculable. Au printemps dernier il a failli rester dans les griffes d'un placier de machines à écrire : il ne sait ni lire, ni écrire, mais le placier lui avait persuadé qu'avec sa machine il acquerrait presque sans effort la pratique de ces deux arts. A plusieurs

reprises, ce brave oncle Jim aurait accepté des traites tirées par des vagabonds, sans feu ni lieu, simplement parce qu'il les avait connus autrefois quelque part ; il a fallu l'en empêcher comme de force.

— C'est une vilaine question, cette question de race, nous dit le général ; mais si elle doit se résoudre, c'est dans les fermes, dans la vie agricole, qu'on la résoudra. Le nègre des villes est déséquilibré, perdu moralement, par l'ivresse de la liberté. Le nègre des plantations, au contraire, a de bons et beaux côtés. Il est l'espoir de sa race, pourvu qu'il continue à aller en loques et à rire comme une machine à vapeur. L'homme de couleur le plus intelligent du pays est un maître d'école de l'Alabama, qui est en même temps un gentleman et un véritable homme de génie. Il a parfaitement compris cela. Ceux qu'il forme dans son école en sortent, non pas instituteurs mécontents, prêcheurs fanatiques, incendiaires d'une espèce ou de l'autre, mais honnêtes et habiles agriculteurs ou mécaniciens. Je souhaite, pour le bien qu'il fait, que Dieu le protège.

« Avec cette machine, vous apprendrez à lire et à écrire sans efforts. »

Le repas était à sa fin ; nous nous séparâmes et nous ne nous sommes plus revus depuis.

Octave Thanet.

Abrégé par B.-H. Gausseron.

VOYAGE

AU SOUF ALGÉRIEN

En des hivers pluvieux comme celui de 1894, les vallées d'un vert tendre encadrées de bois sombres font ressembler le nord de l'Algérie et de la Tunisie aux plus plantureuses contrées de la France. L'on se croit en Auvergne en parcourant la Kabylie, les monts Aurès ou la Khroumirie. La Kabylie, que dominent les croupes gigantesques du Djurdjura, peut même élever ses prétentions jusqu'à l'analogie avec la Suisse.

Sans doute, l'hiverneur et le valétudinaire trouvent de leur goût un littoral que ne glace jamais le souffle de la froide bise, sur lequel la neige papillonnante ne sème que bien rarement ses flocons blancs. Mais, si les hivers de ces régions privilégiées rappellent les printemps de notre Europe, il n'en est pas moins vrai qu'elles ne réalisent en aucune façon l'idée que l'on se fait d'une terre africaine.

Pour avoir la perception précise de l'Afrique rêvée, il faut traverser le Tell aux riches cultures, parcourir les Hauts Plateaux nus couverts de moissons, et redescendre vers le pays du sable, où règne, souverain absolu, le grand soleil d'or dans l'infini bleu du ciel.

La fortune extraordinaire de Biskra procède d'un contraste, Biskra étant le point le plus proche et le plus abordable, où l'Européen se sent jeté sans transition sur un sol qui ne ressemble en rien à ce qu'il a pu voir sur son vieux continent; dans un pays qui lui donne l'impression nette et vive du paysage africain entrevu.

Il y est en plein Sahara.

Le Sahara! Nous donnons ce nom à toutes plaines plus ou moins ondulées que le sable recouvre. Ce mot évoque les horizons sans fin des pays arides, où s'allongent les longues files des caravanes sur des pistes indécises, jalonnées au hasard des catastrophes par des ossements humains et par des carcasses d'animaux... un ou deux palmiers agitant de maigres plumeaux dans un ciel sans nuages complètent le cliché imaginaire.

Les Arabes distinguent. Pour eux, le *Sahara* est la région inculte, mais non infertile, parsemée d'oasis nombreuses ha-

bitées par des sédentaires. Derrière cette zone, et la séparant du Soudan, l'*Erg* : ainsi nommé parce qu'il est formé de grandes dunes de sable dessinant des reliefs qui ressemblent par leurs sinuosités à ceux des veines de la main. Les oasis sont clairsemées dans la région désolée des dunes interminables, dans les plis desquelles cheminent, théories sombres sur le sable clair, les caravanes

fait jour après avoir érodé les couches étanches qui les comprimaient aux profondeurs du sol, l'eau est surabondante. Aussi leurs palmiers s'élancent-ils en poussées de végétation tropicale, fusées prodigieuses portant leurs précieux régimes à de telles hauteurs que la cueillette des dattes deviendrait périlleuse... si on les laissait aller à ces envolées vertigineuses.

PUITS DANS LE DÉSERT

des nomades et parfois les rezzous des pillards qui écument le désert.

Ilots de verdure émergeant des mers de sable, les oasis varient à l'infini, leur aspect dépendant de la forme sous laquelle se présentent les eaux qui les fécondent, et aussi de la nature de ces eaux.

Dans les oasis qui environnent Gabès, le voisinage de la mer enlève à la datte une grande partie de sa qualité marchande; et leurs palmiers, enguirlandés de pampres gigantesques, sont à peu près réduits au rôle d'écran protecteur des cultures inférieures. Très gracieuses, sans doute, ces oasis, mais sans ampleur.

Dans les oasis du Djérid tunisien, où de véritables rivières artésiennes se sont

Dans les Zibans de l'ouest, à El-Amri entre autres, les épaisses racines des palmiers, véritables suçoirs, trouvent la couche aquifère à peu de profondeur; aussi y voit-on des forêts de palmiers.

Dans l'Oued-Rhir, où les oasis se développent autour de l'œil cristallin des puits artésiens, où la température et la nature des eaux se modifient en raison de leur parcours à ciel ouvert, l'aspect des palmiers est variable et les oasis créées autour des points d'émersion affectent une grande régularité de plantation.

Aucune de ces oasis, d'aspects si divers, ne saurait cependant être comparée aux oasis du *Souf* algérien, dans lequel la couche fertile et la nappe d'eau sont

cachées sous des dunes de sable dont l'épaisseur varie de six à trente mètres, et où la ténacité de l'homme, voué à un éternel travail de Sisyphe, accomplit des prodiges.

*
* *

Trois routes mènent au Souf. Celle du Djérid tunisien, par Tébessa, Gafsa, Touzeur et Nefta, est de beaucoup la plus longue. Mais combien intéressante!

Deux jours de voiture pour aller de Biskra à Touggourth par l'Oued-Rhir et, de cette ville, où s'arrête la voie carrossable, deux ou trois jours de cheval ou de mulet pour atteindre El-Oued, le chef-lieu du Souf. Ce sera la route suivie, lorsque le chemin de fer projeté atteindra Touggourth.

En attendant, on y va par le chott Melrhir, la voie la plus directe : un peu plus de deux cents kilomètres, divisés en huit étapes d'environ trente kilomètres chacune. Il est facile de faire deux de ces étapes par jour, et les bons cavaliers ne mettent que trois jours de Biskra à Guémar, au nord du Souf.

Les gîtes d'étape sont suffisants, ayant des bordjs-hôtelleries dans lesquels le voyageur trouve, sinon l'agréable, du moins l'indispensable. On y est abrité, et les montures y reçoivent la botte réglementaire.

Pendant deux étapes (Saâda et Chegga) la route se confond avec celle de l'Oued-Rhir. Après quoi elle appuie à gauche pour se diriger vers le chott Melrhir. Cet étonnant marais est à une altitude négative, c'est-à-dire à plus de 30 mètres au-dessous du niveau de la mer. Ce serait le Triton des anciens.

Bien monotone, la route qui le traverse. On y foule le sable humide, lorsqu'on n'enfonce pas dans les bas-fonds vaseux. Seuls, les effets de mirage, fréquents dans ces contrées, offrent quelque distraction durant ce parcours insipide. Si le temps est sec, tout est recouvert d'efflorescences salines (*sodium*) qui font croire à une gelée blanche perpétuelle, que le soleil ne parvient pas à fondre. Sol, cailloux, plantes, tout est blanc. Mais s'il tombe une ondée, changement à vue : c'en est fait du décor hivernal, sous un ciel de feu. Le sel fond instantanément, et toutes choses reprennent leur couleur normale.

Pas un village, pas un hameau, pas un arbre pendant six étapes; rien que le bordj au bout de chacune d'elles. Aussi

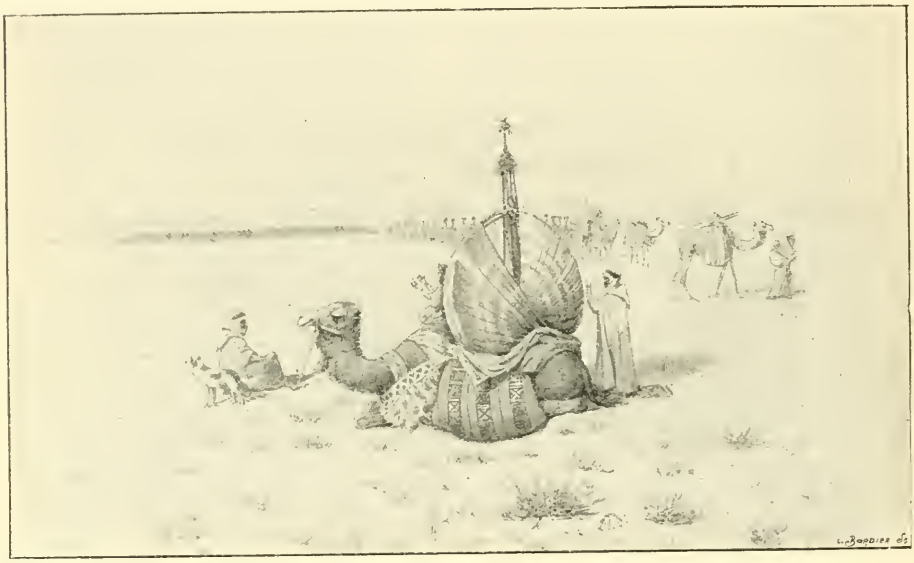
est-ce une joie pour le voyageur de voir poindre à l'horizon de la sixième étape les palmiers de Guémar, premier village de l'archipel désertique du Souf.

On laisse derrière soi les plaines interminables couvertes de broussailles entre lesquelles bondissent les gazelles et courent les outardes. Voici les grandes dunes, collines nues dont l'éblouissante surface est guillochée par la brise ; mais s'il vente fort, si le siroco vient à faire rage, des tourbillons de sable coiffent les dunes; « elles fument », disent les Arabes. Et bientôt l'atmosphère entière est remplie d'un épais brouillard jaunâtre. Le

sable, emporté par l'ouragan, fouette le visage de mille piqûres. On comprend alors l'usage du voile que les Arabes du Sud, les Chambâas et les Touaregs portent sur le visage pendant les longues chevauchées à travers le Sahara.

Pendant que le siroco souffle en tourmente, il est prudent de s'arrêter, de s'envelopper la tête et de se coucher face contre terre jusqu'à l'accalmie.

leur aplomb douteux et leur couleur grisâtre. Une grande construction se détache du reste de Guémar, la fameuse zaouïa des Tidjanïa, succursale de la maison de Témacine. La confrérie ne nous est pas hostile, mais elle n'en est pas moins une des plus jalouses de l'observance de ses règles ; et elle tient ses membres, même ceux qui habitent au loin, sous une étroite surveillance. On est fort bien



HALTE DE CARAVANIERS POUR LA PRIÈRE

Le voyageur qui se relève alors éprouve un embarras nouveau. Toutes les traces ont disparu ; et il faut des guides expérimentés pour retrouver, sur un sol sans repères, le chemin suivi par les caravanes.

Enfin, voici à l'horizon un rideau de palmiers clairsemés. Joie pour les yeux.

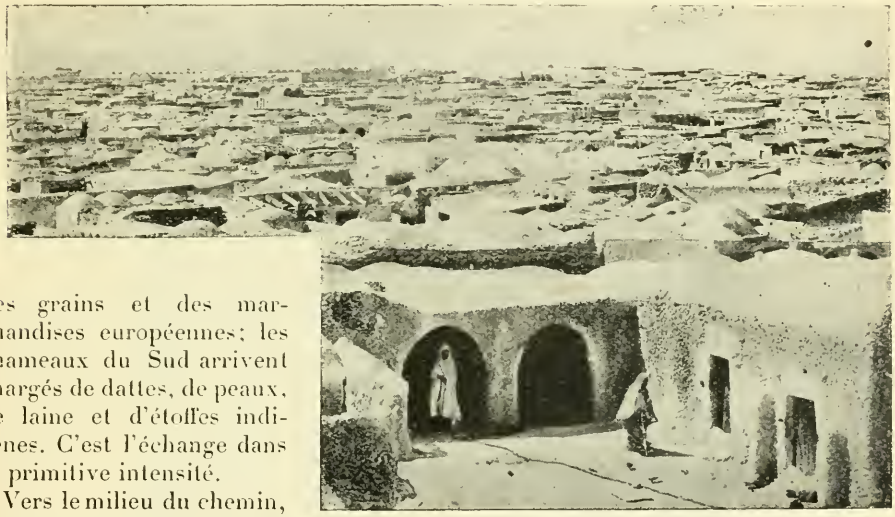
Guémar est un gros village composé de toutes petites maisons, recouvertes de dômes minuscules. Ces maisons ont à peine deux mètres de hauteur sur sept à huit mètres de longueur et de deux à trois mètres de largeur. Une ville de Lilliput. Les minarets qui dominent ces maisonnettes ne sont pas non plus de haute taille ; leur forme est imprécise,

accueilli à la zaouïa de Guémar, et c'est un vrai plaisir, après des étapes d'un confortable approximatif, de trouver d'excellents lits. Mais, si vous n'y êtes pas préparé, votre sommeil sera troublé par un singulier bourdonnement : celui des voix des Khouans (frères) qui passent la nuit à psalmodier leurs « sikrs », sortes de litanies. On croit entendre chanter dans la mosquée proche... les matines d'un couvent chrétien. L'interminable ronron que cela fait doit accompagner fort agréablement le sommeil ; mais le tout est de s'y habituer. Lorsque l'on entend ce bruit pour la première fois, il n'a pas précisément le don morphinant.

Dix-huit kilomètres de Guémar à El-Oued, à travers les grandes dunes qui découpent leurs sommets pâles et chauves sur le ciel bleu. Pendant trois heures, il faut suivre leurs ondulations.

Enfin la ville principale du Souf apparaît. Si le voyage se fait à l'époque de la cueillette des dattes, la route est battue par de nombreuses caravanes. Celles qui viennent du nord apportent aux oasis des grains et des marchandises européennes; les chameaux du Sud arrivent chargés de dattes, de peaux, de laine et d'étoffes indigènes. C'est l'échange dans sa primitive intensité.

Vers le milieu du chemin, des pierres marquent l'emplacement d'un cimetière, avec l'obligatoire marabout au milieu.



VUE D'EL-OUED

Plus loin, une pyramide en maçonnerie coiffant une dune. C'est la première « guémira ». On en a élevé de pareilles sur toutes les lignes de parcours de l'Erg, afin de jalonner les routes. Et encore, au milieu de l'aveuglante clarté de midi, alors qu'aucun objet ne porte d'ombre appréciable, ces guémiras ne sont plus visibles que pour les yeux des guides.

A ce propos, c'est merveille de voir la sûreté avec laquelle certains indigènes reconnaissent leur chemin, alors que le soleil aveugle, que le sable efface toute trace, ou que la nuit, tombée sur le désert sans crépuscule, enveloppe les dunes de son voile sombre. Une pierre, un arbrisseau, une touffe de drinn, de belbel ou de retem, une poignée de sable qu'ils portent au nez pour reconnaître à l'odeur les traces du passage des chameaux ou des ânes, tout leur est indication utile.

Comme Guémar, El-Oued est formé de petites maisons aux dômes minuscules. Ce mode de couverture s'impose dans une contrée où le bois fait défaut.

El-Oued est la clef du désert des Chambâas. C'est aussi la base de pénétration vers Rhadamès, où aboutissent les grandes caravanes qui traversent le continent africain. On y a élevé des bâtiments militaires importants, dont l'ensemble, véritable citadelle, constitue une enclave bastionnée de 1,200 à 1,300 mètres de côté. La garnison est ordinairement d'une centaine d'hommes, tirailleurs et spahis.

En construisant ces bâtiments il y a huit ans, le lieutenant Pujat ne se doutait pas qu'il faisait, parmi les gens qu'il y employait, d'excellents élèves-maçons. Toutes les maisons postérieures aux constructions militaires affectent une régularité et une forme précise que l'on chercherait en vain dans les habitations

plus anciennes. Gens intelligents et laborieux, les Souafa avaient appris l'usage du cordeau et du compas.

El-Oued et plusieurs points du Souf ont été occupés militairement lors de la conquête de la Tunisie. Un corps de soutien y avait été placé en observation. Le camp bâti par nos soldats aux environs du village de Djebila est encore visible dans le sable qui le recouvre peu à peu. Plusieurs maisonnettes construites par nos industrieux troupiers paraissent avoir été charmantes.

*
* *

Les palmiers sont fort nombreux dans la vallée de l'Oued-Souf, eau souterraine que les Arabes appellent *Oued-Isouf* (rivière qui murmure). Jadis, dit une légende du pays, la rivière coulait en plein soleil; mais, forcés de se retirer devant les musulmans conquérants, les chrétiens firent descendre le fleuve sous terre pour le cacher aux vainqueurs.

Peut-être ce cours d'eau invisible est-il un des affluents de l'Oued-Rhir, grand fleuve caché dont les sondages ont établi le cours souterrain sur des centaines de kilomètres. Peut-être aussi n'est-ce qu'une nappe retenue par des bords étanches? Qui pourra jamais le dire?

Au prix d'un travail prodigieux, inouï, les Souafa sont parvenus, par places, à mettre au jour la couche végétale mouillée par les eaux d'infiltration, en creusant d'énormes entonnoirs au fond desquels ils plantent des jardins.

On reste confondu devant un travail pareil, au bord de ces entonnoirs au fond desquels s'épanouissent parfois des centaines de palmiers. L'admiration s'impose si, au travail accompli, l'on ajoute l'effort persistant qu'il faut produire pour le conserver, effort qui consiste à remonter patiemment dans des couffins, jusqu'au sommet de la dune, le sable que, constamment, le vent jette dans les entonnoirs.

Au prix de ce labeur incessant, les jardins sont sauvegardés.

En aucune autre oasis, en aucun autre pays au monde, pourrait-on dire, il n'y a d'exemple d'une opiniâtreté semblable.

A ce titre, le Souf algérien est une des plus curieuses manifestations du travail de l'homme. Non pas de ce travail gigantesque qui a produit des pyramides, des ponts, des forteresses, accumulations de matériaux considérables, mais d'un travail qui consiste à créer et à conserver des vides énormes, de ce travail patient et opiniâtre qui fait tant admirer les abeilles et les fourmis.

Au fond des entonnoirs, les racines dans l'eau, la tête dans le feu du ciel, les palmiers sont magnifiques, et leurs dattes passent pour des meilleures.

Le spectacle offert par les plantations du Souf ne peut se voir nulle part.

C'est là que patience et longueur de temps assurent la victoire. Vainement la tourmente de sable menace-t-elle les précieux jardins de l'ensevelissement prochain; lentement, par petits couffins, le Souafi remonte le sable et le jardin est sauf : lutte admirable de la patience contre la violence.

Aussi, combien le Souafi aime passionnément son palmier!

*
* *

Qui sont donc ces Souafa, et d'où viennent-ils? Les 25,000 ou 30,000 habitants qui peuplent les onze ou douze oasis, grandes et petites, dont l'ensemble forme le Souf, appartiennent à deux tribus d'origine différente. Les *Adouan* passent pour être les autochtones. Quant aux *Troud*, ils se sont imposés aux premiers, en s'implantant vers la fin du XIV^{e} siècle.

Les Troud sont relativement sédentaires, se bornant à conduire leurs troupeaux vers les pacages qui résistent au soleil, laissant les vieillards, les femmes et les enfants au village. Ils reviennent à l'oasis pour la récolte des dattes.

Comme les Biskris, les Adouan émigrent pour de bon vers le littoral, où ils travaillent comme portefaix, puisatiers, cuisiniers, domestiques ou maçons, et ils ne reviennent à l'oasis qu'avec un pécule amassé. Ils bâtissent alors une maison,

plantent ou achètent des palmiers, deviennent sédentaires et... ont beaucoup d'enfants qui, à leur tour, vont chercher fortune au loin avant de revenir se fixer à l'ombre des chers palmiers.

Les Adouan et les Troud sont toujours au travail, soit pour recueillir les laissées des chameaux et des ânes, qu'ils

FEMMES ET ENFANTS DES TROUDS

portent au pied des arbres pour les amender; soit qu'ils recueillent les palmes sèches dont ils font des gourbis, ou dont les côtes sont disposées en haies protectrices, destinées à arrêter le sable envahissant au bord des entonnoirs.

Puis, dès février et mars, les travailleurs grimpent jusqu'à la couronne des sveltes palmiers pour opérer leur fécondation, car l'arbre est dioïque et ce serait folie de laisser au vent seul le soin de porter le pollen du mâle, poussière fécondante du *dokar*, sur les arbres femelles. Le régime mâle est l'objet d'un commerce sur les marchés du Souf. Les brindilles portées au sommet de l'arbre femelle sont mises en contact avec les spathes à peine entr'ouvertes des régimes femelles. Leur poussière fécondante assure la fructification. L'oasis est alors en fête, et ce ne sont entre les palmes des grands dattiers que chants et causeries bruyantes d'un arbre à l'autre.

La fécondation opérée, la chaleur du soleil et l'humidité de la terre font le reste pendant six mois, au bout desquels les régimes aux fruits d'or font une riche couronne à l'arbre, sous l'ombre des palmes élégantes, écran magique!

Octobre est venu. Les trente mille habitants du Souf ne suffiraient pas aux travaux de la récolte, de l'emballage et de l'expédition des dattes.

Aussi, venant du Tell et de l'Aurès, affluent des caravanes de travailleurs auxiliaires. C'est alors grand remue-ménage et grande liesse dans les oasis, comme dans nos vignobles au temps des vendanges. Les nouveaux venus s'installent autour de l'oasis sous des *zéribas*,

petits gourbis faits de palmes desséchées, parfois protégés par des haies de jujubiers aux méchantes épines.

La fièvre du travail gagne l'oasis, qui s'emplit de monde. Les uns, sur les arbres, sapent les énormes pédoncules jaunes des régimes qu'ils passent à des travailleurs qui font la chaîne le long du tronc. De cette façon le régime arrive en bon état jusqu'au pied de l'arbre. Là, forme, et toute la ménagerie se dirige vers le pays des dattes. Ils voyagent par tribus ou par familles, les femmes juchées sur des chameaux, aux flancs desquels les mioches sont accrochés au hasard dans des couffins. Les enfants ingambes et les hommes sont à pied. Les plus forts chameaux portent l'attirail de campement et la vaisselle. Sur le dos de ces patientes bêtes, à côté des marmites

LE MARCHÉ D'EL-OUED

une équipe est à la besogne, pour nettoyer le régime, ramasser les dattes trop mûres tombées pendant la cueillette, opérer le premier triage et charger la récolte sur les ânes qui la transporteront aux magasins du village, dans lesquels les régimes attendent la maturité successive des fruits non encore mûrs.

La datte ne subit aucune préparation, ni dessiccation au soleil, ni mise en sirop. Telle elle est visible chez les marchands, telle elle était lorsqu'elle a été séparée du régime.

Les travailleurs nomades sont des professionnels. Au moment des moissons on les voit, dans le Tell ou sur les Hauts Plateaux, louant leurs bras aux agriculteurs du Nord. Puis, la caravane se qui les verront cuire, pendent des poulets attachés par les pattes. Toute la volaille est portée ainsi au-dessus du chargement des bêtes de somme, et il n'est pas rare de voir se redresser, sur la bosse d'un chameau, un coq vaillant qui jette son coup de clairon dans l'immensité vide du désert traversé.

Les ânes, chargés à plein bât, trottinent, résignés, à côté de leurs grands amis les chameaux ; et, tout autour de la caravane, les chiens arabes font bonne garde, heureux s'ils rencontrent quelques charognes que les hyènes et les chacals n'ont pas eu le temps de réduire à l'état de squelette durant la nuit passée.

Ces bohémiens du désert forment une race à part, plus sèche et plus nerveuse

que celle des habitants des oasis, et aussi plus bronzée par le soleil. Comme les hirondelles, ils reviennent chaque année au même endroit, et le Sahari les accueille comme des aides familiers.

Lorsque les dattes sont cueillies, triées et emballées, la route des chotts est d'une animation extraordinaire : c'est un incroyable va-et-vient de caravanes. A ce point, que l'on trouverait le chemin du Souf les yeux fermés, en tendant l'oreille. C'est le moment le plus agité sur les marchés des villes et des villages.

Ces marchés feraient la joie d'un numismate, car, dans ces pays isolés, toute monnaie de cuivre a cours, aucune d'elles n'y ayant été démonétisée depuis les Antonins. Monnaies romaines, byzantines, arabes, tunisiennes, espagnoles, italiennes, françaises, tout va; et l'on m'a cité d'heureux collectionneurs qui ont recueilli de grands bronzes romains provenant des marchés du Souf.

On vend de tout sur ces marchés, depuis les chameaux en vie jusqu'aux sauterelles rôties, que les indigènes grignotent avec passion, n'en jetant que les ailes. On offre un paquet de sauterelles, comme on offrirait chez nous un bouquet de violettes. Jadis El-Oued était en grandes relations commerciales avec Rhadamès, et les boutiques qui entouraient son marché regorgeaient d'ivoire, de plumes d'autruche, d'armes soudanaises et de choses curieuses. Ce commerce a été détourné vers la Tripolitaine, Tunis et Gabès. Ce grand courant d'affaires ne renaîtra avec le Soudan que le jour où l'on créera à El-Oued et à Ouargla des entrepôts francs.

Il est difficile de parler des femmes du Sud. Les pauvresses qui montrent leur figure sont peu engageantes et les fillettes, souvent fort gentilles, fuient à toutes jambes à l'aspect de l'Européen.

Cependant il devient peu à peu possible de pénétrer dans les intérieurs aisés, où, pittoresquement, les enfants sont occupés à moudre le grain dans de petites meules en pierre semblables à celles que l'on trouve dans les ruines romaines; où les jeunes filles accroupies derrière un métier tissent des burnous ou des haïks. D'autres sont en train de blanchir, de carder et de filer la laine du mouton, providence du pays, avec le palmier.

Tout le monde travaille dans les intérieurs charmants; derrière ces petits murs blancs, c'est l'activité de la ruche. Aussi ce pays, pauvre en apparence, est-il assez riche pour exporter des pro-

PLACE DE L'ÉCOLE A EL-OUED

duits naturels et des objets fabriqués.

La base du commerce de ces régions est l'échange. L'argent n'intervient que lorsqu'il n'y a plus équivalence. Âge d'or que celui où l'argent a si peu de poids dans les transactions. Peuplades heureuses et sympathiques que celles chez lesquelles le veau d'or n'a pas encore d'adorateur, chez lesquelles on ne constate que rarement des contestations.

Un mot aussi des caravaniers professionnels, qui font avec leurs chameaux des trajets de quarante et cinquante jours dans des pays impossibles, et ne retirent de ces courses fabuleuses que de maigres salaires. Mais fils et petits-fils de caravaniers, ils ont l'atavisme du métier et ils aiment cette vie de fatigue, de privations et parfois même de dangers. Âme de toutes les transactions sahariennes, ils sont le sang des veines, le sang qui apporte la vie à toutes les parties du corps en circulant toujours.

Eh bien, inévitable conséquence d'une assimilation féroce, on a arrêté la bienfaisante circulation en créant un système douanier fatalement improductif, puisqu'il est impossible de lui donner l'étanchéité sans laquelle on ne peut amener le chiffre du rendement au-dessus de celui des dépenses. De ce fait, El-Oued, qui a une douane, n'a plus de caravanes; et, dans cette immensité ouverte à tous les vents, la contrebande fleurit sans qu'on puisse l'empêcher. Les caravanes échangent leurs chargements en plein désert et le tour est joué pendant que le douanier attend à son poste.

On ne saurait trop le dire et le répéter, la solution est dans les entrepôts francs ouverts sur les confins du désert, où le Sahari, le Chambâa et le Targui n'auraient pas à payer 1 franc par kilogramme de cotonnade et 0 fr. 60 par kilogramme de sucre, c'est-à-dire plus que la valeur première de marchandises, déjà fortement chargées par le transport jusqu'au Souf. S'il en est d'assez naïfs pour se demander pourquoi les caravanes du Soudan s'éloignent de nos points de pénétration, répondez qu'on n'attire jamais les mouches avec du vinaigre.

Sommes-nous assez illogiques en France? D'une part, nous envoyons missions sur missions chez les Chambâas, les Gouraariens et les Touaregs, pour chercher à nouer de pacifiques et commerciales relations; et lorsque leurs caravaniers se présentent à nos postes extrêmes, on les reçoit avec des tarifs de prohibition pure... Sur quoi, ils s'en retournent désabusés au fond de leur désert.

Est-il humain même de couper le trafic à des gens qui ne commercent qu'au péril de leur vie, dans des conditions phénoménales dont aucun commerçant européen ne peut se faire une idée, tant les fatigues et les privations sont grandes pendant les longues traînées des caravanes? CHARLES LALLEMAND.

CHANTIER DE CONSTRUCTIONS MILITAIRES AU SOUF

LES

PREMIÈRES ORIGINES DU CULTE NAPOLÉONIEN

Après les désastres de 1815, l'ex-reine de Westphalie, femme de Jerôme Bonaparte, Catherine de Wurtemberg, était venue se retirer dans son pays natal, à la petite cour de Stuttgard. Là vivait

Le Napoléon de la colonne Vendôme abattu le 8 avril 1814.

un vieux savant, latiniste, mathématicien, astronome distingué, nommé le professeur Molk. A force de calculs, nous raconte la reine Catherine dans son Journal intime, « il a trouvé que la première comète dont parle la Bible a dû être celle qui a paru en 1769, lors de la naissance de l'empereur Napoléon; il écrit un ouvrage à ce sujet en latin. »

Est-ce le même astre qui, lors de l'apothéose de Jules César, était apparu dans le ciel pour annoncer au peuple-roi que les dieux recevaient avec honneur leur nouveau collègue? La reine Catherine, qui d'ailleurs est un esprit droit et sensé, ne nous dit pas que le professeur Molk se soit posé cet autre problème. Mais si ce n'était pas la même comète, c'était assurément la même superstition!

Le brave astronome était également astrologue. Il paraît qu'en 1811, il avait prédit l'incendie de Moscou, la retraite de Russie, les désastres de l'empereur en 1813, sa chute, son exil à l'île d'Elbe, son retour en France en 1815, sa nouvelle défaite, et enfin son emprisonnement à Sainte-Hélène. Toutes ces prédictions s'étaient accomplies à la lettre. En 1818 (c'est la date du passage que nous citons), il continuait ses prophéties. Il fut moins heureux, comme l'événement le prouva : mais il avait alors soixante-dix ans, et lisait peut-être moins couramment dans les astres : « L'empereur Napoléon reviendra en 1820 en France. En 1825, il sera élu empereur d'Allemagne et sera plus puissant qu'il ne l'a jamais été. En 1836, du 30 septembre au 1er octobre, l'empereur Napoléon mourra. La même année, Rome sera détruite ainsi que l'empire des papes — (Molk était protestant). — et il s'élèvera dans tout le monde chrétien une doctrine dont l'empereur Napoléon aura jeté les fondements. » — « On le dira souvent mort à Sainte-Hélène, insistait-il, mais il doit revenir. » La reine Catherine ne demandait pas mieux que de croire à d'aussi favorables pronostics. Elle les a enregistrés sans moquerie, comme une preuve touchante de foi napoléonienne, mais sans y joindre aucune réflexion personnelle, ni pour ni contre.

La sincérité du devin ne fait d'ailleurs, pour nous comme pour elle, aucun doute.

Si l'empereur Napoléon n'a jeté dans le monde chrétien les fondements d'aucune nouvelle doctrine, — car celle du « droit de la force » est vieille comme le monde, — il a jeté dans l'imagination des hommes un trouble en quelque sorte religieux, qui s'est traduit depuis et se traduit encore sous bien des formes, dans la littérature, dans l'art, dans la politique. La plupart même de ceux qui ont refusé leur adoration au Dieu des foules, ne lui ont résisté que par les insultes et les blasphèmes : « L'homme pieux et l'athée parlent toujours de religion : l'un parle de ce qu'il aime, et l'autre de ce qu'il craint. » C'est ainsi qu'autour de nous, nous entendons parler de Napoléon. Ne perçoit-on pas comme un sentiment d'effroi rétrospectif jusque dans le célèbre portrait, si froidement tracé par Hippolyte Taine? Dieu ou Satan, c'est l'un ou l'autre. A lire même tels écrits tout à fait contemporains, l'on pourrait croire que c'est l'un et l'autre. Nous compilons et nous amassons les exagérations contradictoires. Nous synthétisons l'idéal et la caricature, par l'alliage discret des caquetages féminins d'autrefois, et des billevesées psycho-pathologiques d'aujourd'hui. Nous sommes bien plus loin de la vraie mesure historique que le maréchal Masséna le jour où, très gravement blessé à un œil, dans une partie de chasse, par la maladresse de l'empereur, et nommé immédiatement, en guise de consolation, au commandement en chef de l'armée de Portugal, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ce diable d'homme, il vous jettera donc toujours de la poudre aux yeux ! »

*
* *

Oui, toujours, et surtout après sa mort. Mais ce n'est point pourtant de 1821 que date, ainsi que beaucoup de personnes le supposent, le culte napoléonien. S'il prit alors une extension de plus en plus puissante pour atteindre son apogée avec le retour des cendres et donner bientôt naissance au second Empire, il se développa plus obscurément dans le cœur du peuple, et sous la première Restauration, et au lendemain même de Waterloo. Il n'existe d'ailleurs presque aucune analogie entre les naïves manifestations du sentiment populaire français, — même traduites et défigurées par un Nostradamus wurtembergeois, — et le mouvement factice, bien qu'ingénieux et intéressant, de reconstitution historique, légendaire et théâtrale auquel nous assistons aujourd'hui. La politique devait à la longue, comme elle le fait toujours, s'emparer des forces instinctives qu'une idée dominante avait suscitées parmi le peuple. C'est au moment où elle s'efforçait de comprimer cette idée, qu'il est peut-être le plus curieux et le plus instructif d'en suivre le développement. Elle n'a d'ailleurs impliqué, au début, ni opinion historique raisonnée, ni système politique déterminé. Elle a vécu et grandi d'elle-même, comme l'image d'un être ou d'un objet vit et grandit dans le cerveau puissant d'un grand poète. C'est là un point difficile pour ne pas dire impossible à constater, mais essentiel à mettre en lumière au moins indirectement. Or cela est aisé, si l'on se rappelle combien le régime impérial et la personne même de l'empereur devinrent impopulaires presque aussitôt après l'apogée. C'est que Napoléon descendait de son rôle de Dieu des armées. Il songeait bourgeoisement à laisser un héritier direct de sa grandeur. Il se donnait pour beau-père un empereur par lui chassé de l'Allemagne, de l'Italie et du littoral de la Méditerranée. Et puis, au lieu de la paix rêvée, c'étaient les excès partout ressentis du blocus continental, la violente rupture avec le Saint-Siège, l'éternelle guerre d'Espagne, l'épouvantable campagne de Russie. C'est pourquoi les Parisiens, qui s'étaient attendris autour du berceau du roi de Rome, assistent aussi placidement à l'étrange

conspiration de Malet qu'ils avaient, quatorze ans auparavant, assisté à la conspiration de brumaire. Les droits réunis, les conscriptions anticipées augmentent peu à peu la désaffection nationale ; nous ne parlons pas des sentiments bien connus de la bourgeoisie, des lettrés, des royalistes soi-disant ralliés, mais bien des sentiments de tout le monde. « Une de mes parentes m'a souvent raconté, dit M. Legouvé, qu'en 1813, étant assise aux Tuileries sur la terrasse des Feuillants, elle vit passer l'empereur en voiture découverte et revêtu de son costume d'apparat : toque avec des plumes, le diamant le *Régent* au bord de la toque, manteau de velours noir, dessous de satin, enfin en costume de théâtre. Il se rendait au Corps législatif pour aller demander une nouvelle levée d'hommes. *Eh bien*, me disait-elle, *le croiriez-vous? la foule l'a accueilli avec des huées et des sifflets.* » Point n'était besoin des rapports de la police : l'empereur se rendait bien compte par lui-même de ce revirement. S'il ne pouvait plus être question, comme avant le sacre, de décapitaliser Paris, ni, comme en 1811, de construire, sous le nom de palais du roi de Rome, un véritable camp retranché dont la hauteur du Trocadéro actuel, aurait constitué la forteresse centrale, il est permis de deviner, dans la longue obstination de l'empereur à ne pas donner de murs à sa capitale, la persuasion où il était que Paris l'abandonnerait au moment suprême, qu'il ne se défendrait, qu'il ne le défendrait lui-même, que s'il voyait ses rues et ses maisons livrées à toutes les horreurs de la guerre. Cette dernière éventualité, sur laquelle il comptait vaguement à la fin de la campagne de France, ne se produisit point. Paris épargné se rendit aux alliés et aux Bourbons, et l'empereur désespéré s'écriait : « Que n'ai-je brûlé Vienne ! » Le 31 mars 1814, le czar Alexandre Ier recevait en ces termes la députation parisienne : « J'espère n'avoir pas d'ennemis dans votre ville ; et dans le reste de la France, je n'en ai qu'un. » Un mois après, on lisait sur la porte d'un cabaret, à la Villette (près l'ancienne barrière Saint-Denis), l'in-

Une croisée de Paris le jour de l'entrée du roi, d'après le tableau de Mme Auzou, exposé au Musée royal des Arts le 1er novembre 1814.

scription suivante : « Au Petit-Jardinet, l'an 1814, ici, le 30 mars, jour à jamais mémorable pour le bonheur de notre nation, la plus sage capitulation aux Français rendit un père. Thouront, marchand de vins traiteur. » Ainsi,

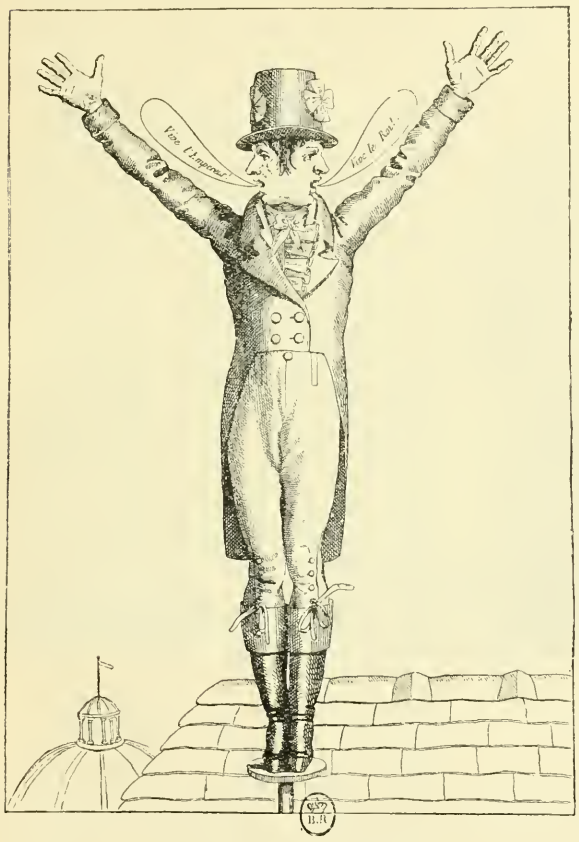
Le Robinson de l'Ile d'Elbe.

quoi qu'insinue plus tard Béranger dans une tardive et fort invraisemblable explication, le « *Viv' nos amis les ennemis !* » ne sortait pas seulement de la bouche des grandes dames ou des filles, mais aussi, hélas ! de la poitrine d'un peuple émasculé par un long despotisme, et qui, en vingt ans de guerres, avait perdu, avec la fleur de ses générations, le meilleur et le plus pur de son sang.

Mais ce peuple était le peuple français, et de celui qui n'avait pas désespéré, il fit, à bon droit, son héros. N'en a-t-il pas fait un aussi de Gambetta, peu de temps après l'année terrible ? Tel qu'il aurait dû être lui-même, tel qu'il était au fond, tel il se représenta Napoléon. De là, et non d'ailleurs, le triomphant retour de l'île d'Elbe.

Les historiens, les publicistes ont eu raison d'insister sur les fautes de la première Restauration, sur les menaces déjà suivies d'effets, qui mettaient en péril et la Charte de Louis XVIII, et les conquêtes civiles et sociales de la Révolution. Mais ce qui domina cette époque, ce fut un vif sentiment d'honneur national, entretenu par les exactions et les violences de l'occupation étrangère, exaspéré par les jérémiades cléricales, par les représailles aristocratiques, par le spectacle écœurant de la placidité bourgeoise, des intrigues et des palinodies des gens en place : « A l'île d'Elbe, Berthier ! » criait le peuple sur le passage du roi, à la portière duquel paradait le prince de Neuchâtel. Le sens moral parlait le même langage que le sens patriotique. Le peuple oublia les termes de la proclamation royaliste du conseiller Bellart, qui attribuait les malheurs de la France « à un seul homme, le plus épouvantable oppresseur qui eût jamais pesé sur l'espèce humaine. » Il retint ceux de l'abdication impériale, si bien faits pour émouvoir sa sensibilité : « Les puissances alliées

ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France, et même la vie, pour le bien



L'ÉCRIVAIN-GIROUETTE
[Benjamin Constant]

de la patrie... » Ainsi, dans la défaite comme dans la victoire, l'empereur se solidarisait avec le peuple : le peuple incarna dans l'empereur son idéal patriotique.

Le 9 avril, le gouvernement provisoire, dirigé par Talleyrand, avait, par un arrêté d'une modération affectée, réservé aux autorités et interdit au « zèle individuel » la suppression des emblèmes bonapartistes. Il défendait d'outrager le gouvernement renversé, « la cause de la patrie étant trop noble pour adopter aucun des moyens odieux dont il s'est servi... » L'on ne croirait jamais, si les rapports de police n'étaient là, que tant de chiens couraient alors Paris, la cocarde blanche à la queue. Cette grossièreté populaire n'était d'ailleurs qu'une réponse à l'aristocratique plaisanterie de Sosthène de La Rochefoucault dont le cheval, à l'entrée des alliés, portait à la queue la croix de la Légion d'honneur.

La cocarde tricolore n'était pas un emblème bonapartiste. Louis XVI l'avait mise à son chapeau le 17 juillet 1789 en signe de réconciliation de la royauté (couleur blanche) avec le peuple de Paris (bleu et rouge). C'est aux traditions romaines, déjà imitées par l'Allemagne du moyen âge, que Napoléon avait emprunté son principal emblème, d'un caractère exclusivement militaire : l'aigle impérial. Aussi, à l'entrée du comte d'Artois (12 avril), les maréchaux d'empire Kellermann, Marmont, Moncey, Oudinot, Ney, Sérurier et le général Nansouty, ne crurent pas faire injure au régime auquel les circonstances les ralliaient, en se présentant tous avec l'emblème national, la cocarde tricolore : « Depuis Vesoul jusqu'ici, dit tout haut le prince, j'ai passé au milieu d'une haie de cocardes blanches. » Déjà, depuis deux jours, la garde nationale avait arboré les couleurs royales. Par l'arrêté du 13 avril, elles furent rendues obligatoires dans toute l'armée. La monarchie légitime, avec son passé et son entou-

rage, ne pouvait sans doute pas agir autrement. Mais elle scellait de ses propres mains l'alliance des patriotes et des bonapartistes, et la cocarde tricolore qui aurait pu rester ce qu'elle était, l'emblème national, devint du jour au lendemain, par la faute même de la Restauration, celui du culte napoléonien dans l'armée et dans le peuple. Cachée dans la giberne du troupier ou abritée

Louis XVIII consulte saint Louis et Henri IV sur la rédaction de la Charte.

dans le secret du foyer domestique, ce n'était pas une simple relique du passé : c'était une espérance d'avenir.

Le gouvernement des Bourbons eut encore la maladresse de proscrire officiellement, au lieu de les laisser tomber d'elles-mêmes, les fêtes du régime impérial. Elles aussi avaient un caractère national qui aurait dû leur valoir plus de ménagements. La fête du 15 août n'était pas seulement la Saint-Napoléon, c'était la commémoration du rétablissement du culte catholique. L'anniversaire du couronnement (2 décembre) était en même temps celui de la victoire d'Austerlitz. Ces deux fêtes furent abolies (6 juillet 1814), « comme étrangères par leur objet à la religion et à la France. » Le 15 août de la même année, Paris vit renaître, non sans surprise, la procession destinée à célébrer le vœu de Louis XIII, qui avait consacré la France à la sainte Vierge. Cette candide cérémonie ne convenait guère à l'âpreté guerrière du temps. « Les courtisans, dit Mme de Staël, suivaient la procession dévotement, pour obtenir des places, comme les femmes mariées font des pèlerinages pour avoir des enfants. Mais quel bien faisait-on à la France en voulant remettre en honneur d'anciens usages qui n'ont plus d'influence sur le peuple? C'est l'accoutumer à se jouer de la religion, au lieu de lui rendre l'habitude de la révérer. » Pendant ce temps, chez Véry et ailleurs, les officiers en demi-solde buvaient « au Tondu ». On ne peut mieux faire que renvoyer ici aux conclusions de **1815**, par Henry Houssaye. Ce beau livre, si digne de son aîné **1814**, peut, dans son ensemble, être considéré comme définitif.

La Saint-Louis ne prend pas mieux que l'Assomption. Pendant que les belles dames forment des rondes aux Tuileries, pendant qu'aux Champs-Élysées se dressent les mâts de cocagne populaires et se distribuent (spectacle peu ragoûtant) le vin et la charcuterie, les soldats de la caserne de la Pépinière choisissent le 25 août pour effacer la nouvelle inscription placée à l'entrée de leur caserne : « Les lys manquaient à nos lauriers. » Les plaisirs du peuple consistent à aller voir, boulevard du Temple, le cosmorama de l'île d'Elbe; ou bien, rue Tiquetonne, la lanterne magique dans laquelle un ancien maréchal des logis montre les victoires d'Arcole, d'Austerlitz et l'entrevue de Tilsitt : ou encore, avant qu'elle soit fondue, la statue de la colonne Vendôme transportée rue de la « Fidélité ». Dans les faubourgs, on entend chanter des refrains bonapartistes. La croyance populaire, qu'IL REVIENDRA, se propage et s'affirme de jour en jour. Bientôt l'on

pronostique l'époque de ce retour. Ce sera pour le printemps de 1815, pour le temps des violettes. Le « Tondu », le « Petit Caporal » devient « le Père la Violette ». Emblème étrange que cette modeste fleurette, lorsque l'on n'en sait pas l'origine! Au reste, les familières appellations sous lesquelles le peuple déguise son héros n'enlèvent rien au

LA REVANCHE

(Saint Roch avec son chien, à la tête des victimes royalistes du 13 vendémiaire an III, poursuit de sa vengeance Napoléon Bonaparte.)

sérieux et à la profondeur du culte : « Croyez-vous en Jésus-Christ? — Oui, et en sa résurrection », disent, en s'abordant, les fidèles de l'empereur et de la patrie. Cette assimilation, sacrilège aux yeux des catholiques, n'empêche pas de figurer Napoléon dans ces milliers d'objets domestiques et usuels dont regorgent les collections de curiosités napoléoniennes. On ne croit pas manquer de respect au dieu en le transformant en tête de pipe, en chandelier ou en curette; on ne fait que suivre une tradition militaire qui remontait déjà à l'époque du camp de Boulogne. Napoléon n'est pas la divinité dont on n'oserait prononcer le nom ou affronter la présence qu'avec un sentiment de terreur religieuse : c'est le saint familier, mêlé à la vie de chaque jour, et dont on se plaît à multiplier l'image autour de soi.

A ce mouvement, où la raison avait moins de part que le cœur, que pouvaient opposer les Bourbons? Sans doute et avant tout, un bon gouvernement : on sait ce qu'il en fut! Devenus « aussi étrangers à la France que l'empereur de Chine », ils s'imaginèrent imprimer une meilleure direction à l'esprit public en inaugurant, eux aussi, une sorte de religion monarchique. Henri IV,

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire,

en fit les premiers frais. Sa statue en plâtre (en attendant mieux) fut réédifiée sur le terre-plein du Pont-Neuf. Son effigie décora les nouveaux insignes de la Légion d'honneur. Grand lecteur de Voltaire, y compris *la Henriade*, Louis XVIII

admirait sincèrement le Béarnais, pour des motifs sans doute plus politiques que le vulgaire. Mais les « revenants » de l'émigration, mais les anti-concordataires, les lecteurs du comte de Maistre et du vicomte de Bonald, ne pouvaient avoir beaucoup d'estime pour le héros pacificateur, si gai calviniste et si amusant catholique, qui s'était fait tout à tous, signant l'édit de Nantes et (pour son malheur), rappelant, les jésuites, gardant Sully comme premier ministre et prenant femme dans une famille pontificale. Aussi Henri IV passa au second plan, et Louis XVI au premier. La fille de Louis XVI, Madame Royale, duchesse d'Angoulême, devint comme la prêtresse de cette sombre religion. Que de larmes furent alors versées sur les martyrs du Temple! Certes, il y en eut de sincères. Une dynastie est une famille comme une autre, et qui doit honorer ses morts. Mais les prédicateurs fanatiques, les royalistes exaltés, sans compter les intrigants, abasourdirent la France de leurs lamentations surannées. Combien, parmi les pleureurs, auraient pu faire leur *meâ culpâ* des excès et des représailles où leur aveuglement, leur égoïsme et leur arrogance avaient précipité la Révolution! En tout cas, la France de 1814 n'était pas celle de 1793. L'on prétendit, sur les marches du trône et au pied des autels, les rendre solidaires l'une de l'autre. Les survivants de la grande époque, Carnot lui-même, ne furent pas sans craindre, pour l'anniversaire du 21 janvier, une nouvelle Saint-Barthélemy de patriotes. Tout se passa, comme par la suite d'ailleurs, sur ce « ton prédicateur d'un jour de jeûne » encore plus désagréable aux oreilles françaises que les cris de fureur et de vengeance.

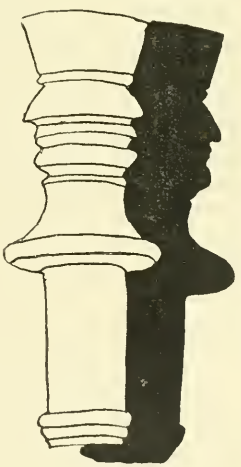
Le Songe de Napoléon : « Il est un Dieu vengeur! »

D'officieux artistes, mais qui ne signaient pas toujours, s'efforçaient de donner un semblant de vie au culte du

Le Joueur, ou Napoléon et le Destin.

roi-martyr. Ils représentent, par exemple, le génie de la France qui arrose une touffe de lis, aux pieds d'un cyprès. Mais l'idylle champêtre cède le pas à la lourde et tragique allégorie. Une des plus compliquées parut en juin 1814. C'est une estampe intitulée : *Imitation du jugement dernier, de Michel-Ange.* Au milieu de la partie supérieure, la Vérité découvre Louis XVI, roi-martyr. A gauche, Marie-Antoinette à genoux tient près d'elle Louis XVII ; on remarque à côté d'elle Mesdames, tantes du roi, mortes en 1799 et 1800. Derrière la reine, dans un groupe, sont associés assez singulièrement des gardes-suisses, Lavoisier s'entretenant avec un prêtre, et Madame Louise, carmélite, morte en 1787. A droite, devant Louis XVI, Madame Élisabeth est agenouillée (comme Marie-Antoinette). Le duc d'Enghien, debout, regarde sa femme Charlotte de Rohan, ainsi que Henri de Rohan-Rochefort (fusillé le 28 vendémiaire an VIII, à Grenoble, à l'âge de vingt et un ans). Au-dessus du groupe, passe l'armée vendéenne, Charette en tête. — Dans la partie du centre est représenté le serment à la Charte, prêté par la garde royale, la garde du corps, la garde nationale, accompagnées des diverses classes de la population : on distingue dans la foule Chateaubriand, qui vient faire hommage au roi de ses écrits. — Enfin, dans la partie inférieure, au milieu des flammes infernales, grimacent les figures de Mirabeau (cet admirable royaliste !), de Marat, de Le Peletier Saint-Farjeau (victime, le 20 janvier 1793, du vote de mort qui, le lendemain, devait être exécuté). L'abîme va engloutir une barque où l'on voit Napoléon, et ses adhérents pêle-mêle entassés autour de lui. L'empereur cache sa figure dans ses mains.

Tout cela est du genre sérieux, pour ne pas dire ennuyeux. En revanche, il y avait déjà longtemps, en Angleterre, et il y avait plusieurs années en Allemagne, que la caricature s'était emparée de la personne de Napoléon. La caricature est ce valet de chambre pour lequel il n'existe ni dieux ni héros. Au temps de sa grandeur, une fois que Fouché lui mettait sous les yeux une de ces charges qui ne se piquent pas beaucoup de décence, l'empereur haussa les épaules et dit simplement : « La puissance n'est jamais



Étui donnant, par un effet d'ombre, la silhouette de Napoléon.

ridicule. » Ce n'est pas qu'il se prêtât aux plaisanteries du crayon, mais il sentait bien qu'il n'y prêtait guère. Après le premier traité de Paris, ce fut différent. Bien qu'au fond il fût prisonnier, il était officiellement prince de l'île d'Elbe, « avec pleine et entière souveraineté ». Le départ pour l'île d'Elbe fut figuré par la fable de La Fontaine, *la Grenouille et le Bœuf :*

... La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le dieu des batailles devint « le Robinson de l'île d'Elbe », ou encore le maire de village, recevant une aubade de ses administrés. Mais les plaisants ont beau s'évertuer : Napoléon échappe au grotesque. Au culte populaire qui l'entoure, l'on ne peut opposer que la manière lugubre, sinistre, infernale. Voici le duc d'Enghien, en ange exterminateur, envoyé de l'Empyrée pour terrasser Satan-Buonaparte : cette fois, c'est Raphaël qui est mis à contribution. Voici « le portrait magique » : c'est l'empereur avec son petit chapeau et son épée; mais par transparence, en retournant l'image, c'est Belzébuth en personne : l'épée s'est changée en queue diabolique. Voici « le revers de la médaille » : toujours un démon, poursuivi, harcelé par un meute de chiens en fureur, qui ne figurent que trop bien, avec leurs oripeaux civils, militaires et ecclésiastiques, les aboyeurs, les enragés et les affamés du monde officiel.

Ainsi, dès la première Restauration, il est impossible aux adversaires du culte napoléonien, quoi qu'ils en aient, de se maintenir dans ce ton de légère ironie, de plaisanterie « à la française », mortel à plus d'une idée vraie ou fausse, à plus d'un sentiment sincère ou affecté, à plus d'un homme méconnu ou surfait. Entre l'acte de foi et le grossier blasphème, point de milieu.

C'est à peine si Waterloo refroidit l'ardeur des fidèles. Ils ne doutèrent pas que, sans la trahison, l'empereur eût vaincu. Les ennemis des Bourbons, dans le peuple surtout, ne savent s'ils sont révolutionnaires ou bonapartistes. Le dieu grandit encore par la passion de Sainte-Hélène, et le pauvre duc de Reichstadt devient, sous la plume de Barthélemy, « le Fils de l'homme ». En 1830, le héros inconnu du pont de l'Hôtel-de-Ville s'écrie en mourant : « Je me nomme Arcole! » Napoléon se dresse de nouveau sur la colonne, mais cette fois dans son costume populaire, la redingote grise. Puis, c'est le retour des cendres. Louis-Philippe s'est fait bonapartiste, et le second Empire venge de la seconde République le « Napoléon de la paix ».

Le dieu des foules ne devait pas de si tôt trouver son Voltaire. Il l'attendra même encore longtemps, soyez-en sûrs

H. Monin.

« Des pleurs d'amour les font renaître. »

LA CHANSON

La chanson est un petit poème divisé en couplets, qui traite un sujet léger, tendre, bachique ou philosophique. Il faut qu'elle soit rimée soigneusement et agréablement. Elle demande plus d'esprit que de poésie. Un bon et joyeux rimeur vaut donc mieux pour elle qu'un grand poète. Elle veut une mise simple. Qu'elle soit frivole, familière ou sérieuse, il lui faut toujours plus ou moins de gaieté. Sa bonne humeur est son reflet et ses refrains ses ondes sonores.

La chanson est de toute antiquité.

Le premier chansonnier fut célèbre par les chansons d'amour; il s'appelait Aleman. Il était né à Sardes 672 ans avant Jésus Christ.

La chanson inventée par Aleman est la fille gracieuse et aimable de l'amour. Elle est venue jusqu'à nous sans rien perdre de ses jeunes et frais atours.

Vénus a toujours été encensée et adorée par les poètes; aussi la *chanson d'amour* a-t-elle accompli sa marche à travers les siècles, belle de tendresse et d'immortalité.

Notre but n'étant de parler ici que de la chanson que chantaient nos pères et non pas de celle que chantaient nos ancêtres, nous allons citer simplement les noms de quelques poètes de la Grèce, de Rome et du moyen âge, pour arriver à la fondation du *Caveau,* qui a été, on peut le dire, une véritable académie de coupletiers qui n'engendraient pas la mélancolie et qui honoraient grandement la poésie légère.

Nous parlerons aussi de la *Lice chansonnière,* cet autre foyer chantant qui depuis soixante-quatre ans (sans interruption) tient avec succès le drapeau de la chanson, tel que le XVIII^e^ siècle l'a arboré.

Les chansonniers qui succédèrent au soupirant et langoureux Aleman modifièrent, transformèrent le rythme de la chanson. Elle changea d'allure en élargissant son domaine. De tendre et de timide, elle devint joyeuse et bachique; tout en conservant poétiquement sa forme primitive, elle eut un but différent. Avec le temps, elle se plia à tout et servit à tout. Suivant les circonstances, elle fut martiale, satirique, politique.

La Grèce eut parmi ses faiseurs de couplets des célébrités dont les noms sont fort aimés et respectés, et qui tiennent un des premiers rangs de la phalange chansonnière. Il nous suffira de citer Alcée, Simonide, Thyrthée, Anacréon et Aristote.

Alcée, inventeur du vers *alcaïque*, fit des satires, des chansons dans tous les genres, et possédant un charme tout particulier, plein de passion, d'originalité et de vigueur. Il mourut à Mitylène, où il était né, VII^e^ siècle avant Jésus-Christ.

Thyrthée ou Tyrtée, boiteux et simple maître d'école, que, sur l'ordre d'un oracle, les Athéniens envoyèrent par dérision aux Spartiates (deuxième guerre de Messénie), devint un grand poète et un héros. Il fit le bonheur de Sparte par ses poésies militaires, enflammées des plus héroïques élans de bravoure.

Anacréon, de Téos, en Ionie, aimait le plaisir de la table et l'ivresse de l'amour. Ses chansons brillent par l'enjouement et la grâce, la délicatesse et l'esprit. Il mourut à Abdère dans sa quatre-vingt-unième année.

Aristote n'a-t-il pas eu une grande inspiration en écrivant, après la mort de son ami Hermias, la plus belle chanson philosophique qui soit venue jusqu'à nous?

Chez les Romains, Horace, dans ses petits poèmes, ne se rapproche-t-il pas de ses devanciers en poésie légère?

Nous en avons assez dit pour mon-

trer que la chanson existait de fait dans l'esprit de quelques poètes de l'antiquité dont le temps nous a conservé les ouvrages.

En France, au XII[e] siècle, nous rencontrons les *trouvères* et les *troubadours*. Ils chantaient eux-mêmes leurs vers. Leur poésie se composait principalement du *lai* et du *chanzos*, d'où est venu le mot chanson. C'était le temps des grands et vieux châteaux et des jeunes et charmantes châtelaines.

Au XV[e] siècle, un rimeur normand, Olivier Basselin, né dans le val de Vire, créa les *vaux de vire*, appelés depuis par corruption *vaudevilles*. Certaines chansons gardèrent ce titre jusqu'au commencement du XIX[e] siècle et le passèrent ensuite aux pièces de théâtre légères, dont les principales situations dramatiques étaient développées dans de fins et spirituels couplets.

Voici le premier couplet d'un des *vaux de vire* d'Olivier Basselin, qui vivait en 1450, intitulé *le Siège de Vire*.

Tout à l'entour de nos remparts
Les ennemis sont en furie :
Sauvez nos tonneaux, je vous prie!
Prenez plus tost de nous, soudards,
Tout ce dont vous aurez envie :
Sauvez nos tonneaux, je vous prie !

A cette époque apparaît François Villon, avec ses charmantes ballades et ses jolis rondeaux, dont la facture poétique se rapproche de la chanson. Il fut un rimeur populaire et un novateur dans la langue, les idées et la poésie. C'est avec lui que commence le règne de l'esprit français ou gaulois. Ses vers sont francs d'allure et pleins de naturel, et l'on peut dire que Marot, Régnier et La Fontaine procèdent de lui. Il mourut vers 1484; il était né à Paris en 1431.

Enfin, sous le règne de Henri III, au temps de la *Ligue*, nous trouvons la célèbre *Satire Ménippée*, où Rapin et Passerat firent un si spirituel usage de la poésie satirique. Il est vrai qu'ils venaient après Clément Marot, valet de chambre de François I[er], dont la réputation littéraire avait illustré le nom. Ses œuvres gracieuses, naïves et faciles sont trop connues pour que nous en parlions plus longuement. Nous nous contenterons de rappeler quelques-uns de ses vers qui rentrent dans notre sujet :

CHANSON POUR DIANE DE POITIERS.

Puisque de vous je n'ai autre visage,
Je m'en vais rendre hermite en un désert,
Pour prier Dieu, si un autre vous sert,
Qu'autant que moi en vostre honneur soit sage.

Adieu amour, adieu gentil corsage,
Adieu ce teint, adieu ces friands yeux;
Je n'ai pas eu de vous grand avantage :
Un moins aimant aura peut-être mieux.

Clément Marot mourut à Turin en 1544; il était né à Cahors en 1495.

Sous le règne de François I[er] et de Henri IV, la chanson continua de grandir, car elle avait pour serviteurs Desportes, Régnier, Bertaux et Malherbe.

Henri IV lui-même était un joyeux chansonnier. Ne traduisit-il pas par de charmants couplets l'excès de son amour pour la belle Gabrielle d'Estrées?

A l'avènement de son fils Louis XIII, chansons et vaudevilles devinrent satiriques. Richelieu n'échappa pas à leur flagellation. Les rimeurs d'alors les plus en renom étaient Rotrou, Desyveteaux, L'Étoile, Théophile Viaux et d'Urfé.

Lorsque Louis XIV monta sur le trône, la chanson de combat devint extrêmement agressive. Pendant la Fronde et jusqu'à la mort de Mazarin, les chansons de ce genre emplirent les rues de leurs refrains, ayant trait aux relations amoureuses qu'on croyait exister entre cette Éminence et *Madame Anne*, comme on y appelle la reine mère.

Le plus remarquable des chansonniers de cette époque fut le baron Blot, surnommé par les uns *Blot l'Esprit* et par les autres *Blot l'Épine*, parce que ses couplets étaient fort piquants. M[me] de Sévigné disait que ses chansons avaient le *diable au corps*. Et Mazarin, aux nombreuses satires lancées contre

lui, souriait et levait les épaules, disant avec son accent italien très prononcé : *Ils cantent, ils pagueront.*

Sous la Régence, tout ce dévergondage s'atténua. La coquetterie, l'afféterie de la cour ramenèrent pour un instant aux madrigaux et aux pastorales. Dufresny, Benserade, Quinault et Boursault firent les délices de l'hôtel de Rambouillet; mais, à la majorité de Louis XV, la chanson alors eut pour représentants Gallet, Piron, Charles Collé et Crébillon fils. C'est à eux que nous devons la fondation du *Caveau* d'où est sortie la *chanson de nos pères,* que nous affectionnons et que nous fredonnons encore aujourd'hui. Tout le monde connaît *la Boulangère, la Meunière* et *la Bourbonnaise;* ajoutons-y *J'ai du bon tabac dans ma tabatière.* Ces chansons vous donnent une idée de la littérature chansonnière de cette époque.

En 1733 était établi dans la rue de la Truanderie, à Paris, un épicier-droguiste nommé Gallet. « C'était un insouciant compère, nous dit un de ses biographes, rimant quand la rime venait le chercher, et sans qu'il fît un pas pour l'atteindre, et dépensant sa vie sans compter, généreux à l'excès avec ses amis. Il aimait à boire, parce que le vin le faisait rire et chanter, et était naïf et sensible comme tous les buveurs. » Ce joyeux et honnête commerçant fut la cause de la fondation du *Caveau.* Et voici comment : Gallet avait pour amis Alexis Piron, Charles Collé et Crébillon fils, qu'il recevait très souvent à dîner chez lui, dans son arrière-boutique. Ils aimaient tous les quatre à manger et à boire. Ils étaient jeunes et poètes.

Un jour Piron dit à Collé et à Crébillon fils qu'il n'était pas juste que Gallet fît tous les frais de tous leurs dîners et qu'il fallait de temps en temps que chacun d'eux fournît sa quote-part. Ceux-ci acquiescèrent à la proposition, et il fut convenu qu'on dînerait à frais communs deux fois par mois, et que Gallet, étant leur invité, ne payerait pas son écot. Le lieu de réunion fut décidé. On irait chez Landel, dont le cabaret était situé au carrefour Bussy, faubourg Saint-Germain. Il y avait chez ce traiteur une salle basse vaste et fort commode pour les clients. Voilà d'où venait son enseigne : *Au Caveau.*

Les trois amis invitèrent avec Gallet, pour l'inauguration de leurs dîners chantants, Fuselier, Saurin le fils, Crébillon père et Panard.

La réunion fut gaie, et ils donnèrent le nom de *Caveau* à leur association poétique et gastronomique.

Charles-François Panard est un des plus remarquables représentants de la chanson du XVIII^e^ siècle.

Il avait quarante-deux ans quand il se joignit à ses amis chez Landel. Il était déjà très connu par ses charmants opéras comiques, et il était surnommé *le Père de la chanson morale* et *le La Fontaine du vaudeville.*

En effet, il avait une conformité de caractère avec l'illustre fabuliste; il était timide, modeste et bon. Il fut un ami constant et dévoué de Gallet. Il ne se donnait pas le titre de poète, ni de chansonnier : il s'appelait un *couplet-teur.* Dans ses couplets, il mettait beaucoup de raison et une certaine dose de philosophie. Marmontel ne dédaignait pas de lui demander de ses productions pour son *Mercure.* Né près de Chartres, à Courville, en 1691, il mourut à Paris, le 13 juin 1765.

Voici quelques couplets d'une chanson qu'il chanta au *Caveau* en 1735. Elle a pour titre *la Ressemblance et la Différence :*

Mars et l'amour en tous lieux
Savent triompher tous deux.
Voilà la ressemblance;
L'un règne par la fureur
Et l'autre par la douceur,
Voilà la différence.

Le voleur et le tailleur
Du bien d'autrui font le leur,
Voilà la ressemblance;
L'un vole en nous dépouillant,
Et l'autre en nous habillant,
Voilà la différence.

Belle femme et bon mari
Font aisément un ami,
Voilà la ressemblance;
L'une en se servant des yeux,
L'autre en les fermant tous deux,
Voilà la différence.

Un rien détruit une fleur,
Un rien fait périr l'honneur,
Voilà la ressemblance;
La fleur peut renaître un jour,
L'honneur se perd sans retour,
Voilà la différence.
Etc., etc.

Le *Caveau,* n'ayant pour membres que des hommes d'esprit et de talent, conquit bientôt une réputation exceptionnelle de gaieté qui, malgré le nombre des années écoulées, est venue jusqu'à nous avec une auréole de flonflons bachiques et d'éclats de rire aussi bruyants que joyeux.

Au *Caveau,* on banquetait le 1er et le 16 de chaque mois. On se mettait à table à deux heures de relevée. L'origine de cette société chantante date donc de l'année 1733. Elle fut prospère jusqu'en 1739. Le 16 novembre de cette année-là, le *Caveau* mourait... pour la première fois.

Vadé ne fut pour rien dans sa disparition, par une bonne raison, c'est qu'il ne fut jamais du *Caveau* et refusa toujours d'en être. Il se trouvait un peu trop jeune encore, sans doute, pour se mêler à cette société artistique et intelligente dont la notoriété était grande. — Jean-Joseph Vadé, ou plutôt *ce polisson de Vadé,* comme l'appelait M. de Voltaire, avait de la gaieté, de l'esprit et de l'originalité. — L'auteur de *la Henriade* aimait la franche allure de ce genre poissard que ce rimeur fantaisiste avait inventé: et la preuve qu'il ne reniait pas sa famille, c'est qu'il publia lui-même des contes sous le pseudonyme de Guillaume Vadé.

Vadé était très répandu dans les sociétés de plaisir; aimable, sympathique et plein d'un talent égrillard et original, il faisait la joie des salons. Le monde l'accueillait, ne s'occupant pas si le poète allait à la Grenouillère, aux Halles ou sur la place Maubert pour mieux saisir le style du parler et des gestes et allures de ses personnages. Il le trouvait amusant et l'applaudissait, voilà tout.

Quand il mourut, en 1757, âgé de trente-sept ans, ses œuvres étaient très populaires. Ses gaillardes chansons étaient très répandues dans les faubourgs; et je me souviens qu'il y a soixante ans, dans mon enfance, à Chaumont (Oise), j'entendais souvent une vieille femme — c'était notre voisine — chanter la même chanson; cette chanson était de Vadé, et a pour titre *Dans les gardes françaises.* J'en ai retenu le premier couplet; le voici :

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux;
Mais de la colonelle
C'est le plus scélérat :
Pour une péronnelle,
Le gueux m'a plantée là.

Outre ses chansons, Jean-Joseph Vadé fit des opéras comiques, des contes et des petits poèmes, parmi lesquels se trouve *la Pipe cassée,* si connue et si applaudie.

Maintenant, voyons la destinée du *Caveau* mort en 1739. — Le fermier général Pelletier, en 1759, fut cause de sa résurrection. Cet homme riche et ami des gens d'esprit recevait en son hôtel, tous les mercredis, à sa table : Boissy (Louis de), Marmontel, Lanoue, Suard, Saurin fils, Helvétius, Gentil-Bernard, Crébillon fils, Charles Collé, etc., etc. Quand ce fermier général mourut, ses convives reconstituèrent l'*ancien Caveau,* en lui donnant sa première organisation et en s'adjoignant Rochon de Chabannes, Dorat et Laujon.

Crébillon fils en fut nommé président.

Il exista jusqu'à la Révolution de 1789, et les événements politiques en dispersèrent de nouveau les membres; il mourut pour la deuxième fois.

Ici vient se placer une association de chansonniers, sous le nom des *Dîners du Vaudeville;* sa création date du 2 vendémiaire an V (1796). Parmi ses principaux membres, nous citerons : Philippon de la Madelaine, Philippe de Ségur, Prévot d'Iray, Emmanuel Dupaty, Séguier, Chazet et Armand Gouffé. Cette société chantante cessa d'exister le 2 nivôse an IX.

ARMAND GOUFFÉ

C'est aux *Dîners du Vaudeville* que le charmant, fin et spirituel Armand Gouffé commença sa réputation.

Il a précédé Désaugiers dans les succès de la chanson, et Béranger l'a pris pour modèle en bien des circonstances. C'est lui qui le premier apporta un grand soin de correction à la forme des vers et à la richesse de la rime. *Le Corbillard, le Coup du milieu, Plus on est de fous, plus on rit* et l'*Éloge de la bêtise* sont des chansons qui assureront à jamais sa renommée.

Aussi ne sommes-nous pas étonnés, grâce à son talent et à son amour pour la chanson, de le voir s'occuper en 1805 de fonder, sous le nom du *Rocher de Cancale,* un troisième *Caveau moderne.* Il eut pour collaborateur dans cette création nouvelle un grand amateur des refrains bachiques nommé Capelle, libraire, rue Jean-Jacques-Rousseau, et qui se fit l'éditeur des petites œuvres inédites que chaque convive devait faire entendre à la table du banquet.

Voici deux couplets de la chanson *l'Éloge de la bêtise,* d'Armand Gouffé :

Que je plains un homme d'esprit!
En vain il fait un bon ouvrage;
Il faut toujours, quand on écrit,
Des sots obtenir le suffrage;
Par eux un auteur encensé,
Du Parnasse occupe le faite;
Par eux un autre est renversé;
Ah! qu'on est heureux d'être bête!

Parlant fort peu, mais avec goût,
Dans le monde un savant s'observe,
Tandis qu'un sot parle de tout
Sans raison, comme sans réserve.
Sur le savant qui n'a rien dit,
A peine un seul regard s'arrête;
Mais au sot chacun applaudit;
Ah! qu'on est heureux d'être bête!
Etc., etc.

Armand Gouffé et Capelle avaient choisi pour leurs réunions le cabaret célèbre du *Rocher de Cancale,* tenu par Baleine, rue Montorgueil. De là le petit cénacle avait tiré son nom. Parmi ses adeptes, nous citerons : le chevalier de Piis, Moreau, Dupaty, Chazet, de Jouy, Antignac, de Rougemont, Ducray-Duminil, Gentil, Théaulon, Brazier et Désaugiers, qui depuis peu de temps était revenu d'Amérique. Ses vaudevilles et ses chansons commençaient à lui faire une réputation.

Le vieux Laujon fut le premier président du *Caveau moderne,* dont l'inauguration eut lieu le 20 décembre 1805, et il garda le fauteuil présidentiel jusqu'en 1811, année où il mourut; ce fut Désaugiers qui le remplaça.

En 1813, Béranger, sur la présentation de son ami Désaugiers, entra comme convive à cette réunion chantante.

DÉSAUGIERS

Ce nouveau temple de la chanson s'écroula en 1817.

Un quatrième *Caveau* voulut renaître en 1826 chez le traiteur Lemardelay, sous le titre de *Réveil du Caveau.* Il avait pour président Désaugiers, ce rieur si spirituel en chansons.

Aujourd'hui, encore, ouvrez ses œuvres, et vous le trouverez pétillant d'esprit dans ses couplets de table. —

On peut dire de sa chanson qu'elle est « le dessert de l'esprit et l'esprit du dessert ». Il peint adroitement des petits tableaux ressemblants du monde qui l'entoure. Il en montre par de justes saillies les ridicules et les côtés comiques. Les pointes de ses refrains provoquent toujours le tin-tin des verres et les sourires des convives. Elles ne sont ni assez acérées ni assez satiriques pour froisser quelqu'un. Elles ne choquent personne. Elles effleurent l'épiderme, mais ne blessent pas. En les entendant on rit et l'on applaudit. *La Treille de sincérité, Paris à cinq heures du matin, Paris à cinq heures du soir, le Code épicurien, Ses parodies dramatiques en pot-pourri, etc.*, ne sont-elles pas de minuscules chefs-d'œuvre que personne depuis lui n'a surpassés ?

Désaugiers, c'est l'éclat de rire en personne; au milieu d'un bon dîner, entouré d'amis aimant à sabler le bon vin, il est comme un général sur un champ de bataille, seulement il commande à la joie et au plaisir et ses troupes sont toujours victorieuses.

Écoutez quelques vers de son *Panpan bachique :*

Air : *Repas en voyage.*

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Le mâcon m'invite,
Le beaune m'agite,
Le bordeaux m'excite,
Le pomard me séduit.
J'aime le tonnerre,
J'aime le madère,
Mais par caractère
Moi qui suis pour le bruit...

Lorsque le champagne, etc.

Qu'Horace en goguette,
Courant la guinguette,
Verse à sa grisette
Le falerne si doux;
S'il eût, le cher homme,
Connu Paris comme
Il connaissait Rome,
Il eût dit avec nous :

Lorsque le champagne, etc.

Cette chanson a sept couplets et l'air en est vif, tapageur, entraînant; il amène forcément la reprise du refrain en chœur, la gaieté éclate sur les visages des convives, et ils s'enivrent autant de la chanson que du vin qu'elle célèbre. Disons avec cela que Désaugiers avait une belle voix dont il se servait admirablement, et qu'il était un mime excellent ou, si vous l'aimez mieux, un bon acteur.

Ce joyeux maître de la chanson mourut le 11 août 1827; avec lui *le Réveil du Caveau* disparut.

Après les trois journées de 1830, il se fonda une nouvelle société chantante libérale et patriotique. Charles Le Page en fut le promoteur et l'appela *la Lice chansonnière.*

Aujourd'hui, elle est encore guidée par le même esprit. Elle diffère donc essentiellement du *Caveau,* qui est né sous la monarchie et qui est resté monarchique.

La Lice subit toutes les tracasseries de la police avec philosophie. Ne pouvant lutter victorieusement avec le pouvoir, elle fuyait à la façon des Parthes, tout en restant laborieuse, active et turbulente. On supprimait son banquet, elle changeait de lieu de réunion et se remettait à table.

En soixante ans, elle déménagea quinze fois; voilà pourquoi, étant née chez le traiteur Louche, renommé pour sa cuisine et son bon vin, en 1831, nous la retrouvons aux *Vendanges de Bourgogne,* rue de Jessaint, à la Chapelle, de 1856 à 1881, et que nous la voyons à présent, toujours chantant et toujours jeune d'esprit en 1894, chez le restaurateur Tavernier aîné, galerie de Valois, au Palais-Royal.

Les fervents disciples de la poésie légère qui s'étaient groupés autour de

Charles Le Page pour la fondation de *la Lice* étaient Chanu, Piton du Roqueray, fils d'un avoué de Coutances, Festeau, Fosset, Blondel, Germain et Édouard Hachin, et tous ces couplettiers avaient un véritable talent de chansonniers.

Émile Debraux était le collaborateur et l'ami de Charles Le Page, mais il mourut quelques jours seulement avant la séance d'installation de *la Lice*. L'auteur de *Fanfan la Tulipe* aurait pourtant bien tenu sa place dans cette nouvelle association chansonnière.

Charles Le Page, l'auteur populaire des chansons *l'Extramuros*, *la Némésis lyrique*, fit dans une suite de couplets funèbres l'éloge de son ami, sous ce titre : *les Adieux à Émile Debraux*. En voici deux :

Momus a changé ses leçons;
Suivons-le, mais sans nos chansons,
A l'Est, où se borne Lutèce,
Sur le sol des vaines douleurs,
Il sacrifie à la tristesse,
Un beau nom se mêle à ses pleurs.
Émile est allé vous attendre
Où l'attendait le vieux Caveau...
Si vous avez des fleurs ou des pleurs à répandre,
Chansonniers, voilà son tombeau.

Il n'a marché que peu d'instants
Sur la fougère des printemps:
Mais aux accords de sa musette,
Chloé se souvient qu'autrefois
L'innocence y devint grisette.
L'amour sait-il combien de fois
Aux mensonges d'un couplet tendre
La pudeur livra son manteau...
Si vous avez des fleurs ou des pleurs à répandre,
Doux amours, voilà son tombeau.
Etc., etc.

Piton de Roqueray publia alors sa fameuse chanson intitulée *Où vas-tu?* et qui eut tous les applaudissements des *licéens*. En voici deux couplets :

Dans ce bas monde où le destin le jette,
Vers le bonheur portant ses vœux,
L'homme toujours s'agite, s'inquiète
Et jamais ne se trouve heureux.
Chaque sentier qui mène à la fortune
Par lui, chaque jour, est battu;
Nouveau désir survient et l'importune...
Où vas-tu, mortel, où vas-tu?

De l'existence il prend la coupe amère,
Source où l'on puise la douleur;
Ses cris aigus et les pleurs de sa mère
Annoncent déjà son malheur.
Lorsqu'au néant, créature ravie,
Il naît... son sort est résolu :
Il a franchi les portes de la vie...
Où vas-tu, mortel, où vas-tu?
Etc., etc.

Pour montrer encore *la Lice* sous un autre jour, nous donnerons deux couplets : *le Taudis*, d'Édouard Hachin :

Un taudis, depuis quelque temps,
Loge ma joie et mes vingt ans;
Libre de tous soins importants.
Pauvre, j'y vis des plus contents.
Là, je chante, l'âme ravie,
Mes goûts, mes amours et ma vie.
Voilà, mes bons amis,
Pourquoi je chéris mon taudis.

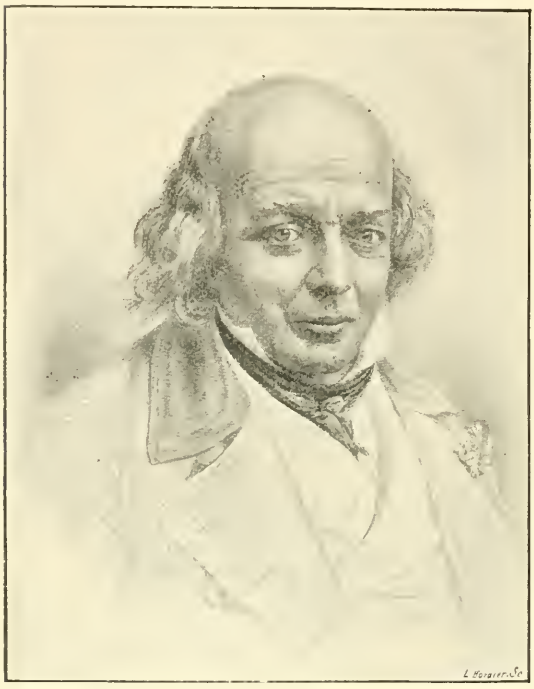
Quand je portai dans ce grenier
Mon attirail de casanier,
Le portier vit dans un panier
Un diplôme de chansonnier.
Lors à l'auteur, par déférence,
On fit payer trois mois d'avance...
Voilà, mes bons amis,
Comment j'entrai dans mon taudis.
Etc., etc.

Au nombre des succès de ce chansonnier, on compte *la Tour Saint-Jacques*, dont la musique est de Darcier, et que Paris fredonnait encore il y a quelques années. Né à Arras le 20 mai 1808, il est mort à Paris le 18 mai 1891, étant le *président d'honneur* de *la Lice chansonnière*.

Parmi les *licéens*, comme ils s'appellent, qui ont fait partie de cette société chantante, nous nommerons : Charles Gille, Louis Festeau, Charles Colmance, Mahiet de La Chesneraye, Lachambeaudie, Desforges de Vassens, Charles Vincent, Antoine Clesse, Desrousseaux (de Lille), Gustave Nadaud, Raullot, Adrien Decourcelle, Lucien Cardoze, etc., etc.

La Lice publie chaque année un volume composé des chansons inédites que l'on chante à sa table.

Revenons au *Caveau,* que nous avons vu suivre Désaugiers dans la tombe. — En 1834, il voulut renaître sous le nom des *Enfants du Caveau.* Son premier banquet se tint, le 10 avril, chez le restaurateur Champeaux, place de la Bourse. Et bientôt, sur la proposition d'un de ses présidents, Albert Montémont, il reprit purement et simplement le nom de *Caveau moderne.* Depuis, il n'a cessé de chanter et d'invoquer le souvenir de Charles Collé et de François Panard. Il a même conservé des reliques du bon vieux temps. On sert à table dans un riche étui le verre de Panard et le grelot de Collé. Les fervents de l'endroit se croient mieux inspirés en prenant pour fétiches ces précieux bibelots.



BÉRANGER

Depuis sa résurrection, le *Caveau* n'a pas cessé de chanter. Ses banquets se tiennent le premier vendredi de chaque mois, chez Corazza, au Palais-Royal.

Nous citerons parmi ses illustrations : Clairville, Protat, Justin Cabassol, Grangé, Charles Vincent, Montariol, Hippolyte Poullain, etc., etc.

Les réunions sont très suivies et très gaies.

La chanson de nos pères a donc eu pour Conservatoires les deux sociétés dont nous venons d'esquisser l'existence. Il nous reste à dire maintenant notre appréciation sur les chansonniers littéraires dont les noms sont dans le public.

Béranger est trop populaire pour que nous insistions sur sa valeur chansonnière. Nous dirons seulement que les chansons bachiques et grivoises qu'il chanta au *Caveau*, et parmi lesquelles se trouvent *Madame Grégoire*, *Paillasse* et *la Grande Orgie,* firent les délices de ses collègues.

Le genre des chansons du *Caveau* ne plaisait pas à Béranger; aussi, en le quittant, il redevint lui-même: il abandonna la chanson grivoise et modifia ses refrains.

Voici, du reste, ce qu'il dit de la chanson :

Il faut dans une chanson
Finesse, grâce et saillie,
Bien moins d'art que de folie,
Plus d'esprit que de raison;
Sans gaîté point de critique,
Quelque licence poétique,
Même un jeu de mots comique,
Le tout sur des airs badins;
Ayez ces façons de plaire,
Et la France tout entière
Répétera vos refrains.

Béranger éleva la chanson en lui donnant un rang littéraire. « Avant lui, dit Francisque Sarcey, le refrain n'était le plus souvent qu'une onomatopée plaisante, un *laïtou* quelconque qui terminait le couplet et en marquait la con-

clusion. C'est lui qui le premier fit du refrain le pivot de la chanson; le refrain, chez lui, exprime toujours une idée, l'idée de la foule au moment où il écrit et sur le sujet dont il parle; c'est une formule, et autour de cette formule il organise la chanson, qui vaut surtout par cette formule incessamment remise sous les yeux ou plutôt relancée à l'oreille. » Béranger disait lui-même que pour faire une chanson il en cherchait d'abord le refrain, et que l'ayant trouvé il en composait les couplets.

Occupons-nous à présent, pour terminer cette courte étude sur la chanson, des poètes dont les noms sont restés dans notre mémoire et qui étaient nos contemporains.

Commençons par Reboul, si populaire à la fin du règne de Louis-Philippe, en mentionnant deux couplets de *l'Ange et l'Enfant,* dont la musique est de M. Amédée de Beauplan :

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau;
« Charmant enfant! il me ressemble.
« Disait-il, oh! viens avec moi!
« Viens, nous serons heureux ensemble :
« La terre est indigne de toi. »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles :
Pauvre mère, ton fils est mort.
Que de pleurs mouillent tes paupières;
Il ne blâme pas ta douleur:
Il est, hélas! dans nos misères,
De gémir sur notre bonheur.

Reboul était un poète-artisan, comme Adam Billaut, plus connu sous le nom de *Maître Adam,* menuisier de Nevers, mort en 1662, et auteur du *Vrai buveur*. Qui ne se souvient pas de cette chanson si populaire dont les premiers vers sont :

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.

Le *poète Jasmin*, comme on l'appelait, était, dans le même ordre d'idées, aussi très renommé pour ses chansons et ses poésies quelques années avant la révolution de février 1848. Perruquier-coiffeur non loin des bords de la Gascogne, il coiffait, frisait et barbifiait ses pratiques en leur récitant ses vers. En dehors de ses chansons, il a écrit

REBOUL

des poèmes ne manquant pas d'originalité. Reboul, lui, ne maniait pas le rasoir et la savonnette : il était boulanger.

Maintenant nous rencontrons à Paris, vers 1840, Frédéric Bérat, alors dans toute sa gloire.

Ce chansonnier est Normand. Né à Rouen en 1800, il avait fait de fortes études au collège de cette ville, puis était venu à Paris, où il s'adonna avec passion à la musique et à la poésie. Dans ses œuvres, il y a un large développement des sentiments humains. L'amour de la famille, du pays, de la

patrie y est traité avec les élans les plus ardents du cœur. Ce cher joyeux et aimable rimeur aime tant ce qu'il chante qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer lui-même. Vous souvenez-vous de *la Lisette de Béranger,* si bien chantée au théâtre des Variétés par Mlle Déjazet, qui, déjà vieille, était si

FRÉDÉRIC BÉRAT

sympathique sous ses cheveux blancs? Comme elle disait bien :

Enfants, c'est moi qui suis Lisette,
La Lisette du chansonnier,
Dont vous chantez plus d'une chansonnette.
Matin et soir sous le vieux marronnier.
Ce chansonnier dont le pays s'honore,
Oui, mes enfants, m'aima d'un tendre amour!
Son souvenir m'enorgueillit encore.
Il charmera jusqu'à mon dernier jour. *Bis.*

Si vous saviez, enfants,
Quand j'étais jeune fille,
Comme j'étais gentille!
Je parle de longtemps :
Teint frais, regard qui brille,
Sourire aux blanches dents,
Alors, ô mes enfants!
Grisette de quinze ans,
Ah! que j'étais gentille!

Mlle Déjazet soulevait par son talent d'artiste les bravos des spectateurs en chantant cette œuvre de Frédéric Bérat, dédiée à Béranger. Ce dernier en a témoigné sa reconnaissance au poète normand en le félicitant de son succès et en lui envoyant comme souvenir la dernière édition de ses œuvres. Il avait mis ce quatrain sur la première page :

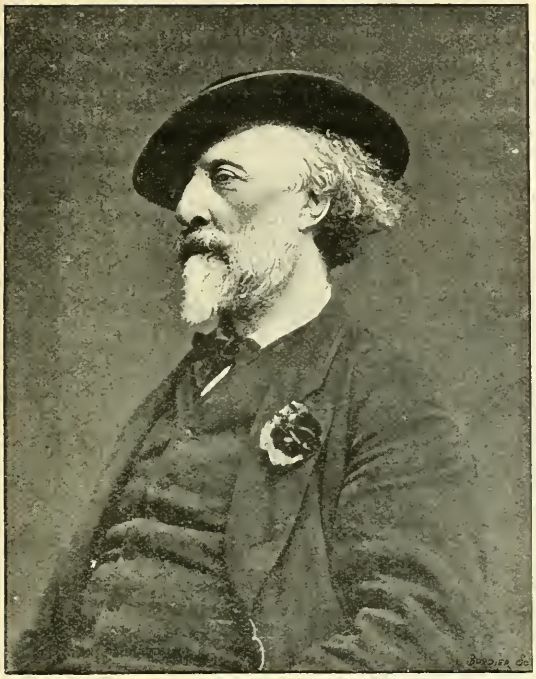
A MON AMI FRÉDÉRIC BÉRAT.

L'ombre de Lisette m'a dit :
Offre à Bérat cet exemplaire;
Grâce à lui, chacun m'applaudit :
Grâce à lui, je sais toujours plaire.

BÉRANGER.

Ah! c'est que, du temps de Frédéric Bérat, il y avait des interprètes qui poussaient le respect de l'art jusqu'à la chanson et qui la transportaient du théâtre au salon. Il n'y avait pas comme aujourd'hui ces cafés-concerts qui font fi de l'amour de l'art, il y avait des chanteurs spéciaux pour les théâtres et les soirées mondaines des quartiers aristocratiques. Ainsi ces petits chefs-d'œuvre de Bérat : *Au diable les leçons, A la frontière, Ma Normandie, le Marchand de chansons, la Noce à mon frère André, les Quatre sous du petit Nicole, le Doigt coupé,* etc., etc., avaient pour interprètes Chaudesaigues, Paul Bonjour, Achard, Levassor, Joseph Kelm, Leménil, Hoffmann, Mlle Déjazet et quelques autres dont les noms ne nous reviennent pas en mémoire.

Citons encore parmi les *poetæ minores* qui composent la pléiade chansonnière : Gustave Mathieu, un ancien matelot qui jusque dans ses derniers jours avait conservé ses amours pour la mer. Il rime avec soin, ses expressions sont justes et nettes, car il emploie toujours le mot propre. Son *Jean Raisin* a été chanté par tout le monde et a puissamment contribué à sa réputation;



GUSTAVE MATHIEU

ce n'est pas une raison pour ne pas donner quelques vers de son *Chant des Yoliers,* que beaucoup de lecteurs considèrent comme un des meilleurs de son œuvre :

Longue et taillée en fin couteau,
Ma prompte yole est si légère,
Qu'elle passe sans rider l'eau,
L'eau changeante de la rivière.
Elle coupe droit le courant,
Filant de l'une à l'autre rive
Sans perdre un pouce à la dérive
Et remonterait un torrent.

En vain le léger papillon,
La longue et vive demoiselle,
Cherchent à suivre son sillon :
Yola laisse tout derrière elle.
Sous les saules, dans la fraîcheur,
Quand le martin-pêcheur se lève,
Elle arrive en longeant la grève
Bien avant le martin-pêcheur.
Etc., etc.

Le volume des poésies de Gustave Mathieu a pour titre : *Parfums, Chants et Couleurs.*

Pierre Dupont, dès son arrivée à Paris, vécut avec les étudiants au quartier latin. C'est là qu'il chanta pour la première fois *la Vigne, les Bœufs, les Sapins, les Louis d'or,* etc., etc. Il aime aussi à célébrer les grandes et belles choses de la nature. C'est le Virgile de la chanson du XIX^e^ siècle.

Voici deux couplets de *la Vigne,* qui fut si populaire en 1847 :

Cette côte à l'abri du vent,
Qui se chauffe au soleil levant
Comme un vert lézard, c'est ma vigne :
Le terrain en pierre à fusil
Résonne et fait feu sous l'outil :
Le plan descend en droite ligne

PIERRE DUPONT

Du fin bourgeon qui fut planté
Par notre bisaïeul Noé :

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

Au printemps, ma vigne en sa fleur,
D'une fillette a la pâleur;
L'été, c'est une fiancée
Qui fait craquer son corset vert;
A l'automne, tout s'est ouvert :
C'est la vendange et la pressée;
En hiver, pendant son sommeil,
Son vin remplace le soleil.

Bon Français, etc., etc.

Maintenant, citons quelques vers des *Bœufs :*

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais [mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid!
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.
S'il me fallait, etc., etc.

Pierre Dupont, né à Lyon en 1821, d'un père forgeron, revint se fixer à Lyon en 1870, et il y mourut le 25 juillet de cette même année.

Charles Vincent est un chansonnier qui peut tenir honorablement sa place après l'auteur de *la Vigne*. Il naquit, le 15 avril 1828, dans la ville de Fontainebleau. Vers sa vingtième année il vint à Paris et fut bientôt connu par ses chansons joyeuses.

Nous citerons de lui deux couplets de *Jean Blé mûr,* qui eut un si grand succès :

CHARLES VINCENT

Toute la nature est en fête,
L'alouette a des chants nouveaux,
Paysan, relève la tête,
Le soleil bénit tes travaux.
De ton labeur et de ta peine
Il a fécondé le plus pur :
La terre, sous sa chaude haleine,
Enfante pour tous Jean Blé mûr.

Jean Blé mûr, sous sa blonde écorce,
Nous apporte le grain;
C'est la vie et la force,
C'est le pain.

De sa mission en ce monde
Jean Blé mûr se sent orgueilleux,
Son corps frêle et sa tête blonde
S'élancent fièrement aux cieux;
Et joyeux comme l'abondance,
De la terre ce fils aîné
Dont le vent mollement balance
Son front de bleuets couronné.

Jean Blé mûr, sous sa blonde écorce,
Etc., etc.

Charles Vincent, une des illustrations de la société chantante *le Bon Bock* et président du *Caveau,* où il apporta beaucoup de sa gaieté française, est mort le 16 août 1888.

Gustave Nadaud, que nous avons conduit à sa dernière demeure dans les premiers mois de l'année 1893, était né à Roubaix en 1820.

Nous n'entreprendrons pas ici de

faire son éloge, il est assez connu par ses spirituelles chansons.

Il nous suffira de citer quelques titres de ses plus grands succès pour apprécier sa valeur littéraire et poétique. Il ne tient ni de Désaugiers ni de Béranger; il a une façon de rire ou de pleurer qui est bien à lui. N'est-il pas le charmant poète de *Pandore* ou *les Deux Gendarmes*, des *Deux notaires*, du *Voyage aérien* et du *Nid abandonné?*

Voici quelques vers de *Pandore :*

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier;
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit d'un ton sonore :
« Le temps est beau pour la saison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

Phœbus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir;
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
« Vois, dit-il, le soleil qui dore
Les nuages à l'horizon.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »
Etc., etc.

Maintenant, le *Nid abandonné*, si tendre et si émotionnant :

Dans un jardin du voisinage,
Deux merles avaient fait leur nid;
Trois œufs furent le témoignage
Du doux serment qui les unit.

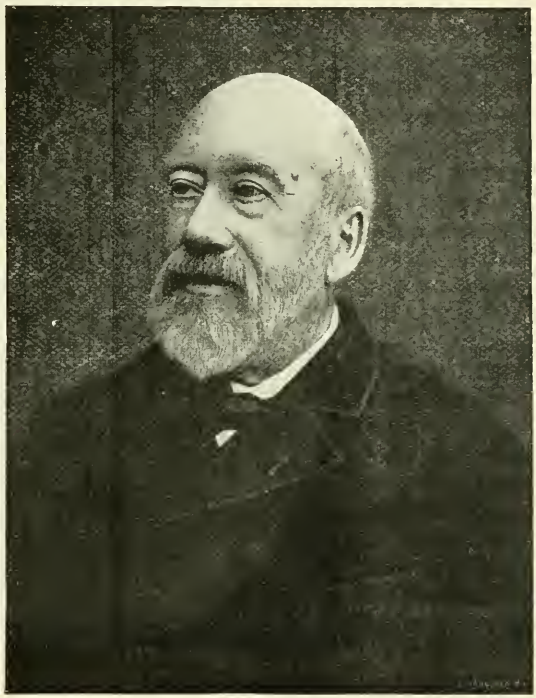
Je les ai vus sous ma fenêtre,
De la pointe à la fin du jour,
Couver, trois semaines peut-être,
L'espoir tardif de leur amour.

Les petits ont vu la lumière;
J'entends leurs cris; il faut nourrir
Cette jeunesse printanière
Qu'on craint toujours de voir mourir.

. . . . . .

Allez, enfants, douces chimères,
Rêves menteurs qui nous charmez,
Vous n'aimerez jamais vos mères
Autant qu'elles vous ont aimés.

Gustave Nadaud fut un membre assidu de *la Lice chansonnière* et du *Caveau*. Comme Désaugiers, il savait bien chanter le couplet; avec cela, il était le meilleur homme du monde : aimable, bon, serviable et d'une fréquentation très sympathique. Il n'avait que des amis dans toutes les réunions chantantes, où il allait porter son étincelante gaieté.



GUSTAVE NADAUD

Pour finir, nous nommerons quatre chansonniers que nous avons omis dans cet article et qui méritent bel et bien d'avoir leur nom au Panthéon de la chanson. Le premier est Charles Gille, auteur du *Bataillon de la Moselle*. Le deuxième, Charles Colmance, auteur

d'*Une noce à Montreuil;* le troisième, Eugène Pottier, auteur de *Jean Misère;* le quatrième, René Ponsard, auteur de *la Barque volée.* Ils avaient tous les quatre beaucoup de talent. Ils ont une renommée bien acquise et bien solide. Ils font honneur à la chanson française, et nous regrettons de ne pouvoir ici nous étendre sur leur véritable mérite, car ils ont gagné valeureusement leurs chevrons dans le bataillon de la chanson moderne.

PAUL AVENEL

A propos du sujet que nous traitons, nous devrions peut-être nous occuper des *cafés-concerts,* mais nous nous en garderons bien, car ces établissements ne brillent pas par le goût et l'esprit littéraires. L'attrait de leur spectacle est basé sur la grossièreté et l'obscénité. Tout est chez eux forcé, outré, et va jusqu'à la vulgaire parade. Nous le déplorons.

Nous ferons cependant une exception en faveur de l'*Éden-Concert,* qui depuis quelques années a institué ses *vendredis classiques.* Là vous verrez, une fois par semaine, chers lecteurs, quel beau et franc succès on peut obtenir avec ces petits poèmes vifs, touchants, satiriques et spirituels qu'on appelle *la Chanson de nos pères.*

Nous avons dit plus haut que, du temps « de Frédéric Bérat, il y avait des interprètes qui poussaient le respect de l'art jusqu'à la chanson et qui la transportaient du théâtre au salon... » Eh bien, nous ne voulons pas terminer notre article sans signaler une rénovation de l'audition *à domicile*, due à la collaboration de Mme Auguez et de M. Cooper, artistes tous deux d'un véritable talent; aussi ne sommes-nous pas surpris de leurs succès dans les brillantes soirées du grand monde de Paris. Ils nous rappellent les bravos que soulevaient autrefois M. Jules Lefort et Mme Gaveau-Sabatier, dans les salons aristocratiques du faubourg Saint-Germain. — La chanson est comme le phénix, elle renaît toujours et partout de ses cendres.

La chanson ne peut pas mourir.

PAUL AVENEL.

Nous relevons un oubli dans cette étude : l'auteur a modestement passé sous silence sa personnalité. Et cependant les refrains populaires de Paul Avenel sont dans toutes les mémoires depuis plus de trente ans. Il a publié, avec succès, plusieurs éditions de ses *Chants et Chansons.*

Les contemporains — hélas! trop rares — de sa verte vieillesse; les jeunes à leur tour les répètent à l'envi, dans ces joyeuses agapes que nous appelons les dîners de la *Lice chansonnière*, et qu'il préside avec une si charmante bonhomie.

N. D. L. R.

L'ÉCOLE NATIONALE DES ARTS DÉCORATIFS

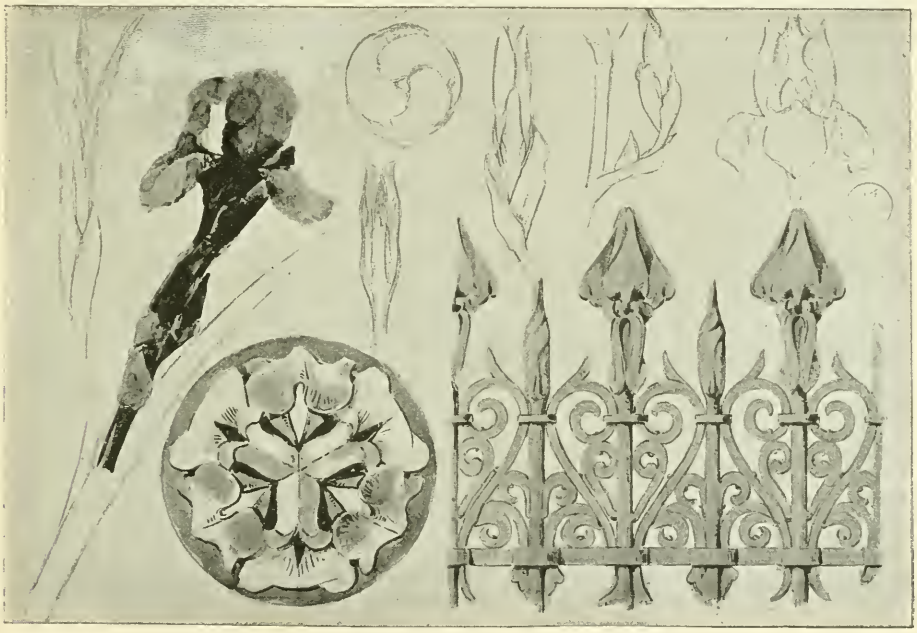
SECTION DES JEUNES FILLES

Avant la Révolution française, il existait en France des corporations et des maîtrises au sein desquelles les jeunes artisans apprenaient non seulement la pratique de leur art, mais encore les éléments de dessin indispensables aux tracés de construction ou d'ornement.

En dehors de ces corporations, il n'existait à Paris qu'une école gratuite de dessin, celle fondée en 1766 par Bachelier, doyen de l'Académie de peinture; on n'y recevait que les jeunes gens : c'était l'école connue aujourd'hui sous le nom d'École nationale des arts décoratifs.

L'école gratuite de dessin pour les jeunes filles ne fut fondée qu'en 1803.

Mme Frère de Montizon, artiste peintre, prit l'initiative de cette fondation et fut secondée dans cette entreprise par le citoyen Boulard, maire du XIe arrondissement, et les membres de l'Institut national : Pougens, Mercier, Denon, Peyre, Houdon et Berwick, enfin par Mmes Vigée-Lebrun, Guyard-Vincent et la comtesse Fanny de Beauharnais.



L'IRIS. — Étude par Mlle Jeanne Bogureau.

Le but de cette fondation était de mettre entre les mains des jeunes filles une occupation lucrative pouvant s'exercer au sein de leur famille et leur procurer des ressources les mettant à l'abri du besoin.

D'après le règlement de l'établissement, l'enseignement y avait lieu tous les deux jours, de neuf heures du matin à trois heures après-midi, les jours de fête exceptés.

Mme Frère de Montizon y enseignait la figure et l'ornement, et M. Tarré, an-

cien inspecteur de l'école de dessin du Panthéon, y enseignait le paysage et les fleurs.

L'ambition de la fondatrice était d'appliquer le dessin aux étoffes, papiers peints, dentelles, fleurs artificielles, éventails, enluminures, peinture en tabatières, camaïeux et vignettes.

L'école a eu son berceau rue de la Harpe; elle fut transportée plus tard au passage du Commerce. Mme Frère de Montizon reçut alors une subvention de l'État et, sept années après sa fondation, le 10 mars 1810, un décret impérial en faisait une institution publique.

En 1829, la fondatrice, voyant son œuvre assurée, demandait à prendre un peu de repos. Ses deux filles lui succédèrent dans l'enseignement, et l'école fut placée sous la haute tutelle du peintre Garnier, du sculpteur David d'Angers et du graveur Desnoyers. Elle fut alors transportée rue Touraine-Saint-Germain, nommée depuis rue Dupuytren. C'était encore un abri modeste et insuffisant. Elle y resta néanmoins jusqu'en 1875, c'est-à-dire plus de soixante ans.

En 1848, Mme Raymond-Bonheur, femme d'un peintre distingué, fut appelée aux fonctions de directrice et remplacée bientôt par sa sœur, Mlle Rosa Bonheur, qui resta pendant douze ans à la tête de l'école.

LIS ET PAPYRUS. — Étude par Mlle Wilhelmine Gautier.

En 1860, Mlle Rosa Bonheur cède sa place à Mlle Marandon de Montyel, qui en fut la directrice jusqu'en 1890. C'est sur sa demande que furent créés les cours de gravure sur bois et à l'eau-forte, de peinture sur porcelaine et de composition pour l'industrie. Lorsque la maison de la rue Dupuytren fut abandonnée pour l'atelier de la rue de Seine, la directrice obtint la création de cours oraux de dessin géométrique et de perspective. L'étude de la composition décorative prit une plus grande extension, et des cours d'éléments d'architecture, de modelage, d'histoire de

l'art et d'anatomie, enfin de peinture à l'huile, vinrent s'ajouter aux leçons d'ornement, de figure et de dessin graphique.

Depuis longtemps déjà l'école était ouverte tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de dix heures à quatre heures.

En raison de l'importance qu'elle permettait de consacrer aux études, l'École nationale fut longtemps la seule où les jeunes filles pouvaient pratiquer avec quelque succès une ou plusieurs branches des arts du dessin, suivant qu'elles se proposaient d'embrasser la carrière de l'art, de l'industrie ou du professorat; le travail était très divisé, et l'école était fatalement entraînée vers un tout autre but que celui pour lequel elle a été fondée.

Il y avait lieu de craindre, en effet, qu'un certain nombre d'élèves, éblouies par les succès obtenus aux Salons annuels par des femmes peintres, ne dirigeassent leurs efforts de ce côté et n'eussent à subir de cruelles déceptions.

Vers cette époque, une autre voie vint s'ouvrir : la création de concours pour le professorat du dessin dans les écoles de la ville de Paris, dans les lycées et les collèges, devait attirer également un grand nombre de jeunes filles, qui pouvaient y trouver une situation honorable et lucrative en utilisant les connaissances acquises à l'école.

LE LIS. — Étude par Mlle Mathilde Lemoigne.

Beaucoup obtinrent les diplômes, mais la carrière fut rapidement encombrée; les écoles de la Ville sont depuis longtemps au complet, et peu de jeunes filles se résignent à abandonner leur famille pour aller professer dans un lycée ou une école normale de province.

Il était donc nécessaire, utile même, de ramener l'école dans une voie plus sûre et plus pratique. Ce fut fait en 1890, lorsque Mlle Marandon de Montyel, à son tour, demanda à prendre sa retraite après trente années de services, pendant lesquelles elle administra l'école avec un dévouement sans bornes et une

activité pleine de bonne grâce et d'intelligence.

Par un décret du mois d'août 1890, M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts rattacha l'école des jeunes filles à l'École nationale des arts décoratifs, dont elle forme désormais une section sous la direction de M. Louvrier de Lajolais. M. Paul Colin fut nommé sous-directeur pour la section des jeunes filles. Les programmes furent remaniés et, pour donner plus d'unité à l'enseignement des deux sections, plusieurs professeurs de l'école des garçons furent chargés de cours à l'école des jeunes filles.

L'enseignement comprend actuellement :

L'étude simultanée du dessin à main levée et du dessin graphique, y compris la perspective;

L'étude des éléments empruntés aux trois règnes de la nature et de la plante en particulier;

Les éléments d'architecture et la composition décorative;

Enfin, l'anatomie, le modelage, la gravure sur bois et l'histoire de l'art.

L'obligation de suivre tous les cours est imposée aux élèves et les exercices sont réglés pour chaque jour de la semaine.

Tous ces cours ont lieu le matin et sont suivis d'exercices qui en sont l'application. Les dessins sont cotés et classés à la fin de chaque mois et concourent aux prix dits de concours mensuels. Des concours spéciaux, à la fin de chaque année scolaire, donnent lieu à des prix dits de concours annuels.

Ces exercices, fréquents et très variés, sont exécutés par les commençantes d'une façon naïve et quelquefois maladroite, mais donnent souvent aussi des résultats inattendus d'ingéniosité et d'originalité.

En résumé, l'enseignement qui se pratique aujourd'hui à l'École nationale des jeunes filles, et qui a pour principe l'analyse des formes et pour objet leur application à la composition décorative, donne déjà des résultats appréciables, malgré l'insuffisance du local, alternativement salle de cours, réfectoire et salle d'exercices. La création d'ateliers s'impose de plus en plus. Les élèves pourraient alors, sous les yeux de leurs professeurs, pousser plus avant leurs études, amender, perfectionner leurs esquisses, de façon à produire des dessins exécutables par l'industrie.

Les jeunes filles en possession de ces facultés de composition pourront presque toujours, au sortir de l'école, les mettre en pratique chez elles; et si leur talent ne devient pas, par nécessité, une ressource pour les besoins de la famille, il offrira du moins à la femme une agréable récréation, qu'elle pourra exercer dans les loisirs que lui laisseront les soins de sa maison. Il lui permettra de s'entourer d'objets composés de sa main, qui donnent souvent tant de charme à l'habitation de la femme française.

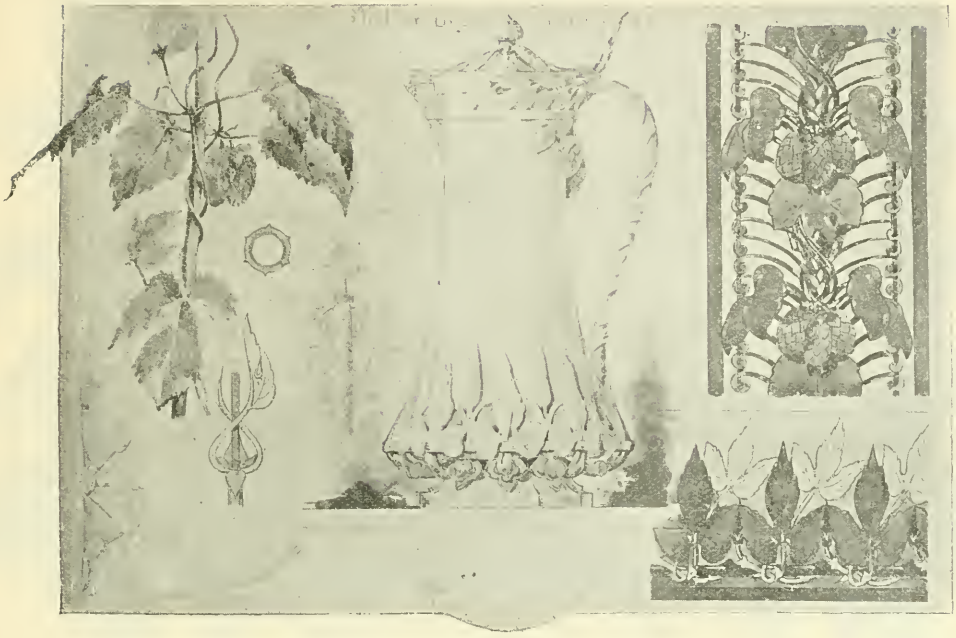
Les dessins que nous reproduisons représentent le résultat du concours de fin d'année 1894 des cours d'application de la plante.

Pour les divisions supérieures, le programme demandait un *pot à bière*. La matière à employer était au choix des concurrentes, mais les éléments du décor étaient le houblon et les épis d'orge dessinés d'abord au naturel, puis appliqués d'une façon ornementale à l'objet demandé.

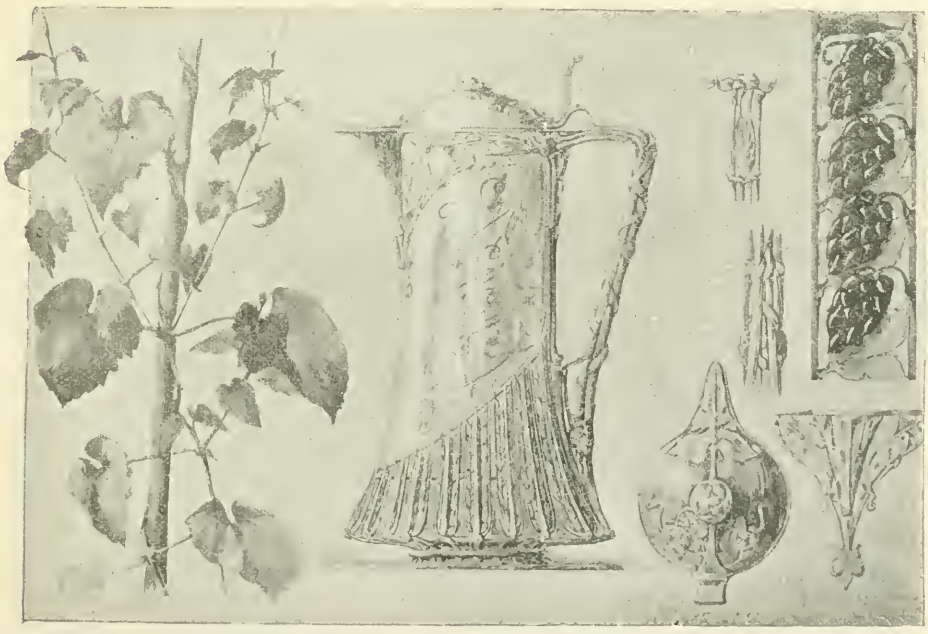
Les mêmes conditions d'application de décor étaient demandées à la division élémentaire pour un *plateau* destiné à recevoir un pot à bière et quatre chopes.

Nous reproduisons ces compositions dans l'ordre du classement des concours.

Quant aux trois autres gravures qui précèdent, elles reproduisent des dessins d'exercices hebdomadaires qui se font en quatre heures.



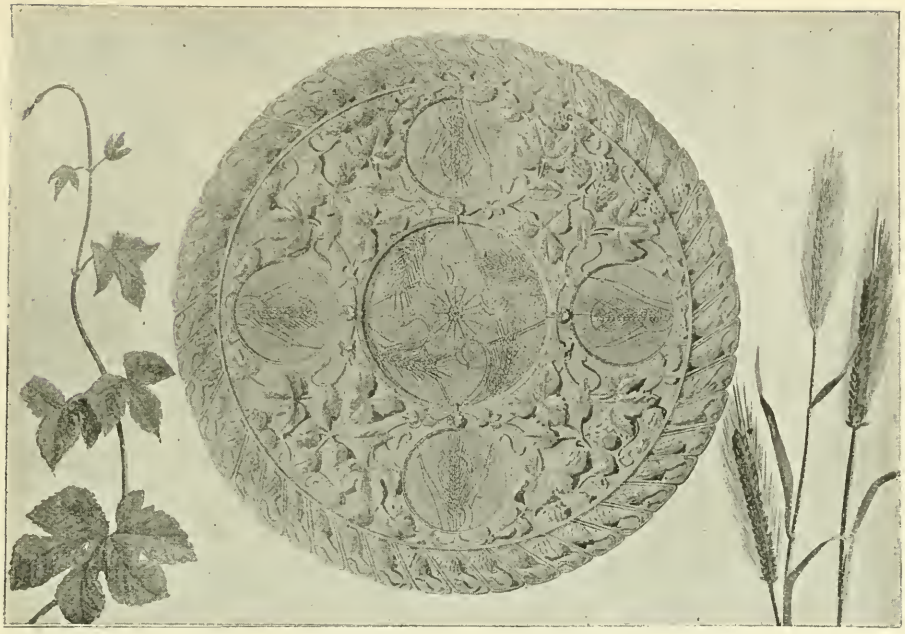
POT A BIÈRE. — Composition de Mlle Jeanne Bogureau.



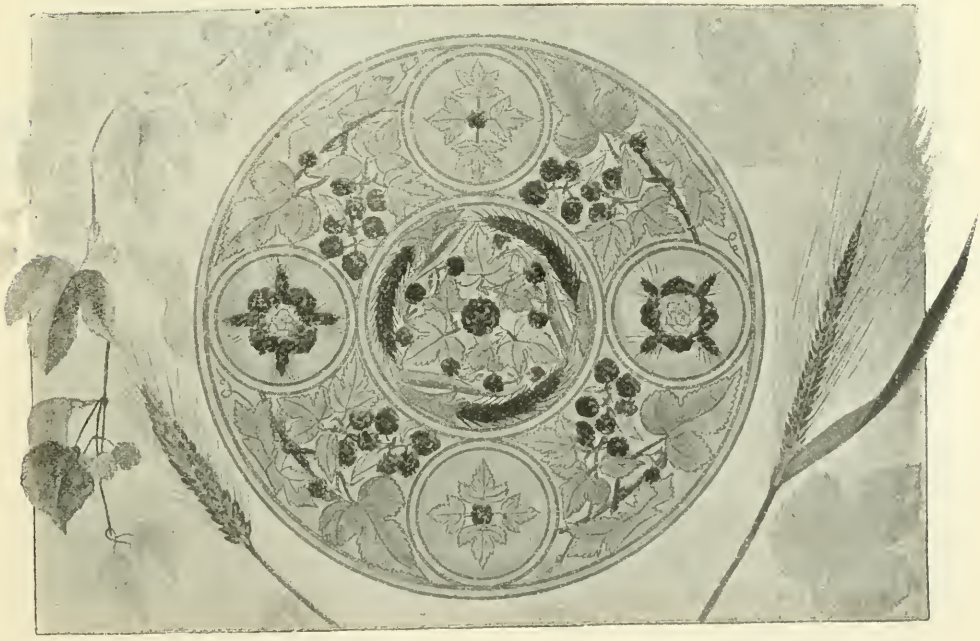
POT A BIÈRE. — Composition de Mlle Gabrielle Rault.

POT A BIÈRE. — Composition de Mlle Marguerite Perrin.

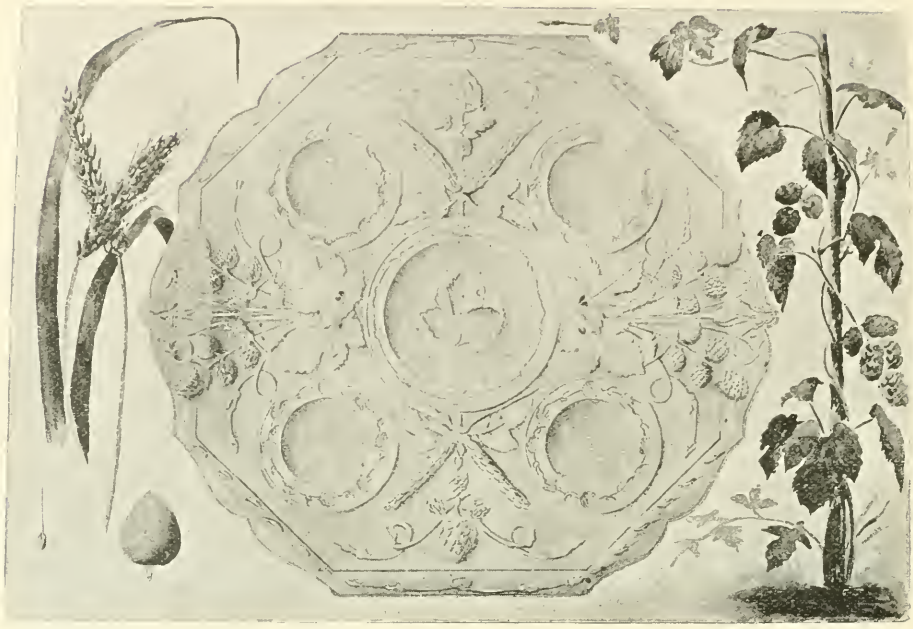
POT A BIÈRE. Composition de Mlle Louise Robert.



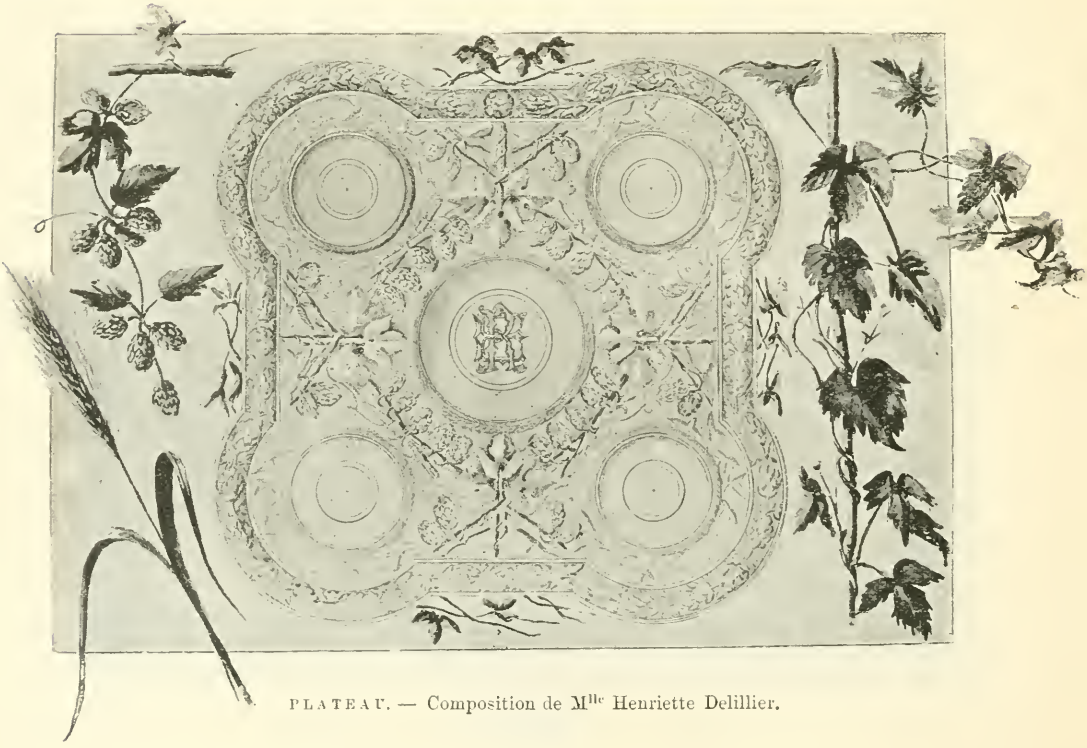
PLATEAU. — Composition de Mlle Marie Minel.



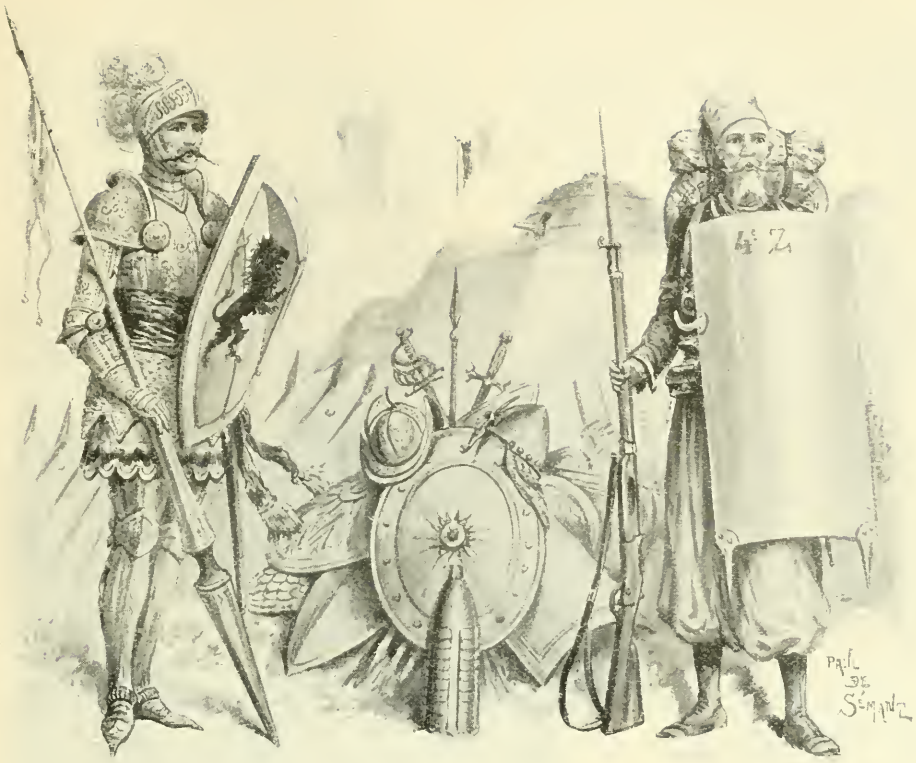
PLATEAU. — Composition de Mlle Marthe Harbulot.



PLATEAU. — Composition de M^lle^ Juliette Olivier.



PLATEAU. — Composition de M^lle^ Henriette Delillier.



DES EFFETS DU FEU

ET DU BOUCLIER D'INFANTERIE

A l'heure des premières luttes humaines, il vint tout naturellement à l'esprit des combattants de se préserver du choc des traits et du tranchant des épées, soit par des armures adaptées à la forme du corps, soit plus pratiquement par des *boucliers*, mot que la langue française emprunta à l'idiome germanique (*buchelere*).

Le bouclier tenait dans l'antiquité une place importante dans l'armement du soldat : les Francs élevaient leurs chefs sur la *parma* (pavois) pour leur donner l'investiture; les Gaulois en avaient d'assez larges pour pouvoir les transformer en canots ; à Lacédémone, sa perte rendait le soldat infâme : « Qu'on te rapporte mort sur ton bouclier, plutôt que de te voir revenir sans lui. » *Cum hoc aut in hoc*, disait une mère spartiate à son fils. Les oplites romains étaient exercés à former avec leur *aspis* une muraille crénelée à travers laquelle ne passaient que les bras armés du javelot.

Le bouclier des Égyptiens, en airain, était un vrai parapet portatif; avec le *scutum* grec on créait un véritable rempart vertical ou on formait la *tortue* pour attaquer les murailles des villes assiégées.

Il y en avait de toutes formes, rectangulaires, ovales, ronds, plats et bombés; ceux d'Argos avaient la forme

d'une lyre; ceux de Corinthe, la forme d'une feuille de lierre; ceux des Chinois de certaines provinces représentent encore aujourd'hui une queue d'hirondelle.

La matière dont ils étaient faits a varié à l'infini, depuis les boucliers d'or pur des gardes du roi Salomon et ceux des Assyriens en osier garni de peaux, jusqu'à ceux des Mexicains formés d'une écaille de tortue.

Lorsque la chevalerie se barda de fer, le bouclier réduit devint l'*écu* porté par l'écuyer, puis la *rondelle à poing*, très petite, puisqu'elle ne servait plus qu'à garantir la main des coups de dague et de rapière.

Dès l'entrée en ligne des armes à feu, le bouclier disparaît des champs de bataille; cependant, en 1600, on voit encore Sully faire la reconnaissance du château de Montmélian couvert par une grande *rondache*, qui l'abrite heureusement de plusieurs arquebusades.

Viennent ensuite les guerres de Louis XIV, de Louis XV, de la Révolution et de l'Empire, et sauf quelques tentatives isolées, on ne songe plus à abriter le fantassin contre les balles.

Napoléon Ier lui-même, dont le génie embrasse les plus petits détails de même que les plus vastes conceptions de l'art de la guerre, ne s'arrête pas aux projets que lui soumettent de loin en loin quelques inventeurs.

Il faut dire aussi qu'il remporte ses plus belles victoires avec les jambes de ses soldats; il serait donc fâcheusement inspiré en les surchargeant au moment où, à étapes forcées, il leur fait parcourir l'Europe de Lisbonne à Moscou.

Pourquoi, d'ailleurs, l'empereur croirait-il à la nécessité d'un bouclier dans l'offensive? Les armes portent à 200 mètres à peine; c'est une distance rapidement parcourue, et ses grenadiers la franchissent même quelquefois, baïonnette haute, sans brûler une amorce.

Jusqu'en 1866 donc personne ne s'émeut, mais voilà qu'à Sadowa le fusil à aiguille fait son apparition : les pertes par le feu sont décuplées.

Dès lors chaque puissance cherche à se mettre à hauteur de sa voisine, chaque année un armement nouveau voit le jour.

Mais si on tient à pouvoir envoyer dans les rangs ennemis des projectiles aussi puissants et aussi nombreux que ceux qu'on en recevra, on ne songe nullement à se préserver de ces derniers par des moyens nouveaux.

On s'en tient aux retranchements en terre de Napoléon Ier : on se borne à ré-

glementer leurs profils, à en varier les formes et les dispositifs, à augmenter l'épaisseur de leurs parapets à mesure que la pénétration des projectiles l'exige; mais quant à préserver de l'effroyable orage de balles les colonnes d'assaut, on ne s'en préoccupe pas sérieusement.

On parle du moral des troupes, de l'allant des chefs, de la *furia francese*, qui tiendra lieu de tout, et à l'heure où nous écrivons ces lignes, on compte encore uniquement sur ces facteurs pour compenser les pertes terrifiantes dont la guerre de 1878 entre les Russes et les Turcs ne donne qu'une idée très incomplète.

Seuls quelques chercheurs se sont attachés à la vraie solution, à celle qui aura pour effet de préserver des milliers de vies humaines, à permettre l'abord de l'ennemi sans pertes excessives, à rendre de nouveau efficaces les qualités d'offensive de notre race.

Saluons leurs noms, car tôt ou tard leur idée triomphera.

Le premier, le capitaine Gœpp, des zouaves, aujourd'hui lieutenant-colonel, étudia en 1868 et 1869 un bouclier de grandeur d'homme et à l'épreuve de la balle.

Il fut suivi et vigoureusement soutenu par un de nos confrères du *Spectateur militaire*, M. Brun, dont le plaidoyer sur la question est des plus complets. Le système Gœpp consistait à couvrir le front et les flancs des colonnes d'attaque à l'aide d'un certain nombre de ces engins portés par des hommes robustes. Il ne s'agissait pas, qu'on l'entende bien, de pourvoir chaque soldat d'un bouclier, mais de munir chaque tête de colonne « d'un cuirassement collectif et mobile, doué de souplesse et de flexibilité, essentiellement lié à tous les mouvements d'une troupe d'assaut ».

Chaque bouclier de son système se compose de deux plaques métalliques de deux mètres de hauteur sur un mètre de large. — Ces deux plaques parallèles séparées par un intervalle de cinq millimètres, ont chacune trois millimètres d'épaisseur, de telle sorte que la première étant traversée, la seconde ne puisse l'être, en raison d'une déviation spéciale de la pointe du projectile, déviation qui diminue considérablement sa puissance de perforation.

Or, si l'on veut bien se rappeler qu'aux expériences de Gavres il a été démontré que la balle du fusil Lebel ne peut percer à quarante mètres de distance une tôle d'acier chromé de *quatre millimètres* seulement d'épaisseur, on conviendra que le bouclier Gœpp, avec ses six millimètres, constitue un cuirassement à l'épreuve des feux d'infanterie.

Il y a plus : en donnant à sa surface une inclinaison de 30 à 35°, on augmente considérablement la résistance de l'acier chromé (de 2 t/2 environ).

On conçoit très bien, en effet, que les balles glissent sur une surface inclinée et que leur pointe ne puisse plus mordre le métal; en donnant au port de ce cuirassement l'inclinaison voulue, on pourra donc encore en diminuer l'épaisseur, et par suite le poids.

Quel est ce poids? 25 kilos environ répartis au moyen de tiges et d'anses sur les épaules et les bras des porteurs; un œilleton percé au centre leur permet de se diriger sans s'exposer.

L'emploi de cet engin serait réglé de la manière suivante :

Chaque régiment serait muni de trois cents boucliers, nombre suffisant pour couvrir le front et les flancs de trois bataillons en masse. — Des voitures les transporteraient jusqu'à cinq ou six cents mètres de l'ennemi, en des points abrités, où la distribution en serait faite à des hommes désignés.

Les porteurs n'ayant aucune préoccupation, puisqu'ils seraient les premiers abrités, de la tête aux pieds, constitueraient en marchant *une demi-redoute mobile;* grâce à la hauteur des boucliers, deux mètres, les compagnies de queue de chaque colonne seraient à l'abri comme celles de tête.

On traverserait ainsi les quatre ou cinq cents mètres qu'on aurait semés de morts avec les procédés tactiques encore en honneur aujourd'hui et, arrivé à quelques mètres de l'ennemi, les boucliers s'abattant tous à la fois pour faire place au torrent des troupes d'assaut, on se précipiterait sur lui à la baïonnette.

Faut-il insister sur ce point que ces boucliers n'ont rien à voir avec l'artillerie, qu'ils ne sont pas destinés à lui résister, qu'on éviterait de les exposer à ses coups, et *qu'on ne les mettrait en œuvre qu'au moment de la lutte décisive contre l'infanterie seule*, lutte qui fournit à la mort son plus gros contingent, puisque les plus récentes statistiques décomposent comme suit les pertes subies :

Tués par les balles.	89
— les obus.	9
— l'arme blanche baïonnette et sabre.	2
	100

Tel est le système de fortification mobile qui nous a paru le mieux étudié; c'est pourquoi nous avons tenu à le développer dans ses moyens et dans son application.

Le bouclier récemment adopté par l'armée danoise et construit par le capitaine Von Holstein dérive d'ailleurs du système Gœpp, dont il a les dimensions et le dispositif.

En Autriche, on a expérimenté, il y a trois ans, un bouclier de compagnie; il était constitué par une planche métallique de huit à dix mètres de long sur deux mètres de hauteur, fixée sur une voiture poussée en avant par quatre chevaux. Les expériences furent abandonnées.

Cette idée de couvrir d'une muraille puissante le front des colonnes d'assaut était déjà venue à l'esprit d'un de nos généraux les plus en vue; en 1886, le général de R... avait soumis au ministre de la guerre un travail très complet et très ingénieux sur un bouclier de grande dimension traîné par des chevaux sur les routes et poussé en avant par des hommes au moment décisif; un certain nombre de ces boucliers se juxtaposaient pour couvrir des colonnes d'attaque, et le mouvement en avant était produit naturellement par ce fait que les assaillants se pressaient derrière la muraille pour être mieux protégés. — Il avait aussi sur le bouclier autrichien l'avantage de présenter des créneaux qui permettaient le feu en avançant.

Le général Boulanger songea un instant sérieusement à donner suite à ce projet : il en ordonna l'étude, très frappé des effets du fusil à petit calibre

et des expériences qu'il avait vues à Châlons, préoccupé, surtout après l'affaire Schnœbelé, de donner à notre pays un élément de supériorité morale qui vint augmenter la confiance, très grande alors.

Mais il tomba, et une noble couche de poussière recouvre actuellement cartons et projet.

En Allemagne, la cuirasse Dowe est venue pendant quelque temps révolutionner les esprits : on a porté un instant son inventeur aux nues, puis on a nié les résultats. L'essai vaut pourtant qu'on s'y arrête un instant.

C'est un autre aspect de la question.

Dowe, tailleur à Mannheim, avait été très frappé par la lecture d'un passage d'une histoire de Charles-Quint, dans laquelle on racontait qu'un drapier de Francfort, nommé Osterman, avait, au XVI^e^ siècle, trouvé un feutre à l'épreuve de la balle. Ce feutre ou drap buffleté avait en effet une résistance particulière, puisqu'il servit alors à confectionner des plastrons pour un corps de cavalerie, qui en garda le nom de régiment des *tuchtrœger*.

Après un an d'essais, Dowe soumit au colonel Von Oppen, du régiment de grenadiers de Mannheim, ce qu'il appelait son uniforme à l'épreuve, *kugelsichere uniform*.

C'était un plastron fabriqué avec sa matière résistante, doublé par devant en drap de capote et muni de boutons métalliques ; à quelques mètres, le soldat cuirassé offrait l'apparence d'un soldat ordinaire, gras et replet.

Le mélange résistant avait une épaisseur de six à sept centimètres, possédait une certaine souplesse et pesait de trois à quatre kilogrammes le mètre carré.

Le tir exécuté contre des mannequins munis de ce pare-balles donna le résultat suivant, d'après les journaux militaires allemands :

Les balles tirées à 200 mètres apparaissaient légèrement à la surface de sortie ; elles eussent pénétré le corps du porteur de deux millimètres tout au plus.

A 400 mètres, les projectiles étaient restés noyés dans le feutre protecteur.

Ces résultats, très sérieux en somme, causèrent en Allemagne un véritable enthousiasme, et Dowe, mandé quelques jours après à Berlin par l'empereur, obtint la continuation des expériences à Spandau sur une plus grande échelle.

Elles n'ont pas été heureuses, disent les dernières nouvelles : un certain major Brickmann aurait réussi à perforer lesdits plastrons à la distance de 600 mètres plusieurs fois de suite, et voilà un major devenu célèbre pendant quelques heures, bien qu'il ne soit pour rien dans un résultat uniquement dû à la puissance du fusil.

Dowe s'est remis à l'ouvrage, car il est très tenace, ce tailleur, et depuis ce jour le silence s'est fait sur sa découverte.

Il semble, néanmoins, que la question de protection du soldat soit encore étudiée dans ce sens en Allemagne, car récemment un autre inventeur, Reindl, a présenté à l'empereur, sous le patronage du général Kaltenborn-Stachau, ancien ministre de la guerre, un pare-balles qui, tout en ayant la puissance de résistance du plastron Dowe, n'en aurait ni la densité, ni l'épaisseur, ni le poids par conséquent.

La solution est-elle là? Nous ne le croyons pas.

La cuirasse individuelle constitue un couvert *insuffisant* d'abord, puisqu'elle ne préserve que la poitrine, *embarrassant* ensuite, *car elle alourdit le soldat et le rend impropre à la course*.

Des expériences, d'origine plus récente, sont en cours. *La cuirasse Loris* sert journellement de plastron à un tireur des Folies-Bergère, et on en dit merveille.

Nous ne la citons que pour mémoire : nous ne croirons à un résultat qu'après épreuves sérieuses et méthodiques faites par des officiers de l'École normale de tir, avec l'arme et la cartouche de guerre.

Concluons :

Le bouclier seul couvrant l'homme

tout entier et muni d'un dispositif qui permette de le fixer en terre pendant les arrêts et de tirer derrière nous semble le seul engin pratique.

Mais nous avouons n'être pas partisan des hauts boucliers de deux mètres de haut, à cause de leur poids et *surtout parce qu'ils exigent des porteurs désarmés;* il nous semble qu'un bouclier de 1m,10 de haut, de 45 centimètres de large, couvrant l'homme à genou, constituerait une protection très sérieuse et parfaitement suffisante; vouloir complètement préserver une colonne et réduire ses pertes à néant par un système de couverture très complet entraîne à des poids trop lourds et à des transports trop encombrants.

C'est dépasser le but.

Et puis dans quelles voitures logerait-on ces immenses boucliers?

Le petit bouclier *individuel*, au contraire, peut, grâce à ses dimensions restreintes, prendre place dans les voitures de compagnie. Son poids peut être réduit à 10 kilogrammes; les deux plaques métalliques qui composent le bouclier Gœpp peuvent être ramenées à une seule de quatre millimètres d'acier chromé, puisqu'il est démontré que quatre millimètres de ce métal arrêtent à 40 mètres la balle du fusil 1886.

Enfin l'acier chromé peut être remplacé par le bronze d'aluminium qui, d'après certaines expériences plus récentes, offrirait sous un poids moindre une résistance supérieure, ou encore par le nickel-acier, dont on a vanté également les qualités particulières.

Cette question est du domaine de la métallurgie, mais elle est soluble.

Enfin on recommanderait au soldat d'incliner l'engin, de manière à former toiture et à provoquer le ricochet des balles.

Il nous souvient d'un modèle de ce genre proposé jadis par un lieutenant du 54e, M. Gry, aujourd'hui chef de bataillon; cet officier, un chercheur modeste et intelligent, comme l'armée en contient beaucoup, avait imaginé un bouclier tenant debout à l'aide de deux pieux fixés à ses extrémités inférieures et fichés en terre. Sur le côté droit un crochet débordant offrait un appui à l'arme, et le tireur à genou y posant son fusil contribuait à le maintenir vertical.

Dans la pensée de l'auteur ce bouclier était destiné à être constamment porté par le soldat qu'on déchargeait de l'outil portatif et de quelques autres parties de l'équipement.

Nous ne pensons pas que cette idée du bouclier individuel surchargeant l'homme *en permanence, pendant les marches surtout,* puisse être acceptée.

Le soldat, en effet, a besoin de tout

le contenu de son sac, cartouches, chaussures, effets, linge et vivres de réserve; l'outil seul peut lui être enlevé, et son poids de 1,500 grammes ne peut impunément être remplacé par celui de 10 kilogrammes que représente le bouclier en bronze d'aluminium.

Nous croyons que la place de ce matériel est sur la *voiture de compagnie,* qui depuis peu remplace les caissons de bataillon et la voiture régimentaire.

Débarrassée des outils de parc et ne contenant plus que 500 kilogrammes environ de cartouches, la voiture de compagnie pourrait, par un aménagement bien compris, contenir 50 boucliers de 10 kilogrammes, soit un supplément de poids de 500 kilogrammes.

Or, avec 50 boucliers, une compagnie couvre son front, la 1re section sur un rang préservant les trois autres en colonne derrière elle.

Quatre compagnies peuvent aisément réunir leurs boucliers, puisque d'après « l'Instruction sur le remplacement des munitions sur le champ de bataille » les quatre voitures du bataillon marchent toujours ensemble.

Les 200 boucliers ainsi rassemblés suffiraient à couvrir le front d'un bataillon en masse, c'est-à-dire d'un bataillon dont les compagnies marchent déployées l'une derrière l'autre.

« Ils n'auraient pas la hauteur voulue », objectera-t-on.

D'accord, aussi n'avons-nous pas la prétention de réduire les pertes à zéro, mais seulement de les rendre peu sensibles en comparaison de l'extraordinaire consommation de vies humaines qui attend les assaillants *massés* et *découverts.*

Or un bouclier de 1m,10 couvrira presque complètement des hommes à genou, et quand ces mêmes hommes se relèveront pour marcher, ils sauront bien instinctivement baisser le dos pour ne pas dépasser de 50 centimètres la crête de la muraille protectrice.

Ceux qui les suivront feront de même.

L'excédent de poids de dix kilos ainsi imposé au quart de l'effectif *n'aura pas pour effet de désarmer les porteurs.* Tout au plus leur fera-t-on quitter leurs sacs; ils garderont leurs fusils et, pendant les arrêts, se sentant à l'abri, en feront bon usage.

D'où augmentation de l'effet utile du feu pour les troupes assaillantes.

Cette augmentation sera surtout sensible chez les *éclaireurs,* ces enfants perdus des compagnies dont les nouveaux règlements viennent de définir le rôle, et qui sont choisis parmi les tireurs d'élite; efficacement couverts, ayant sur le bouclier même un point d'appui pour leur arme, ils n'en seront que plus audacieux dans leur exploration du champ de bataille.

Supposez maintenant un certain nombre de bataillons munis de ce bouclier disposés pour l'assaut et prêts à se lancer dans la fournaise!...

Vous imaginez-vous quelle somme de confiance acquerra de ce chef le soldat dans le rang?

Pourquoi de tout temps a-t-on constaté la difficulté énorme qu'éprouvent les chefs lorsqu'il faut faire abandonner aux hommes, pour les porter en avant, les lignes de tranchée qui les abritent?

Pourquoi le combattant, au moment de s'élancer, est-il retenu par une terreur instinctive?

C'est qu'il entend les sifflements qui déchirent l'air au-dessus de sa tête; c'est qu'il reçoit sur le dos la poussière du parapet labouré par les projectiles.

C'est qu'il se dit : « Je vais être touché en me relevant! »

C'est bien humain, cela, et alors combien difficile le passage de la défensive à l'offensive, qui s'imposera pourtant dans nombre de cas.

Avec le bouclier, la terreur disparaît; l'homme en se relevant crée instantanément devant lui une muraille plus solide que le parapet en terre qui l'a masqué jusque-là, et il part confiant, se disant à chacun des chocs produits par les balles sur son bouclier que sans ce revêtement béni il serait déjà étendu là plusieurs fois traversé.

Ce double résultat, matériel et moral, n'est pas niable, et pourtant il se trouve encore des aveugles pour s'écrier gravement : « Pusillanimité! Excès de précautions! Procédés indignes de nous! »

Car c'est là l'objection la plus fréquente, la plus commode aussi.

Il est si facile de se parer d'une attitude héroïque en proclamant dans le silence du cabinet que notre tempérament exige la lutte à découvert et que le soldat français rougirait de se cacher.

Et pendant ce temps l'artillerie couvre d'un masque de tôle d'acier les servants de la mitrailleuse Hotchkiss; le génie protège de son mieux, avec cuirasse et pot en tête, les sapeurs qui exécutent les premiers éléments des tranchées de siège, et après avoir enlevé la cuirasse aux cuirassiers, on s'est hâté de la leur rendre.

Est-il admissible que l'amour-propre joue un rôle dans une question comme celle-là?

Et pourtant cet amour-propre mal placé fut cause, il y a cinquante ans, que l'expérience ne fut pas tentée dans des conditions qui eussent peut-être amené l'introduction immédiate du bouclier dans l'armement européen.

Grenest raconte, en effet, que pendant le siège de Sébastopol, après l'assaut infructueux et sanglant du 18 juin, l'armée reçut de France, envoyées par ordre exprès de l'empereur, 900 cuirasses d'infanterie destinées aux hommes qui devaient marcher en tête de colonne à un nouvel assaut.

« C'était bien mal nous connaître, ajoute le publiciste; par crainte du ridicule, il fut convenu qu'on passerait le fait sous silence et que l'idée humanitaire de Napoléon III n'aurait pas d'autre suite. »

Croit-on pourtant que le chef qui eût utilisé ces murailles mobiles et eût économisé ainsi quelques centaines de vies humaines n'eût pas bien mérité de sa patrie?

L'amiral La Roncière n'envisageait pas les choses au même point de vue que le maréchal Pélissier, car, par son ordre, au combat d'Épinay (30 novembre 1870), les hommes portaient la couverture pliée en quatre et doublée de la tente-abri en plastron sur la poitrine.

Nous avons sous les yeux le rapport que le lieutenant-colonel de Boisdenemetz, commandant le 135e, adressa à ce sujet à l'amiral après le combat. (Historique du 135e, par le lieutenant Descoings.)

Il constate d'abord que les hommes, mis en confiance, ont montré une audace et un élan extraordinaires.

Ensuite que cette cuirasse, bien rudimentaire pourtant, a préservé vingt-cinq hommes.

Il précise les cas les plus curieux et conclut ainsi :

« Très enthousiasmé de cette nouvelle cuirasse, qui m'a préservé 14 pour 100 de mes blessés, je ne crois pas m'illusionner en assurant qu'il y a un avantage très sérieux à introduire cette innovation dans l'armée. »

Pourquoi ce vœu est-il resté lettre morte?

Le lieutenant-colonel de 1870 est devenu général en chef; il a vu croître dans des proportions considérables les effets du feu d'infanterie, son corps d'armée était un de ceux où le tir était le plus en honneur.

Combien eût été puissante une initiative partant de si haut, basée sur une expérience mémorable et poussant dans la voie où quelques modestes isolés comme nous supplient nos chefs d'entrer résolument.

Nos pères, les Duguesclin, les Bayard, et tant d'autres, étaient de rudes gaillards et ne craignaient pas la mort; cela ne les empêchait pas de tout faire pour l'éviter, et ils se bardaient si bien de fer sur toutes les coutures que, tombés de cheval, ils ne pouvaient plus se relever sans le secours d'un écuyer.

Est-ce parce que les armes sont devenues cent fois plus meurtrières qu'il faut envoyer les hommes à la boucherie sans précautions d'aucune sorte?

Nous n'avons que trop tardé déjà; qui sait si, dans la prochaine lutte, la lutte pour l'existence, celle-là, nous ne nous trouverons pas dans une situation d'infériorité morale considérable en apprenant que nos adversaires possèdent un matériel de boucliers portatifs et viennent d'en faire victorieusement l'essai dès les premières rencontres?

Quels cris contre l'imprévoyance d'en haut, quelles nouvelles accusations de trahison ne partiraient pas de tous côtés si, quelques jours après la déclaration de guerre, on lisait en France sur les journaux des récits comme le suivant :

. . . . . .

« Nos troupes occupaient une position très forte, couronnée de tranchées, et il semblait que l'ennemi ne pourrait jamais franchir sous le feu le glacis découvert de cinq ou six cents mètres qui descendait en pente douce jusqu'au ravin où il s'était massé.

« Aussi nos hommes l'attendaient confiants, le doigt sur la détente, se souvenant de Saint-Privat.

« Mais quelle ne fut pas leur surprise de voir tout à coup au bord de ce ravin un couronnement métallique créé instantanément!

« C'était une longue ligne *de boucliers mobiles qui* prenaient position.

« Puis on les vit s'avancer, formant une muraille scintillante et ininterrompue; derrière ce cuirassement, des masses se poussèrent très denses, révélées seulement par les milliers de baïonnettes qui dépassaient la crête de la muraille.

« Un feu rapide, d'une violence inouïe, partant de nos tranchées, accueillit leur apparition. Mais il sembla faire sur cette bête géante l'effet de la grêle tombant sur un toit; grâce à une légère inclinaison donnée à ce revêtement d'acier,

les balles ricochaient, partaient au loin... et l'ennemi gagnait du terrain...

« Il avançait et, sans attendre d'ordre, pris d'une appréhension soudaine, nos soldats passèrent au feu à répétition; quand les magasins furent vidés, l'ennemi n'était plus qu'à 150 mètres, toujours en ordre, et derrière cette première colonne, d'autres apparurent, également cuirassées sur leur front et sur leurs flancs.

« Alors la panique fut plus forte que les exhortations des officiers : quand le *hurrah* d'assaut retentit, les tranchées se vidèrent, la fuite commença, et quand l'ennemi, arrivé sur la position, exécuta la poursuite par les feux, les fuyards couvrirent en quelques instants de morts et de blessés le terrain parcouru.

« C'était la défaite, avec ses funèbres conséquences, avec son cortège de découragements et de désespoirs !

« Nos pertes sont énormes; on dit que celles de l'ennemi sont relativement très faibles.

« Il paraît que les cuirasses qui viennent de produire un effet si surprenant ont été fabriquées en grand secret à Spandau, pendant les premiers mois de cette année, à l'insu de notre attaché militaire. Chaque régiment en possède deux cents, ce qui est suffisant pour couvrir les têtes de colonne et faciliter l'accès des terrains les mieux battus.

« On dit que les Allemands sont extrêmement montés par ce premier succès et qu'ils ne doutent plus du résultat final !

« Quant aux nôtres, cette première épreuve a produit sur eux une impression qu'il serait puéril de nier, et qui fait tache d'huile !

« Est-il possible qu'après tous les sacrifices consentis pour l'armée, les milliards engloutis dans la réfection de notre matériel, après les promesses et les engagements, après les leçons du passé, enfin, on ait poussé l'imprévoyance en haut lieu jusqu'à négliger ce facteur nouveau?

« De quel nom qualifier, etc. »

. . . . . .

Vous devinez la suite de cet article fantaisiste !...

Fantaisiste, oui, mais ne vous ouvre-t-il pas des horizons inquiétants ?

Capitaine Danrit.

UNE HEURE A LA TERRASSE D'UN CAFÉ

Il est passé le temps où le pauvre petit employé, sa journée de travail terminée, pouvait, moyennant 40 ou 50 centimes, aller se reposer pendant une heure à la terrasse d'un café et respirer un peu d'air pur tout en contemplant le mouvement des boulevards.

— Eh quoi! me direz-vous, vous trouvez qu'il n'y a pas assez de cafés à Paris?

— Oh! ce ne sont pas les cafés qui manquent, mais un café où l'on puisse se reposer, car enfin vous n'allez pas appeler repos ces quelques moments que je passe assis à la terrasse d'une brasserie des boulevards, avec l'intention d'y lire tranquillement un journal et d'y boire une tasse de café. Y a-t-il, je vous le demande, une position sociale dans laquelle on soit plus tourmenté que ne l'est le paisible consommateur?

L'autre soir, j'étais sur le boulevard, j'avais pondu deux articles dans la journée et arpenté pas mal de kilomètres. Je caressais le rêve de me reposer pendant un quart d'heure, de prendre une consommation quelconque et de lire avec calme le *Temps;* — le programme n'était pas bien ambitieux et cependant je défie qui que ce soit de le réaliser.

J'entre au café de la Paix et je m'assois au coin de la place de l'Opéra; quel merveilleux panorama se déroule à mes yeux. Tout Paris est là qui défile devant moi, dans un cadre véritablement féerique. Le maître d'hôtel du restaurant s'approche de ma table et vient me donner un petit bonjour. Il connaît bien son Paris, celui-là, et il connaît également la province. Chaque fois que je veux savoir si un préfet est de passage à Paris, je vais consulter le maître d'hôtel du café de la Paix. Mieux que les bureaux de la place Beauvau, il me renseigne immédiatement.

— M. le préfet X...?

— Il est arrivé hier; il partira ce soir par l'express de huit heures quarante-cinq, mais il reviendra la semaine prochaine. Vous savez qu'il est compris dans le prochain mouvement. Il va avoir sa seconde classe.

— Et le préfet Z...?

— Je ne l'ai pas vu. Les journaux annoncent sa nomination à ***. C'est un canard. Mes renseignements me permettent de vous certifier qu'il ne quittera pas son poste. Aucun avancement pour lui tant que le cabinet actuel sera aux affaires.

Quel homme précieux que ce maître d'hôtel! Il sait tout. Mais impossible de continuer ma conversation avec lui. Vous croyez peut-être que la terrasse d'un café appartient au propriétaire du café, qui paye des impôts exorbitants pour installer ses tables sur le trottoir. Erreur, la terrasse appar-

tient aux camelots. En voici un qui arrive, mon martyre commence.

— *Demandez les 150 transformations. Voilà un joli cadeau à faire à un enfant.*

Bien entendu, je ne souffle pas un mot; je détourne même la tête, car si j'avais l'imprudence de jeter les yeux sur le livre contenant les 150 transformations, le camelot ne me lâcherait plus et j'ai hâte de le voir partir, car cet animal, qui est là planté devant moi et qui d'un mouvement fébrile tourne les pages de son album, m'empêche de voir les passants. Mais lui sait bien qu'il me gêne, et il compte précisément sur l'ennui qu'il me cause pour me décider à lui acheter un de ses volumes. Aussi s'applique-t-il à se planter bien en face de moi. Je ronge mon frein et je commence à sentir la moutarde me monter au nez, quand deux étrangers, assis à quelques pas de moi, ont l'imprudence de lever innocemment les yeux sur le camelot. Dieu soit loué, je suis sauvé! Le camelot se précipite vers mes voisins exotiques et leur fourre les 150 transformations si près du nez, que les malheureux finissent par acheter le volume pour se débarrasser de l'importun. Me voilà tranquille pour cinq minutes.

Une jeune personne, la jambe fine, le bas bien tiré, passe devant moi. Faut-il l'avouer? je cherche à la voir. Est-ce un crime? Que celui qui ne l'a jamais commis me lance la première pierre. C'est si joli à voir passer une jeune Parisienne! Saint-Simon, parlant de la duchesse de Bourgogne, écrivait : « On dirait une déesse qui marche sur la nue. » Le compliment de nos jours peut se généraliser. La Parisienne marche avec une légèreté et une grâce qu'aucune femme du monde n'a jamais pu égaler. Eh bien, je cherche à avoir une petite part de ce spectacle; mais au moment où j'avance la tête pour regarder, c'est encore sur un camelot que tombent mes yeux. Si j'ai péché, je n'ai pas tardé à être puni.

— *Voilà les balais, nettoyez vos porte-cigarettes, débourrez vos pipes, — trois balais pour deux sous.*

— Tenez, brave homme, voilà deux sous, emportez vos balais et filez.

L'homme s'éloigne lentement, mais la Parisienne a disparu.

Je mets un morceau de sucre dans mon café, et, en bon connaisseur, j'examine le petit mouvement d'ébullition qui se produit dans mon verre, lorsque tout à coup je sens comme un ouragan qui passe à côté de

moi. Mon parapluie est jeté à terre, la table est violemment secouée, le café à moitié renversé inonde mon pantalon. Qu'y a-t-il, grand Dieu? Oh! rien. C'est *Paris-Sport* qui passe. Au diable les

courses et leurs marchands de journaux! Ces vendeurs de *Paris-Sport* m'horripilent; c'est toujours au triple galop que ces animaux-là parcourent le boulevard. Parce qu'ils apportent les nouvelles des courses, ils se croient obligés de brûler le pavé.

Pourquoi diantre se mettent-ils ainsi en nage? Est-ce pour arriver les premiers à un point donné? Mais à quoi cela leur sert-il? Est-ce que le public qui achète *Paris-Sport* se tient immobile dans un café, dans un magasin? Non, et dès lors il n'y a pas plus de chance de vendre le journal à la Madeleine que de le vendre à la Bastille. Mais le camelot ne réfléchit pas, il imite. J'ai connu les *aboyeurs* de *Paris-Sport*, parcourant tranquillement le boulevard comme les marchands des autres journaux. Un beau jour, un de ces *aboyeurs* eu l'idée de descendre du boulevard Montmartre à la Madeleine comme un cheval qui aurait pris le mors aux dents. Immédiatement, l'exemple a été suivi, et aujourd'hui un *Paris-Sport* se croirait déshonoré s'il n'imitait pas l'allure du gagnant du *Grand Prix*. Ce besoin d'imitation est inné chez le camelot. Lorsqu'un *joujou*, une *brochure*, une *question* sont mis en vente sur le boulevard, le premier jour chaque camelot fait le boniment à sa manière; chacun a sa voix, son diapason. C'est comme un orchestre dans lequel chaque musicien accorde son instrument. Mais au bout de vingt-quatre heures, tous sont à l'unisson. Ils ont adopté le cri, la voix, la phrase qui a eu le plus de succès. Souvenez-vous de la fameuse scie : *Ah! quel malheur d'avoir un gendre.*

Quand la chanson a été lancée sur le boulevard, chaque camelot la criait à sa façon. Au bout de quelques heures, un vendeur eut une idée de génie. Il s'adossa à un bec de gaz, et là, les yeux élevés vers le ciel, il se mit à pousser une série de « Ah! » comme un homme qui allait s'évanouir. On le regarde, on s'arrête, on l'entoure, et lorsque le cercle est complet, le camelot se décide à terminer sa phrase et à dire : « ... *quel malheur d'avoir un gendre,* — chanson

du jour, — je la vends dix centimes, deux sous. »

L'idée eut un succès fou, et pendant plus de huit jours, de la Bastille à la Madeleine, des centaines de camelots, paraissant se tordre dans d'affreuses

coliques, poussaient des « Ah ! » qui vous déchiraient l'âme. On aurait cru que tout Paris était empoisonné, et il ne s'agissait que de vendre un pamphlet politique. La police dut intervenir, et ce n'est pas sans peine qu'elle réussit à mettre un terme à cette orgie de cris. En effet, la loi dit que les vendeurs de journaux ne pourront que crier le titre du journal, — mais elle a oublié de dire sur quel ton le cri devra être proféré.

Mais *Paris-Sport* s'est éloigné. J'essaye de réparer les avaries qu'il m'a causées. Je ramasse mon parapluie qui est tombé dans la boue, j'essuie mon pantalon couvert de café, et au moment où je relève la tête, voilà qu'un monsieur me met un chien sous le nez. Encore un camelot !

J'ai des caniches et des terre-neuve.

Chiens de races, — occasion rare.

Si vous écoutez le boniment, vous apprendrez que les chiens qu'il vous offre sont les petits d'une chienne de grande valeur ayant appartenu à la meute de M. Baudry-d'Asson et ayant obtenu le prix d'honneur à l'Exposition canine. N'allez pas en croire un mot. Les petits chiens appartiennent à la race des enfants abandonnés, et le gros caniche noir a très probablement été volé. Si vous l'achetez, avant huit jours il vous quittera et retournera chez ses premiers maîtres. Je connais un chien à Paris qui a une spécialité adorable. Ce chien appartient à un chef d'équipe du dépôt des tramways Nord. Le maître aime beaucoup sa bête, mais il n'est pas assez riche pour dépenser trois francs tous les trimestres afin de la faire tondre à la mode du jour. Or mon chien est très coquet, et lorsque, sortant sur le boulevard, il rencontre un caniche bien tondu, des oreilles bien coiffées et les pattes savonnées, il lance vers son maître un regard suppliant qui semble dire : « Et moi aussi, je pourrais être aussi beau. » Mais le brave chef d'équipe, qui a un meilleur emploi à faire de son maigre salaire, est toujours resté sourd à cette prière.

Un beau jour son chien disparaît. On le cherche à droite, à gauche, introuvable. Huit jours après, le chef d'équipe avait oublié son animal, lorsqu'un soir il entend japper à sa porte ; il ouvre, et voilà *Mouton* qui arrive tout frais tondu, parfumé, un joli collier autour du cou et un ruban entre les deux oreilles. L'animal se précipite vers son maître et lui fait mille amitiés. Ce qui s'est passé, vous le devinez. Le chien avait été volé, puis *habillé à la mode* et revendu. Mais, en animal fidèle qu'il est, il avait profité de la première occasion pour décamper et rentrer au logis. Seulement, — et c'est ici que l'histoire devient amusante, — le chien a pris goût à cette toilette dont il ne paraît plus pouvoir se passer, et comme son maître s'obstine à ne pas vouloir le faire tondre, tous les trois mois la bonne bête se fait voler et, après avoir été nettoyée, tondue et parfumée, elle s'échappe de l'appartement élégant dans lequel on lui a fait une si belle toilette, et revient chez son maître.

Il n'y a donc pas de danger que j'achète le chien de mon camelot ; j'aurais trop peur de tomber sur *Mouton*.

Enfin le marchand de chiens disparaît. Vais-je enfin pouvoir boire ce qui reste de café dans ma tasse? Quelle illusion! Voici toute une nuée de camelots et de mendiants qui s'abat sur moi.

Une jeune fille m'offre des fleurs, une mère de famille accompagnée de deux enfants me supplie de lui acheter des crayons, un petit enfant tout estropié me tend un journal. De quelque côté que je me tourne, je ne vois que camelots, et si, impatienté, je remue un peu vivement les jambes, je me prends les pieds dans le crochet d'un ramasseur d'*orphelins,* qui pique les bouts de cigares et de cigarettes que les consommateurs jettent à terre.

La jeune fille qui vend des fleurs jusqu'à minuit à la terrasse des cafés est peu intéressante, et je n'ai nullement envie de lui donner deux sous qui iraient bien vite dans la poche du fainéant qui la... protège. Mais la soi-disant mère de famille qui a continuellement dans ses bras des enfants qui ne grandissent jamais, oh! celle-là, je la déteste profondément. C'est que, voyez-vous, je connais ces femmes-là et je connais à fond

leur métier. Comment tolère-t-on plus longtemps cette exploitation criminelle? Ces pauvres petits êtres qu'on exhibe dans la rue, par la pluie et la neige, et qu'on martyrise cyniquement afin d'exciter la pitié des passants, vous ont des faces blêmes, des yeux hagards qui vous remuent jusqu'au fond des entrailles.

Et que faire? Si vous refusez l'aumône qu'on vous demande pour les *pauvres petits,* vous sentez que vous n'allez pas au secours d'une souffrance réelle. Mais si vous donnez une pièce de monnaie, loin de soulager les souffrances des *pauvres petits,* vous ne faites que les augmenter, car plus l'enfant rapportera, plus la femme criminelle qui l'exploite

prolongera son exhibition sur la voie publique. Voilà des années et des années

que je lutte pour mettre un terme à cet abus, et mes efforts sont impuissants. La loi punit le père ou la mère qui maltraite son enfant et qui dans un mouvement de colère lui aura peut-être brisé un bras ou une jambe ; mais cette marâtre qui froidement, lentement, sciemment tue le petit être qu'elle a loué afin d'en tirer de gros bénéfices, cette femme monstrueuse qui affecte de caresser l'enfant qu'elle a dans les bras alors qu'en réalité elle ne se préoccupe que d'exploiter ses larmes, sa toux, ses pleurs, ses cris, cette misérable n'est pas inquiétée. Elle peut achever son crime sans que personne ne songe à lui demander compte de ces vies humaines qu'elle sacrifie.

Il serait pourtant bien simple de mettre un terme à ce commerce honteux. L'enfant est une richesse nationale, et lorsque les parents se disent incapables de l'élever, la société par devoir et par intérêt doit le recueillir. Il y a des écoles, des asiles, des crèches pour tous ces petits êtres. Si la place manque, qu'on nous le dise, la charité parisienne fera le nécessaire ; mais, de grâce, qu'on empêche ces assassinats voulus, calculés, systématiques, à l'aide desquels des mégères se font de grosses rentes.

Si je hais l'exploiteuse d'enfants, je suis plein d'admiration pour le ramasseur de bouts de cigares. Celui-là est un philosophe, c'est un disciple de Diogène. Le ramasseur de bouts de cigares n'est pas un mendiant. Il ne tend jamais la main. C'est souvent un homme jeune et solide, qui pourrait gagner une bonne journée d'ouvrier. Mais la discipline de l'atelier ou de l'usine lui répugne ; il est plein de pitié pour cet ouvrier qui prend son travail au coup de cloche et ne peut le quitter qu'au coup de cloche. A lui il faut l'air, l'espace, l'indépendance. Sans doute, pour gagner ses trente ou quarante sous, il doit *avaler des kilomètres* et remonter plus d'une fois le boulevard de la Madeleine à la Bastille; — mais il est libre, il se lève quand il veut, se couche quand il veut, travaille quand il veut, ne connaît ni le patron, ni le contremaître. Il ne vous demande rien,

il est content de son sort : que voulez-vous de plus? Et puis il n'est nullement

gênant, celui-là ; il passe devant vous, ramasse délicatement un bout de cigare

et disparaît ; il ne fait pas comme le camelot qui se plante devant votre table, et qui pendant deux et trois heures, d'une voix qui vous pénètre dans l'oreille comme un tire-bouchon, vous offre :

Les uniformes de l'armée française, soixante centimes au lieu de trois francs.

Enfin j'ai réussi à boire mon café. Je voudrais bien à présent achever la seconde partie de mon programme et lire *le Temps;* mais comment faire? Voici le *papelard* qui m'offre *le Jour*.

Il voit bien que je n'ai pas besoin de son journal, puisque j'en lis un autre. Mais peu lui importe de savoir ce que je désire ou ce que je ne désire pas. Il m'a dérangé, c'est-à-dire qu'il a appelé mon attention sur sa personne : c'est tout ce qu'il voulait. J'achète son journal pour me débarrasser de lui.

Bon, voici la *dame* aveugle accompagnée par sa sœur, qui offre des éventails, des *vents du nord,* comme elle les appelle parfois. Ces deux mendiantes doivent posséder pignon sur rue, car voilà plus de vingt ans qu'elles *travaillent* et avec succès.

Je reprend mon *Temps*. Peine inutile, me voici encore interrompu.

Monsieur veut-il que je fasse son portrait, Pour un franc, et en cinq minutes.

C'est le coup de l'artiste. Cet homme-là ne manque pas d'un certain talent. En dix minutes il vous fait votre silhouette assez ressemblante ; mais lorsque tous les soirs on vous propose de vous portraiturer, vous avouerez qu'à la longue vous prenez l'artiste en grippe.

Et puis, que voulez-vous, moi, je suis venu au café pour boire une tasse de café et pour lire mon journal, et vous pouvez voir que si j'ai eu de la peine à avaler une partie de mon café, je suis dans l'impossibilité absolue de lire le journal. Je tiens en main le feuilleton de Sarcey, et au moment où je cherche à me rappeler un passage classique, voilà

qu'une voix retentit à mes oreilles et m'offre... quoi?

La manière de traiter les femmes comme elles le méritent, deux sous.

Ou bien encore :

Pourquoi les femmes ont-elles toujours des puces? intéressante brochure, deux sous.

Ou bien encore :

Les calembours du Père Pitton, voilà de quoi rire et s'amuser en société.

Où sommes-nous, grand Dieu ! Est-ce là la littérature populaire de la fin de notre siècle?

Chaque fois que j'entends crier de pareilles inepties, j'ai toujours envie d'envoyer au diable l'idiot qui vend ces brochures. Mais je me souviens de l'aventure arrivée un jour à un concierge d'un cercle du boulevard, qui, éprouvant le même dégoût que moi, voulut écarter de sa porte un camelot qui vendait je ne sais plus quelle niaiserie.

Le camelot se retourne vers le concierge et lui envoie en pleine figure des injures des plus désagréables :

Voyez ce pipelet.
Quel tas d'ordures.
Il a perdu sa bicyclette.
Eh! va donc, fainéant!

Le concierge furieux se disposait à demander l'arrestation de l'insulteur, lorsque, avec un calme magistral, le camelot ajoute :

Demandez les grands succès des cafés-concerts.

Ces injures... c'était le titre des chansons *ayant obtenu un grand succès dans les cafés-concerts.*

Réussirai-je enfin à lire mon journal? Pendant un instant, j'ai cru que vraiment j'allais pouvoir accomplir ce tour de force; mais au moment où je reprenais mon feuilleton, voici venir vers moi Sarrazin : vous connaissez bien Sarrazin, le poète marchand d'olives?

Monsieur veut-il me permettre de lui offrir quelques olives?

Et délicatement il verse dans votre soucoupe huit à neuf olives qu'il vous donne pour 20 centimes.

Sarrazin est un fumiste, mais un fumiste qui est en train de réaliser une belle fortune. Avant peu, vous le verrez à la tête d'un Chat-Noir de second ordre. Pour réaliser sa fortune, il se sera contenté de vendre avec mille pour cent de bénéfice d'excellentes olives qu'il achète à la maison niçoise de la Chaussée-d'Antin.

De tous les types qui opèrent sur le boulevard, un des plus curieux est sans contredit le jeune Gaillepand. Vous connaissez bien ce jeune garçon qui parcourt

tous les cafés et offre, pour 50 centimes, de répondre à n'importe quelle question sur l'histoire de France.

Il connaît ses dates d'une façon extraordinaire, et sa mémoire est certainement une des plus prodigieuses qu'on puisse citer. Cet enfant, qui est incapable d'apprendre par cœur vingt-cinq vers de Corneille, retient autant de dates que vous voudrez, dès qu'il s'agit d'une date historique.

Depuis quelques mois, Gaillepand a ajouté une corde à son arc, et à l'histoire de France il a annexé l'histoire parlementaire.

Demandez-lui la biographie de n'importe quel député : il vous dira à quelle époque ce député est né, à quelle époque il a été élu, combien de voix il a obtenues, comment il a voté dans les principales discussions, dans quelle rue, à quel numéro, à quel étage il habite.

Gaillepand est un dictionnaire vivant. Celui-là exerce un véritable métier, c'est presque un professeur d'histoire, et le malheureux est constamment traqué par la police. Il a été arrêté dix-neuf fois, et remis dix-huit fois en liberté le lendemain de son arrestation.

La dix-neuvième fois, on a voulu le poursuivre sous prétexte de mendicité, et, après treize jours de prison préventive, il a comparu devant ses juges :

— Moi, un mendiant, s'est-il écrié, c'est trop fort! Je suis un professeur d'histoire, et j'ai la prétention de connaître mon histoire aussi bien que vous connaissez le Code. Demandez-moi une date quelconque de l'histoire de France. Si j'en manque une seule, vous me condamnerez.

— Quelle est la date de la bataille de Bouvines, lui dit le président Heppe.

— 27 juillet 1214.

— Et la paix des Pyrénées ?

— 7 novembre 1659.

Là-dessus on l'acquitte. Mais Gaillepand, qui n'est pas bête, s'est dit qu'une autre fois le tribunal pourrait être plus exigeant, et alors, de même qu'il a appris *l'histoire* parlementaire, il est en train d'apprendre *l'histoire* judiciaire, et avant peu il connaîtra la biographie de chaque magistrat et ses avancements successifs sous les divers ministères.

Gaillepand me racontait son histoire, lorsque j'aperçois se dirigeant vers moi le *sourd-muet* qui dépose sur la table l'alphabet de l'abbé de l'Épée. Il était suivi du marchand d'oiseaux apprivoisés et d'un faiseur de tours, qui, pour 50 centimes, vous apprend à escamoter un dé.

C'en est trop. Je vous avais bien dit qu'il est impossible de lire son journal au café.

— Garçon, voici cent sous, payez-vous.

Le garçon me rend la monnaie, et je me sauve.

Louis Paulian.

AGAR

ADAPTATION DU POÈME

DE

ELIZA POITEVENT NICHOLSON

Allez-vous-en ! Pourquoi me suivre ? Avez-vous peur
Qu'en m'enfuyant, mes mains avides
N'aient osé vous voler ? Voyez, mes mains sont vides.
Sont aussi vides que mon cœur.

Je ne vous vole rien. Loin que je les emporte,
J'ai jeté, les foulant aux pieds devant ma porte,
Tous vos présents, tous vos bijoux,
Qui me seraient encor quelque chose de vous,
Vous qui me chassez de la sorte.

Ils me rappelleraient, dans mon exil lointain,
Votre regard clément, votre voix généreuse,
O mon doux maître, vous qui jetez au chemin,
Avec une outre d'eau sur l'épaule et du pain,
Une pauvre femme amoureuse !

Retournez à Sara, mon maître, éloignez-vous.
Voyez, elle nous guette avec des yeux jaloux
Près de la datte fleurissante ;
Elle veille, elle a peur que ma main trop pressante
Ne vous prenne un adieu trop doux.

Dites-lui que votre pitié, je la méprise ;
Dites-lui que mon cœur, à moi,
Est fier comme le sien, s'il n'est pas aussi froid,
Et que, s'il est vrai qu'il se brise,

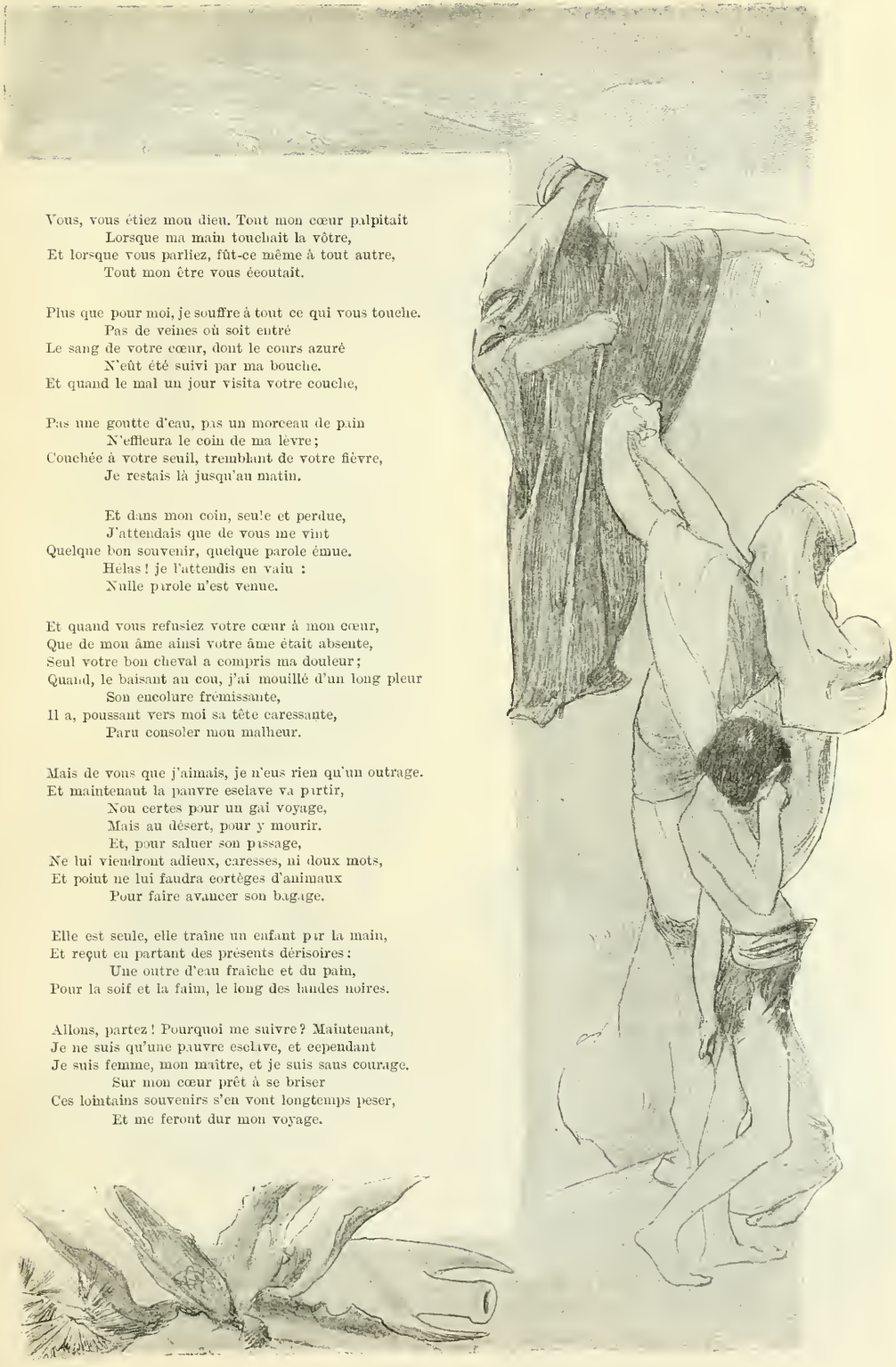
Il se brise du moins sans le baume des pleurs,
Sans le son des sanglots pour calmer sa blessure,
Maître, et comme le fer, quand se brisent les cœurs,
La brisure est lente, mais sûre.

Si ma lèvre, en criant son adieu méprisant,
Implorait par mégarde un mot compatissant,
Mes dents la mordraient avec rage,
Et je vous cracherais ce mépris au visage,
Toute rouge, et chaude de sang !

Si se trempait d'un pleur ma paupière brûlante,
J'arracherais mes yeux, et si ma main tremblante,
Tâtonnant dans l'aveuglement,
Venait à s'arrêter dans la vôtre, un moment,
Dans une pression trop lente,

Alors, mon Ismaël me couperait les mains,
Et, pour mourir au loin, j'irais sous sa tutelle,
Aveugle et mutilée, au hasard des chemins.
Vous, restez à Sara, dont l'amour vous rappelle,
Mais, en vous enivrant de cette amour nouvelle,
Saura-t-elle à vos pieds plier ses traits hautains ?
Autant que moi vous aime-t-elle ?

Gravures extraites du *Cosmopolitan*.



Vous, vous étiez mon dieu. Tout mon cœur palpitait
Lorsque ma main touchait la vôtre,
Et lorsque vous parliez, fût-ce même à tout autre,
Tout mon être vous écoutait.

Plus que pour moi, je souffre à tout ce qui vous touche.
Pas de veines où soit entré
Le sang de votre cœur, dont le cours azuré
N'eût été suivi par ma bouche.
Et quand le mal un jour visita votre couche,

Pas une goutte d'eau, pas un morceau de pain
N'effleura le coin de ma lèvre;
Couchée à votre seuil, tremblant de votre fièvre,
Je restais là jusqu'au matin.

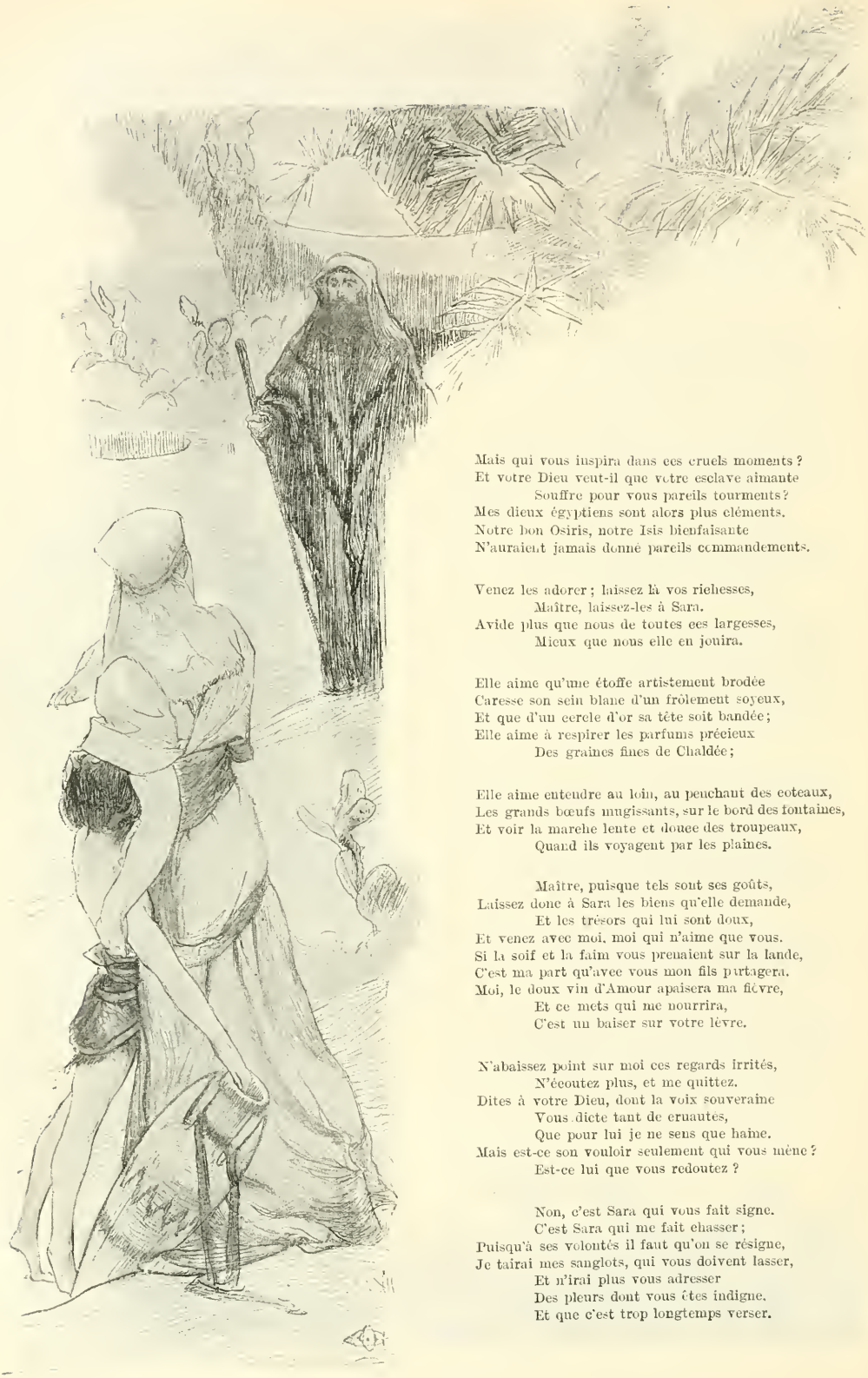
Et dans mon coin, seule et perdue,
J'attendais que de vous me vint
Quelque bon souvenir, quelque parole émue.
Hélas! je l'attendis en vain :
Nulle parole n'est venue.

Et quand vous refusiez votre cœur à mon cœur,
Que de mon âme ainsi votre âme était absente,
Seul votre bon cheval a compris ma douleur;
Quand, le baisant au cou, j'ai mouillé d'un long pleur
Son encolure frémissante,
Il a, poussant vers moi sa tête caressante,
Paru consoler mon malheur.

Mais de vous que j'aimais, je n'eus rien qu'un outrage.
Et maintenant la pauvre esclave va partir,
Non certes pour un gai voyage,
Mais au désert, pour y mourir.
Et, pour saluer son passage,
Ne lui viendront adieux, caresses, ni doux mots,
Et point ne lui faudra cortèges d'animaux
Pour faire avancer son bagage.

Elle est seule, elle traîne un enfant par la main,
Et reçut en partant des présents dérisoires :
Une outre d'eau fraîche et du pain,
Pour la soif et la faim, le long des landes noires.

Allons, partez! Pourquoi me suivre? Maintenant,
Je ne suis qu'une pauvre esclave, et cependant
Je suis femme, mon maître, et je suis sans courage.
Sur mon cœur prêt à se briser
Ces lointains souvenirs s'en vont longtemps peser,
Et me feront dur mon voyage.



Mais qui vous inspira dans ces cruels moments ?
Et votre Dieu veut-il que votre esclave aimante
Souffre pour vous pareils tourments ?
Mes dieux égyptiens sont alors plus cléments.
Notre bon Osiris, notre Isis bienfaisante
N'auraient jamais donné pareils commandements.

Venez les adorer ; laissez là vos richesses,
Maître, laissez-les à Sara.
Avide plus que nous de toutes ces largesses,
Mieux que nous elle en jouira.

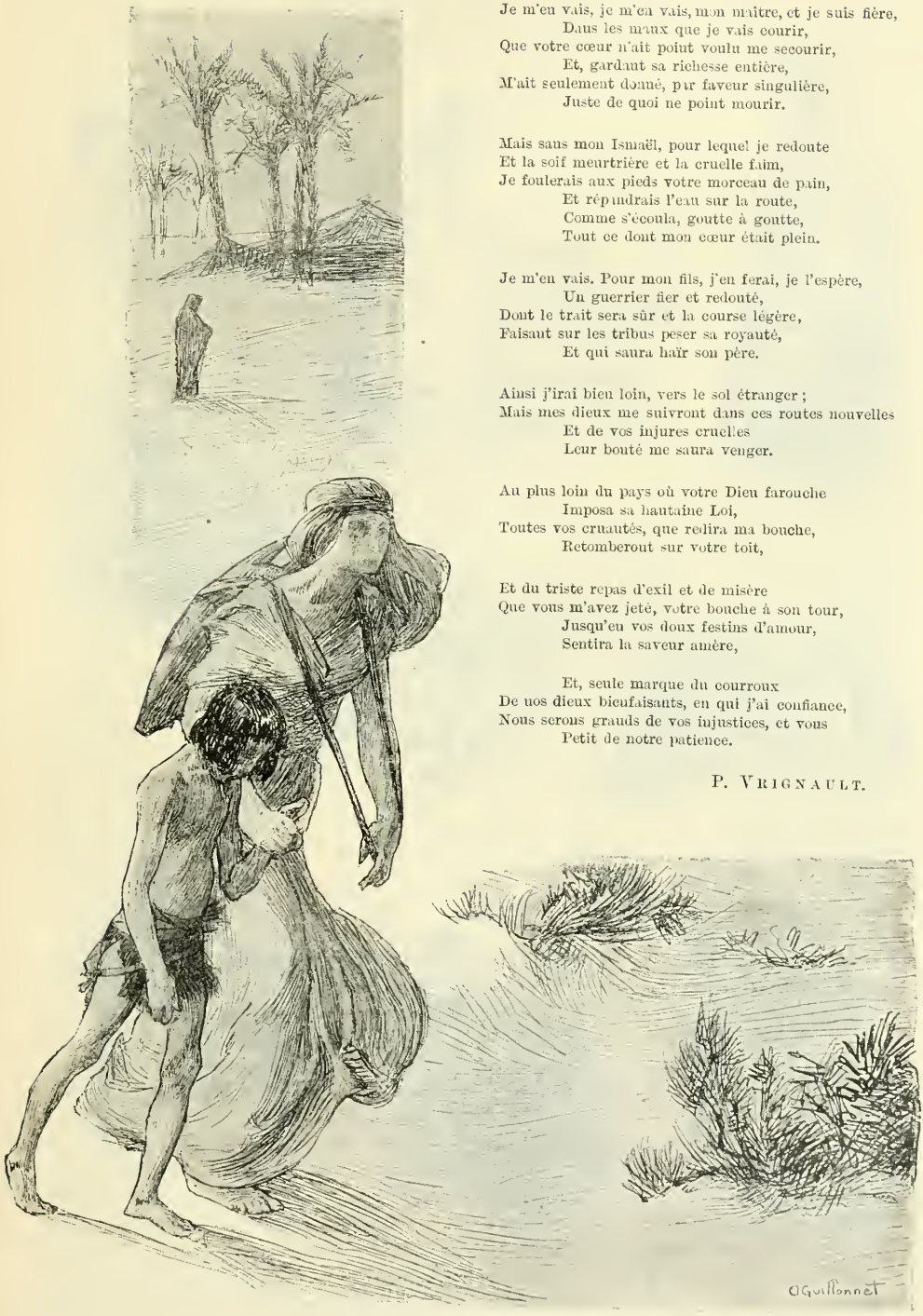
Elle aime qu'une étoffe artistement brodée
Caresse son sein blanc d'un frôlement soyeux,
Et que d'un cercle d'or sa tête soit bandée ;
Elle aime à respirer les parfums précieux
Des graines fines de Chaldée ;

Elle aime entendre au loin, au penchant des coteaux,
Les grands bœufs mugissants, sur le bord des fontaines,
Et voir la marche lente et douce des troupeaux,
Quand ils voyagent par les plaines.

Maître, puisque tels sont ses goûts,
Laissez donc à Sara les biens qu'elle demande,
Et les trésors qui lui sont doux,
Et venez avec moi, moi qui n'aime que vous.
Si la soif et la faim vous prenaient sur la lande,
C'est ma part qu'avec vous mon fils partagera.
Moi, le doux vin d'Amour apaisera ma fièvre,
Et ce mets qui me nourrira,
C'est un baiser sur votre lèvre.

N'abaissez point sur moi ces regards irrités,
N'écoutez plus, et me quittez.
Dites à votre Dieu, dont la voix souveraine
Vous dicte tant de cruautés,
Que pour lui je ne sens que haine.
Mais est-ce son vouloir seulement qui vous mène ?
Est-ce lui que vous redoutez ?

Non, c'est Sara qui vous fait signe.
C'est Sara qui me fait chasser ;
Puisqu'à ses volontés il faut qu'on se résigne,
Je tairai mes sanglots, qui vous doivent lasser,
Et n'irai plus vous adresser
Des pleurs dont vous êtes indigne.
Et que c'est trop longtemps verser.



Je m'en vais, je m'en vais, mon maître, et je suis fière,
Dans les maux que je vais courir,
Que votre cœur n'ait point voulu me secourir,
Et, gardant sa richesse entière,
M'ait seulement donné, par faveur singulière,
Juste de quoi ne point mourir.

Mais sans mon Ismaël, pour lequel je redoute
Et la soif meurtrière et la cruelle faim,
Je foulerais aux pieds votre morceau de pain,
Et répandrais l'eau sur la route,
Comme s'écoula, goutte à goutte,
Tout ce dont mon cœur était plein.

Je m'en vais. Pour mon fils, j'en ferai, je l'espère,
Un guerrier fier et redouté,
Dont le trait sera sûr et la course légère,
Faisant sur les tribus peser sa royauté,
Et qui saura haïr son père.

Ainsi j'irai bien loin, vers le sol étranger ;
Mais mes dieux me suivront dans ces routes nouvelles
Et de vos injures cruelles
Leur bonté me saura venger.

Au plus loin du pays où votre Dieu farouche
Imposa sa hautaine Loi,
Toutes vos cruautés, que redira ma bouche,
Retomberont sur votre toit,

Et du triste repas d'exil et de misère
Que vous m'avez jeté, votre bouche à son tour,
Jusqu'en vos doux festins d'amour,
Sentira la saveur amère,

Et, seule marque du courroux
De nos dieux bienfaisants, en qui j'ai confiance,
Nous serons grands de vos injustices, et vous
Petit de notre patience.

P. VRIGNAULT.

HISTOIRE SANS TEXTE

LE CHAT ET LA SAUCISSE.

LES

GITES MÉTALLIFÈRES DES ALPES

FRANÇAISES

A mesure que les relations commerciales de pays à pays deviennent plus nombreuses et plus faciles, la production des substances utiles tend de plus en plus à se concentrer en un petit nombre de points privilégiés, d'où bateaux à vapeur et chemins de fer les font ensuite rayonner sur le reste du monde. Comment telle petite mine de plomb argentifère ou de cuivre du Dauphiné ou de la Savoie, située à 2,000 ou 3,000 m. d'altitude, parviendrait-elle à vivre, alors que l'énorme débit des gîtes d'Amérique, d'Espagne, de Sardaigne, de Grèce, a, dans ces dix dernières années seulement, fait, à l'avantage général, baisser le prix de l'argent de 190 francs à 105 francs le kilo, le prix du plomb de 385 francs à 255 francs la tonne et le prix du cuivre de 1,600 à 1,100 fr. ? La difficulté des transports la rend, en réalité, beaucoup plus éloignée du consommateur que ses concurrentes de la côte de Murcie, d'Andalousie ou d'Attique. Il n'en était pas de même jusqu'à ce siècle ; aussi, en parcourant la longueur des Alpes à la recherche des gîtes métallifères, trouverons-nous nombre de mines, jadis presque prospères, aujourd'hui tout à fait abandonnées et oubliées. Nous en rencontrerons d'autant plus que, pour les métaux précieux, les parties supérieures des filons présentent souvent un maximum de richesse qui, plus tard, ne reparaît plus en profondeur — et ces parties supérieures ont, dans les vieilles mines des Alpes, été depuis longtemps enlevées; — mais nous verrons aussi quelques rares exploitations actives, de zinc aux Bormettes, de fer à Allevard, etc. ; en tout cas, nous aurons l'occasion de faire connaître l'existence, dans nos Alpes françaises, de certains métaux, l'or, le mercure et le platine, entre autres, qu'on n'y soupçonne généralement pas et la

CARTE DES GITES MÉTALLIFÈRES DES ALPES

description sommaire de plusieurs de ces gisements nous permettra, peut-être un jour, quand nous aurons étendu cette étude aux Alpes centrales, d'essayer quelques conclusions géologiques plus générales.

Si nous partons des Alpes liguriennes pour remonter vers la Savoie, nous trouvons d'abord, au nord de Puget-Théniers et de Saint-Sauveur, à Saint-Étienne, un groupe de concessions cuprifères : le *Cerisier, Cuchelier, Charontes, Rancels,* etc., instituées de 1850 à 1860, et qu'un ingénieur italien très distingué, M. Marchese, essaya vainement, après 1870, de mettre en valeur. Les gisements de cuivre sont rares en France : deux ou trois seulement, tels que la Prugne, dans l'Allier, et Chessy, dans le Rhône, ont paru avoir jadis quelque importance; tous sont aujourd'hui délaissés, et la France doit importer d'Angleterre, des États-Unis, du Chili, d'Espagne, les 21,000 tonnes de ce métal qu'elle consomme. Aussi put-on se faire un moment quelques illusions sur ces gîtes des Alpes-Maritimes qui avaient l'avantage de former, dans le terrain permien, un horizon continu; vers 1873, la mine du Cerisier produisit, dit-on, 100 à 150 tonnes de cuivre par an. Mais bientôt il fallut se rendre compte que les recettes étaient loin de couvrir les frais, et ces mines allèrent rejoindre la plupart de celles que nous mentionnerons tout à l'heure dans ce qu'on peut appeler le grand martyrologe des concessions inexploitées.

Tel n'a pas été heureusement le sort d'un gisement qui, géographiquement, est déjà un peu éloigné des Alpes, mais qui, géologiquement, s'y rattache, le gîte de zinc des *Bormettes,* à l'extrémité ouest de la chaîne des Maures, sur la côte de la rade d'Hyères, à l'ouest du cap Bénat.

C'est un fait encore bien ignoré, et qui pourtant n'est pas sans quelque intérêt économique, que la France, où la production de zinc était, on peut le dire, à peu près nulle, il y a quinze ou vingt ans, arrive, en ce moment, par une extraction toujours croissante de ses minerais et de ceux d'Algérie, à suffire à sa consommation de 44,000 tonnes. Parmi les gisements nouveaux qui ont contribué à ce résultat, deux surtout ont eu, dans ces dernières années, une très heureuse fortune : les Malines, dans le Gard, et les Bormettes, dans le Var.

L'histoire, toute contemporaine, de la mine des Bormettes, présente un exemple très particulier et fort inattendu de l'influence de la loi minière sur le développement de l'industrie correspondante.

On sait qu'en France le propriétaire du sol n'est pas propriétaire des minerais qui s'y trouvent et que le premier venu peut, à la condition d'obtenir un permis de recherche administratif et de payer les dégâts, s'installer sur une terre qui ne lui appartient pas pour y explorer des filons.

Or il se trouvait, dans un beau parc appartenant à un riche capitaliste, aux Bormettes, un affleurement de filon. Les filons ne sont pas rares dans les Maures et dans l'Esterel; ils ont été longtemps exploités par les Romains, puis par les Maures; ceux de la Moure et de la Reille semblent même n'avoir été abandonnés qu'au moment de la crise minière produite en Europe par la découverte de l'Amérique; mais ces gisements ont, parmi les ingénieurs, une assez mauvaise réputation : on les regarde comme irréguliers, inconstants dans leur teneur et plus propres à fournir des échantillons minéralogiques qu'à payer une industrie fructueuse; aussi notre capitaliste ne considérait-il nullement comme une fortune la présence de ce filon chez lui et craignait-il, bien plutôt, de voir quelqu'un, sous prétexte de recherches, venir lui couper ses arbres, saccager son parc et miner son château. Pour empêcher ce désastre, il n'avait qu'un moyen, c'était de prendre les devants et de faire, avec la circonspection voulue, quelques travaux suffisants pour démontrer la pauvreté presque certaine du gîte. Quel ne fut pas son étonnement quand, en accomplissant ce

qu'on croyait une mesure de prudence, on s'aperçut que ce gîte, sur lequel personne ne comptait, était un superbe filon de sulfure de zinc compact, homogène, puissant et régulier!

La concession fut instituée en 1885; la mine produisit : 1,730 tonnes de minerai, en 1885; 3,990, en 1887; 14,732, en 1889; 21,345, en 1891; elle a donné, en 1892, 20,535 tonnes de blende et 1,365 tonnes de galène valant 1 million 820,000 francs. Aujourd'hui, elle est en pleine activité et présente des ateliers de préparation mécanique remarquablement perfectionnés. Quant aux arbres et au parc, malgré tout, ils ont été sauvés.

Au nord des mines que nous venons de citer, il faut, pour trouver un groupe important de gîtes métallifères, se transporter en Dauphiné : dans la haute vallée de la Durance, entre le mont Genèvre et Embrun; dans l'Oisans, le long de la Romanche et sur l'Isère et ses autres affluents, le Drac, l'Arc, etc.

En remontant la Durance, voici la mine de plomb de *Château Voux* dans l'Embrunois, qui fut concédée en 1290. Un peu plus haut, le nom de l'*Argentière* indique assez l'existence d'une vieille mine de plomb argentifère; cette mine, qui fut importante au moyen âge et que mentionne déjà un titre de 1127, a été l'objet de quelques travaux infructueux, au XVII^e^, au XVIII^e^ siècle et, plus récemment, de 1835 à 1870. Elle portait sur un filon de 2 à 3 mètres de puissance, presque horizontal, mais très coupé de failles, dans des quartzites probablement triasiques. Vers 1860, elle a produit un moment 300 tonnes de plomb et près de 300 kilos d'argent par an.

Quant à l'Oisans, c'est un pays fameux, parmi les minéralogistes, pour l'abondance des minéraux rares qu'on y a recueillis; les minerais métallifères n'y sont pas moins nombreux; mais ce n'est pas dans le cœur du massif montagneux qu'on les rencontre, dans cette étrange vallée du Vénéon, si merveilleusement enveloppée de cimes déchiquetées et de glaciers suspendus aux pentes les plus abruptes; c'est surtout sur son flanc nord, le long de la Romanche, et, assez souvent, dans des terrains jurassiques, pour qu'on soit amené à les considérer comme d'âge récent, généralement tertiaire.

En descendant la Romanche, on trouve d'abord, à 2 kilomètres en aval de la Grave, la mine de plomb argentifère du *Grand Clot*. Cette mine, qui a été l'objet de plusieurs brèves tentatives d'exploitation, de 1827 à 1829, de 1835 à 1839, de 1843 à 1845, de 1861 à 1867, enfin en 1892, est surtout remarquable par la façon dont les filons, dirigés N.-S. et interstratifiés dans des micaschistes verticaux, apparaissent au jour, sur 500 à 600 mètres de haut, comme dans une coupe théorique, sur un escarpement vertical qui domine la vallée. Ces filons, qui ont le défaut d'être pauvres en argent, présentent, en direction comme en profondeur, une grande continuité. On avait essayé d'aller abattre le minerai, dans la hauteur de l'escarpement, en grimpant sur des échelles de fer, et on le faisait ensuite descendre par des chariots glissant de 200 mètres de haut sur des câbles; là, comme en beaucoup d'autres mines métalliques françaises, il ne semble pas qu'on ait apporté à l'entreprise l'énergie, l'esprit de suite et les capitaux sérieux sans lesquels, en matière de mine, un échec est à peu près certain d'avance.

Près du Grand Clot, à 2 kilomètres N.-O. de la Grave, le filon du *Chazelet*, qui recoupe les calcaires du lias, présente un mélange assez caractéristique de galène argentifère et cobalt avec barytine, calcite, un peu de spath fluor et de quartz, que nous retrouverons bientôt aux Chalanches.

Il a, en outre, l'intérêt, par sa situation au milieu du lias, de satisfaire quelque peu la curiosité du géologue, toujours préoccupé de déterminer l'âge des phénomènes qu'il rencontre. Puisqu'il recoupe le lias, c'est qu'il lui est postérieur; c'est donc sans doute qu'il est tertiaire et en relation avec les grands

mouvements mécaniques qui, nous le rappellerons bientôt, ont produit le soulèvement des Alpes.

Plus bas, sur la Romanche, nous ne ferons que signaler les filons de blende et de quartz aurifère du *Dauphin,* le cuivre gris du *Freney,* l'antimoine sulfuré de l'*Infernet* et les pyrites aurifères antimonieuses d'*Auris,* et nous arrivons bien vite à la mine d'or de la *Gardette,* à 2 kilomètres au sud de Bourg-d'Oisans.

Le gisement de la *Gardette* consiste en un filon de quartz d'un mètre de puissance, encaissé dans le gneiss et, à son extrémité, dans un calcaire avec grains, dendrites, lamelles d'or natif et quelques autres minerais accessoires : sulfures de fer, de cuivre, de plomb, etc.; telliure d'or, barytine. Ce filon, qu'on a reconnu sur environ 500 mètres de long, a subi, pendant et après sa formation, des dislocations et des glissements qui, en frottant l'une sur l'autre les deux parois disjointes, ont produit de grandes surfaces polies, des miroirs, que les mineurs allemands appellent des cuirasses (*harnische*).

Sa découverte paraît avoir été très ancienne; car c'est à lui qu'on rattache un passage des comptes du Dauphiné, daté de 1336, et ainsi conçu : *Item tradidit decem solidos grossos illis qui volebant facere aurum apud Balmam.* Cet or, qu'on voulait faire à la Balme, un autre texte des mêmes comptes indique qu'on n'essayait pas de l'obtenir par la pierre philosophale, mais au moyen de minerais dont nous voyons notés les frais de transport.

Quoi qu'il en soit, la mine était tout à fait oubliée quand, en 1770, on y trouva de beaux fragments d'or natif qui attirèrent aussitôt l'attention. Une mine d'or en France et une mine où l'or était visible, en grains, en pépites, il y avait de quoi surexciter les esprits. Le comte de Provence, frère du roi, auquel la mine fut concédée, fit, de 1781 à 1788, commencer des travaux par Schreiber, un Saxon de Freiberg, qui était venu en France, en 1777, diriger la mine des Chalanches et qui, plus tard, devait devenir inspecteur général des mines et l'un des premiers directeurs de l'École des mines, alors installée en Savoie, à Pesey. Pour célébrer la découverte, on frappa alors, avec l'or de la Gardette, une médaille représentant, d'un côté, Louis XVI, et, de l'autre, le comte de Provence offrant au roi ce premier produit d'une mine d'or française. Mais les illusions furent de peu de durée; malgré la grande habileté de Schreiber, on ne réussit, en sept ans, qu'à perdre 22,620 livres pour obtenir 7,662 livres d'or, et la mine fut abandonnée jusqu'en 1838, où une nouvelle tentative, poursuivie pendant deux ans, produisit encore 8,000 fr. d'or avec un déficit de 17,000 francs. Depuis ce moment, on n'a plus tiré de coups de mine dans les galeries que pour en retirer, de loin en loin, des échantillons minéralogiques.

Nous venons de retracer là l'histoire du principal gisement d'or qu'on ait exploité en Dauphiné; mais ce filon est loin d'être le seul, et nombreux sont, au contraire, les points où, le prestige du noble métal aidant, on a essayé d'en extraire. Généralement il s'agissait de filons de pyrite de cuivre ou de cuivre gris aurifères postérieurs au lias. Nous dirons bientôt, en parlant des mines de fer d'Allevard, qu'il existe dans cette région beaucoup de filons formés, en proportions variables, de carbonate de fer (sidérose) et de pyrite de cuivre avec quelques autres sulfures. Dans de semblables filons, quand la pyrite de cuivre domine, la sidérose n'est plus considérée que comme une gangue inutile, et surtout si cette pyrite contient, comme il lui arrive parfois, des traces d'or et d'argent appréciables; mais, plus souvent, le carbonate de fer devient le véritable minerai, comme à Allevard, à Vizille, à Saint-Georges-d'Hurtières, etc.; et la pyrite de cuivre est alors, au contraire, une gêne pour le traitement du fer, en sorte qu'on recherche les minerais d'où elle est absente. Ce sont ceux-là, les minerais de fer, sans cuivre, ni or, ni ar-

gent, qui constituent une réelle richesse et non ceux où l'on est ébloui d'abord par la présence de métaux plus précieux. Parmi les filons de pyrite de cuivre aurifère inexploités et inexploitables du Dauphiné, on cite ceux de *Molard,* près d'Allemont, d'où Schreiber retira, en 1785, des minerais tenant 22 grammes d'or à la tonne, ceux d'*Auris,* ceux de la *Cochette,* d'*Allevard,* de la *Combe de Theys,* de *Tain*, etc.

A propos du gîte de la Combe de Theys, près d'Allevard, un mémoire de Michel, sieur du Serre, adressé au duc d'Orléans, en 1651, montre que, dès cette époque, les industriels se plaignaient des entraves apportées à leur initiative par l'inertie administrative : le pétitionnaire déclare, en effet, avoir offert au Roi les neuf dixièmes du produit net ou le cinquième du produit brut et, malgré ses démarches, n'avoir pas obtenu le permis d'exploitation qu'il désirait.

Quant à la mine de Tain, elle était située juste en face de Tournon sur le Rhône (d'où le vieux proverbe : *entre Tain et Tournon, il ne paît ni brebis ni mouton).* Son exploitation, au début du XVIII^e^ siècle, nous est connue par un mémoire d'un D^r^ Chambon, qui profite de l'occasion pour nous raconter gravement comment, dans une mine d'or de sa connaissance, on trouva un jour trois figures humaines « dont la tête intérieure et tous les ossements étaient de pur or ». Apparemment, explique-t-il, des ouvriers surpris jadis par un éboulement et qui ont subi « ce changement du corps humain en métal par la vertu des soufres malins qui leur ont caillé le sang ».

C'est, sans doute, de filons semblables à ceux d'Auris ou de Theys que provenait l'or d'alluvions que, de temps immémorial, on a lavé dans les sables de l'Isère et du Rhône. On sait que Pline, Diodore de Sicile, Strabon, etc., parlent des graviers aurifères du Rhône exploités par les Gaulois pour faire des anneaux, des bracelets et des ceintures. Au XVIII^e^ siècle, il y avait encore, le long du Rhône, en aval de son confluent avec l'Isère près de Valence, des orpailleurs qui gagnaient trente à quarante sols par jour. Peu à peu, ces laveurs d'or ont disparu ; mais, en 1850, Gueymard, dans sa description du Dauphiné, dit encore en avoir vu à Cuzi, près d'Aix en Savoie, où ils retiraient environ 1 fr. 50 d'or par jour.

On connaît, d'ailleurs, plus au nord des Alpes, sur le versant italien du mont Rose, au Simplon, etc., des mines d'or encore exploitées et des sables légèrement aurifères qui constituent ce qu'on appelle ambitieusement les placers du Piémont. Il est évident qu'il a existé autrefois d'assez importants gisements d'or dans les Alpes et que si, comme la plus grande partie du vieux monde, elles sont devenues pauvres en métal précieux, c'est un peu parce que, pendant des siècles et des siècles, on les a fouillées avec persistance. Ne voyons-nous pas, en moins de cinquante ans, les gisements colossaux de la Californie commencer à s'épuiser? A toutes les époques de l'histoire, l'or est venu des confins de la civilisation et, rapidement, les contrées déjà mises en valeur ont cessé d'en produire. C'est le même phénomène qui, depuis quatre ou cinq ans, se renouvelle sous nos yeux avec l'étonnante fortune des mines d'or du Transvaal, situées dans un pays où les Européens viennent à peine de pénétrer.

Un métal, qui se rapproche de l'or par sa rareté et son prix comme par ses propriétés, le platine, se présente également à l'état de traces dans les montagnes du Dauphiné, et le fait est d'autant plus curieux qu'il n'existe, en réalité, dans le monde, qu'un seul véritable centre de production du platine, l'Oural. C'est à Gueymard que l'on doit d'en avoir reconnu la présence dans divers cuivres gris des Alpes, notamment au Chapeau, vallée de Champoléon, dans les fers spathiques d'Allevard, dans les sables du Drac, près Grenoble, etc.

Nous pouvons maintenant reprendre

le cours de la Romanche que cette parenthèse nous a fait un peu perdre de vue et, laissant de côté, sur notre gauche, les filons de plomb d'*Ornon* et d'*Oulles*, nous arrivons à la mine célèbre des *Chalanches*, — appelée aussi *Allemont* du nom de la fonderie qu'elle alimentait, — à peu près au confluent de l'Eau d'Olle avec la Romanche.

Le gisement des *Chalanches* présente un type, presque unique en France et fort rare en Europe, de filons d'argent et de cobalt à gangue de calcite analogues à ceux de Schneeberg en Saxe ou de Guadalcanal en Espagne. Aussi a-t-il été étudié minutieusement par les minéralogistes, qui y ont signalé la présence d'une foule de substances rares, notamment de l'argent natif, sulfuré, antimonial ou chloruré, du mercure natif, sulfuré ou allié à l'argent, des molybdates, phosphates et arséniates de plomb, des minerais de cobalt, de nickel, de cuivre, d'antimoine, etc.

Les filons, très irréguliers, en partie encaissés dans le gneiss, en partie dans un calcaire saccharoïde, et enrichis le long de certaines zones pyriteuses, forment un réseau complexe de 600 mètres de long sur 500 de large, où l'on a trouvé parfois, surtout aux intersections des fractions, des poches à 30 pour 100 d'argent, c'est-à-dire valant 50,000 ou 60,000 fr. la tonne. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que de semblables découvertes ont été rares, puisque la mine a dû être abandonnée.

C'est en 1767 qu'on la découvrit ; un paysan obtint, à cette époque, en fondant un morceau de minerai, un petit culot d'argent et s'en alla secrètement, avec une dizaine de camarades, faire quelques galeries au hasard dans la montagne. Les galeries, mal construites, s'éboulèrent et ensevelirent les ouvriers. En 1768, l'État prit possession de la mine et la concéda, en 1776, pour cinquante ans, au comte de Provence, frère du Roi ; c'est alors que celui-ci fit venir de Saxe un ingénieur très habitué à ce genre de mines, Schreiber, qui organisa les travaux et construisit, au pied de la montagne des Chalanches, près du torrent de l'Eau d'Olle, l'usine d'Allemont, destinée à la fusion des minerais et, plus tard, utilisée également pour le traitement de ceux de Pesey, etc.

De 1768 à 1801, la mine (devenue en 1792 propriété nationale) produisit, en tout, 9,453 kilos d'argent, avec un bénéfice net de 207,000 francs, tantôt semblant épuisée, comme en 1775 et 1776 ou après 1791, tantôt, comme de 1777 à 1791, donnant, en moyenne, 25,000 francs de bénéfices par an. En 1808, elle fut concédée à des particuliers et, de 1808 à 1811, puis de 1838 à 1839, on y fit encore quelques tentatives d'exploitation qui, comme tant d'autres entreprises minières dont l'imagination publique ne voit que les hasards heureux, aboutirent à la faillite des concessionnaires. Vers 1881, il a été encore une fois question de reprendre ces travaux, dont les échecs successifs, depuis le départ de Schreiber, ont peut-être été causés moins par un appauvrissement réel que par une mauvaise direction.

Au delà d'Allemont, il faut, pour trouver une nouvelle zone métallifère, arriver à une région où les plissements des Alpes se régularisent et prennent, le long du cours moyen du Drac et de l'Isère, de Monestier à Grenoble et Albertville, une direction N.-N.-E. bien mise en évidence sur les cartes géologiques par des bandes parallèles de micaschistes, de houiller et de lias. C'est le long de cette traînée houillère que nous aurons à décrire les gisements de la Mure, Vizille, Allevard, etc.

A la Mure, nous pouvons signaler une véritable curiosité, c'est un gîte de mercure en France. D'une façon générale, les mines de mercure sont rares dans le monde, et les 4,000 tonnes qu'on en consomme par an viennent d'un bien petit nombre de centres : Almaden en Espagne, la Californie, Idria en Autriche, le Siele en Toscane et la nouvelle mine de Nikitoffka en Russie, dans le bassin du Donetz. Cependant il existe,

en France, au moins deux points où l'on a essayé d'en exploiter : Ménildot, dans la Manche (de 1730 à 1842), et la Mure dans l'Isère (de 1850 à 1854).

Auprès de la Mure (sur le Drac), Schreiber avait trouvé, dès 1780, entre Saint-Arcy et Prunières, un peu de cinabre avec de la blende et de la galène dans des calcaires du lias. En 1850, en recherchant de petites veines de cuivre gris, on trouva à la Combe-Guichard, au nord de Prunières, deux autres gisements, distants l'un de l'autre de 150 mètres, où le cinabre se présentait comme imprégnation dans la calamine, avec un peu de bournonite argentifère; on y fit, sans succès, quelques galeries.

La mine de fer d'*Allevard* se distingue de toutes celles que nous venons d'énumérer (à l'exception des Bormettes) par l'importance de sa production et l'activité avec laquelle elle est exploitée.

On y exploite des filons de carbonate de fer très purs et très réguliers recoupant le trias. Le minerai qui, aux affleurements, était une « mine douce », un peroxyde, est, en profondeur, du fer spathique, soit à petites lames, riche en manganèse et très avantageux (rives), soit à grandes lames et plus pauvre (maillats). Les exploitations des mines douces superficielles datent d'un temps immémorial. Un peu partout, sur des sommets, loin des cours d'eau, on trouve de petits amas de scories encore fort riches, qu'une vague tradition attribue aux Sarrasins, mais qui semblent plutôt romains. Au XIII^e^ siècle, ces mêmes mines alimentaient des forges à acier près de Rives et, au début du XIV^e^ siècle, forges et martinets étaient devenus si nombreux que Humbert II fit détruire tous ceux des environs de Grenoble, pour empêcher la disparition

MINE DE FER D'ALLEVARD
Ensemble des installations (hauts fourneaux et plan incliné)

complète de ses bois, l'un après l'autre employés comme combustibles. De notre temps, un grand nombre de concessions ont été instituées autour d'Allevard, sur les communes de Pinsot, la Ferrière, Saint-Pierre-d'Allevard et Allevard; mais la principale est celle de la Taillat, reprise il y a un siècle par la Société des forges et hauts fourneaux d'Allevard et, depuis 1875, par le Creusot. Cette mine est aujourd'hui reliée à l'usine d'Allevard par un chemin de fer à voie étroite. Le district produit, par an, 40,000 à 50,000 tonnes de fer spathique, estimées 350,000 à 400,000 francs sur le carreau de la mine.

Si, du Dauphiné, nous passons en Savoie, nous trouvons quelques petits gisements de chalcopyrite, parfois aurifères, en relation avec les roches vertes et schistes lustrés triasiques, aucun n'a donné lieu à des exploitations sérieuses; mais il en est plus d'un qu'on vous montre de loin, sous quelque glacier, au haut d'un escarpement presque inaccessible et où, suivant la légende du pays, vont travailler secrètement de mystérieux faux monnayeurs. Il existe, en outre, quelques mines de plomb argentifère plus importantes, parmi lesquelles nous choisirons seulement, pour les décrire en terminant, celles de *Pesey* et de *Macot*, sur la rive gauche de l'Isère, entre Moutiers et Bourg-Saint-Maurice.

Il s'agit là de filons de galène intercalés dans des terrains métamorphiques, rattachés, ceux de Pesey au permien, ceux de Macot à la base du trias, et situés également entre 1,500 et 2,000 mètres. Les veines, presque verticales, semblent souvent s'interstratifier entre les schistes encaissants et contiennent, outre le plomb argentifère, quelques autres métaux : cuivre, antimoine, etc.

Découvert au milieu du XVIII^e^ siècle, le gîte de Pesey fut exploité, de 1745 à 1792, par une société savoisienne qui en retira environ pour 19 millions de francs d'argent; mais, à ce moment, les travaux vinrent donner dans de vieilles galeries oubliées, antérieures à l'usage de la poudre, et des torrents d'eau, qui s'en échappèrent, noyèrent un certain nombre d'ouvriers, firent ébouler des chantiers, etc. L'époque n'étant pas, d'ailleurs, favorable à l'industrie, on arrêta la mine. Trois ans après, les propriétaires ayant émigré, la concession de Pesey fut confisquée par le département du Mont-Blanc, et quand, en 1802, on voulut diviser l'École des mines de Paris en quatre écoles pratiques installées chacune dans une mine ou une usine, on eut, sur le conseil de Schreiber (le directeur des Challanches dont nous avons parlé plus haut), l'idée, au moins originale, d'en placer une à Pesey, à près de 2,000 mètres d'altitude, au pied du glacier de Pepin. La décision une fois prise par arrêté des consuls, on commença, comme c'est assez l'usage dans les bureaux, à s'apercevoir des difficultés de son exécution, et l'École alla en fait à Moutiers, où elle resta, de 1802 à 1814, à un niveau déjà suffisamment élevé au-dessus de la mer pour satisfaire les plus alpinistes; mais, pendant ce temps, Schreiber avait mis en exploitation le filon de Pesey, auquel il adjoignit bientôt, en 1807, ceux de Macot, en installant, pour le traitement des minerais, une usine à Albertville. De 1803 à 1814, les mines de Pesey et de Macot produisirent 2,200,000 francs de plomb et d'argent.

En 1814, ces mines rentrèrent sous l'administration des rois de Piémont; mais les travaux ne furent pas interrompus pour cela, et l'on estime que, jusqu'en 1850, ils donnèrent encore 17,500 kilogrammes d'argent et 8,000 tonnes de plomb. En 1854, les mines passèrent à une société franco-savoisienne, qui ne s'occupa guère que de tirer parti des rebuts et des scories anciennes, et enfin, en 1866, le tout fut abandonné.

L. DE LAUNAY.

AU PAYS DES VENDES

Croirait-on qu'à soixante kilomètres de Berlin, ville-caserne, capitale européenne des produits d'Edison, de Krupp et de Bebel, se trouve figé sur place un pays primitif où l'on ne parle pas allemand, où les usages et les mœurs se sont conservés intacts à travers la série des temps, où le vêtement lui-même, qui semble sorti de chez le bon costumier, lutte de pittoresque avec ce qu'offraient autrefois la Suisse, la Bretagne et l'Écosse, ces providences des auteurs de livrets d'opéras et d'opéras-comiques?

Ce pays, c'est la forêt de la Sprée, dernière parcelle de la futaie monstre qui s'étendait de l'Elbe à la Pologne, de la Bohême à la Baltique; et ceux qui l'habitent sont les derniers descendants de cette héroïque race des Vendes, qui luttèrent pied à pied contre le Germain envahisseur, jusqu'à ce que, traqués de toute part et rétrécissant leur cercle, ils en arrivèrent à n'être plus qu'un groupe infime, renfermé dans un Burg dont il ne reste plus que le souvenir légendaire.

Pour parvenir à cet Éden, dont l'histoire même s'est effacée dans la brume des siècles, on prend, à la gare centrale de Berlin, son billet pour Lubbenau, sur la ligne de Kotbus. C'est entre ces deux villes que s'étend la curieuse contrée que nous allons visiter.

A la vérité, ce n'est pas une contrée, c'est un archipel formé par la Sprée, qui tout à coup se partage, se divise et se répand en un inextricable labyrinthe de ruisseaux et de ruisselets, englobant des forêts et des prairies, où l'on aperçoit, à travers les grands arbres et les meules de foin, des habitations gaies, peintes à vives couleurs et chamarrées de vigne folle, de clématite sauvage et de cucurbitacées grimpantes, dont les courges d'or se détachent, comme les citrons en Toscane, sur la grasse verdure.

Après une courte halte à l'auberge, où se balance une enseigne portant : *A la verte plage de la Sprée*, nous prenons une des nombreuses gondoles qui se balancent sur l'étroite rivière. Bientôt celle-ci se rétrécit encore, coulant à travers une prairie où le soleil darde ses rayons les plus ignés, comme pour faire désirer davantage la forêt promise qui s'étale à nos yeux et semble fuir devant nous.

Maintenant, nous sommes sous bois. Ah! l'étrange sensation! Un parc, où les allées sont des cours d'eau! Une Venise, où les palais sont remplacés par des ormes centenaires! Un coin de Hollande, avec ce rêve réalisé : de l'ombre. Par moments, on se croirait sous les chemins couverts de Varangeville ou de Veules, et, dans d'autres, la pensée se reporte vers les douces clairières du Bocage et du Cotentin.

Le canot, poussé à la gaule, coule doucement sur l'onde, où s'étirent paresseusement les nénuphars et les lis jaunes, autour desquels se pourchassent des nuées de libellules. Parfois, une poule d'eau montre sa petite toque de velours noir. Une paire de canards sauvages s'envolent bruyamment. Et c'est tout.

Mais d'où vient cette fleur qui nous frappe au visage?... Deux yeux bleus, à travers les branches... Un éclat de rire!... Eh! parbleu! ces îlots sont habités... Bientôt des ponts en trapèze, grêles comme un appareil de gymnastique, forment au-dessus de nous des arcs de triomphe, suspendus en l'air comme par miracle. Les gens y passent avec une agilité de clown. De chemins, point. On va de chez l'un chez l'autre, et nul n'y trouve à redire. Chaque maison a son île et son canot attaché dans une anse. Enfin, les chevaux, s'il s'en trouve, et les bœufs vont en bateau : c'est le seul véhicule connu dans le pays. Parfois on croise un convoi de foin, qui vous rase

de si près qu'il faut se jeter en arrière pour n'en être pas éraflé; ou bien, c'est

On atteint ainsi Leyde, petit village dispersé sur plusieurs îlots. Là, notre

JEUNES FILLES VENDES

une famille qui déménage, emportant ses meubles à l'air libre; ce canot, affublé d'un aigle à la poupe, c'est le canot de la poste, — tous bateaux plats, primitifs, mais commodes.

oreille est frappée d'une langue douce, mélodieuse, presque plaintive, comme tous les parlers slaves. Car les Vendes sont des Slaves, des Serbes, comme ils disent. Ils sont assez répandus dans le

nord-est de l'Allemagne. Tant en Saxe qu'en Prusse, on en compte environ 166,000, répartis en 105 paroisses, comprenant 763 villages; mais ces fils des anciens Vandales, tout en conservant pieusement leurs coutumes traditionnelles, ne laissent pas que de se germaniser au contact des grandes villes, sous le rapport du langage, s'entend.

A Dresde, on peut voir, chaque dimanche, devant l'église de la cour, le marché aux servantes, qui rappelle le tableau si connu de Marchal. Ces filles viennent toutes des villages vendes; mais avant tous pourparlers, elles s'informent de la distance à laquelle se trouve le pays auquel on les destine. Dresde est leur paradis, leur phare

SUR LA ROUTE DE BURG

scintillant, leur miroir aux alouettes; mais elles entendent bien n'en pas dépasser les environs, afin de se tenir toujours à proximité de l'église urbaine, où l'on prêche en vende. Quand on leur demande pourquoi, comprenant l'allemand, elles ne veulent pas aller au service paroissial, elles répondent que c'est parce que leur livre est en tchèque, et si on leur en veut donner un en allemand, elles le refusent.

Les Vendes, d'où qu'ils viennent, sont donc avant tout Vendes et restent Vendes; mais c'est dans la forêt de la Sprée qu'ils se sont conservés dans toute leur pureté. Là, pas de compromis, pas de mélange. Aussi, quel charme de terroir! Ces paysans, qui vous croisent sur l'eau ou qui passent au-dessus de votre tête sur leur volige branlante, vous saluent cordialement du bonnet et du sourire. Les yeux sont francs, la voix est claire; certes, on ne ment pas dans ce pays. Et puis, ce décor si doux à l'œil, si calme, si pur!... Il semble que le temps passe là moins vite qu'ailleurs; on se laisse bercer par le murmure des eaux, des herbes, des feuilles; on rêve, on divague, on oublie... Mais soudain un choc nous ramène à la réalité. Notre esquif a pris terre dans une petite anse ombragée. Devant nous, une maison hospitalière se dresse, enfouie dans la verdure. Au-dessus de la porte une inscription de bienvenue nous invite à en franchir le seuil; nous entrons et nos yeux sont aussitôt éblouis par le spectacle bigarré qui s'offre à notre vue.

Tout est sculpté et colorié dans cet intérieur. Partout des têtes de loups, — emblème du pays vende, — partout des fleurs, partout des feuilles peintes à vive couleur. La couverture qui recouvre la literie est à elle seule tout un poème héroïque de rouges, de verts, de jaunes. Jamais palette en délire n'enfanta pareil chaos de tons flamboyants. Cette couverture, c'est l'orgueil, c'est la gloire de la ménagère : la bonne dame a passé le plus clair de sa jeunesse à la tricoter, à l'assembler, à la broder; faites-lui-en compliment: un bon sourire vous en récompensera.

Après le lit, le poêle, ou plutôt le monument, car il tient le quart de la pièce. Plaqué de tuiles peintes, il ajoute au décor général. Dans un vide qui le sépare du mur est encastré le fauteuil du chef de famille. Nul, pas plus la mère que l'aïeule, n'oserait se risquer à cette place, même en l'absence du maître. La niche est pour le père, seul avec ses chiens. Des escabeaux, des bancs pour les autres; et le carreau pour les retardataires, à la veillée.

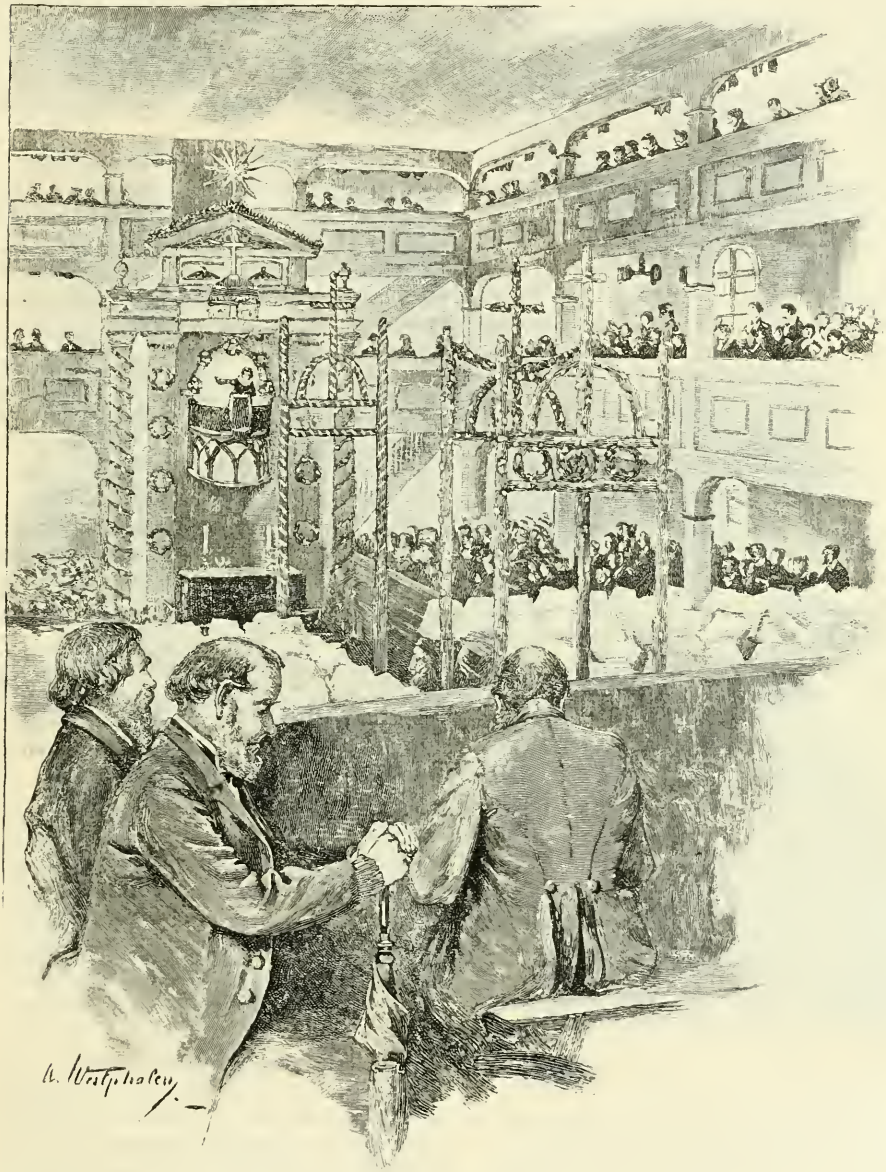
Car, dans la forêt de la Sprée, comme dans la Lande, comme dans le Genêt, comme partout où se sont conservées intactes les traditions du passé, la veillée joue un rôle prédominant. Les *Contes de ma mère l'Oie* sont de tous les pays, et là, dans la patrie disparue des héros, des demi-dieux de l'Olympe vandale, ils acquièrent un mordant qui fait songer aux récits des scaldes scandinaves. Tout le passé de ce peuple, qui fut grand, brave et libre, tient dans la légende du roi des Vendes... Lequel ? L'histoire ne le nomme pas. C'est le roi des Vendes, et cela suffit. Il allait à la guerre, dit-on, précédé de tambours recouverts de peaux d'enfants pris à l'ennemi; son approche semait la terreur, et les Germains fuyaient devant lui. Cependant, il reculait toujours, devant le nombre, et finalement, acculé, cerné dans la forêt de la Sprée, il fut tué de la main même du farouche margrave Géro.

Depuis, le roi des Vendes, protégeant les débris de son vaillant peuple, s'est fait le père de ses arrière-sujets. Il bénit leurs prairies, leurs arbres, leurs canots. Souvent, la nuit, on le voit traverser les ponts de bois, pour aller d'un bien à l'autre; mais, de jour, on ne l'aperçoit jamais, car, semblable aux héros de la Walhalla, il combat aux heures de soleil contre les Germains, que, plus heureux en l'autre monde qu'ici-bas, il défait toujours.

Aussi, quoique bons luthériens, les

Vendes élèvent-ils leur roi presque au rang d'un dieu. De même, ils honorent

trouve au travail. De même, sa sœur, la Dzievica, parcourt, mais avec des inten-



LE PRÊCHE DU DIMANCHE A L'ÉGLISE DE BURG

la Psezpolnica, qui, l'été, pendant la grande chaleur de midi, parcourt les prairies, armée d'une faucille d'or, dont elle frappe à mort les imprudents qu'elle

tions moins farouches, les bois et les forêts, suivie de sa meute, qui fait, assez irrévérencieusement, la chasse aux nymphes toujours à l'affût des garçons

qu'elles cherchent à séduire. Enfin, la nuit, la Murawa, aux cheveux de chanvre, s'assoit sur la poitrine de ceux qu'elle marque pour une mort prochaine. Celle-là est honnie, mais pas autant que le margrave Géro, qui porte le poids de toutes les malédictions des Vendes, petits et grands.

Mais d'autres paysages et d'autres surprises nous attendent. Adieu donc, Leyde aux toits hospitaliers, aux mœurs délicieusement patriarcales. En sortant du village, on débouche subitement dans une immense prairie, dont une bonne portion, reboisée, figure une suite de pépinières. Là, c'est le royaume du foin. Une bonne odeur saine vous envahit. Les meules succèdent aux meules, diaprées de grands coquelicots rouges qui ne sont autres que les faneuses, en jupe écarlate. Souvent, tout un cortège de gars, dont on ne voit que les jambes émergeant d'une botte gigantesque, se déroule en file indienne. C'est, pour opposer à la forêt vivante de Shakespeare, le foin qui marche, beaucoup plus pacifique et plus pittoresque.

Mais voici de nouveau les bois et le méandre sinueux des petits cours d'eau. Le spectacle, et le charme qui en résulte, sont les mêmes que précédemment. Même calme et même solitude. Puis la rivière s'élargit. C'est la Muhl-Sprée, quelque chose comme le carrefour aux moulins, dont les roues à palettes tournent lentement. Que peuvent-ils moudre? Le froment venu de loin, sans doute; car il faut bien manger du pain, même dans les pays sans blé. Un système d'écluses favorise cette manutention locale, qui jette une note d'activité dans le paysage dont — ô nature humaine — les douces morbidesses commencent presque à nous sembler monotones.

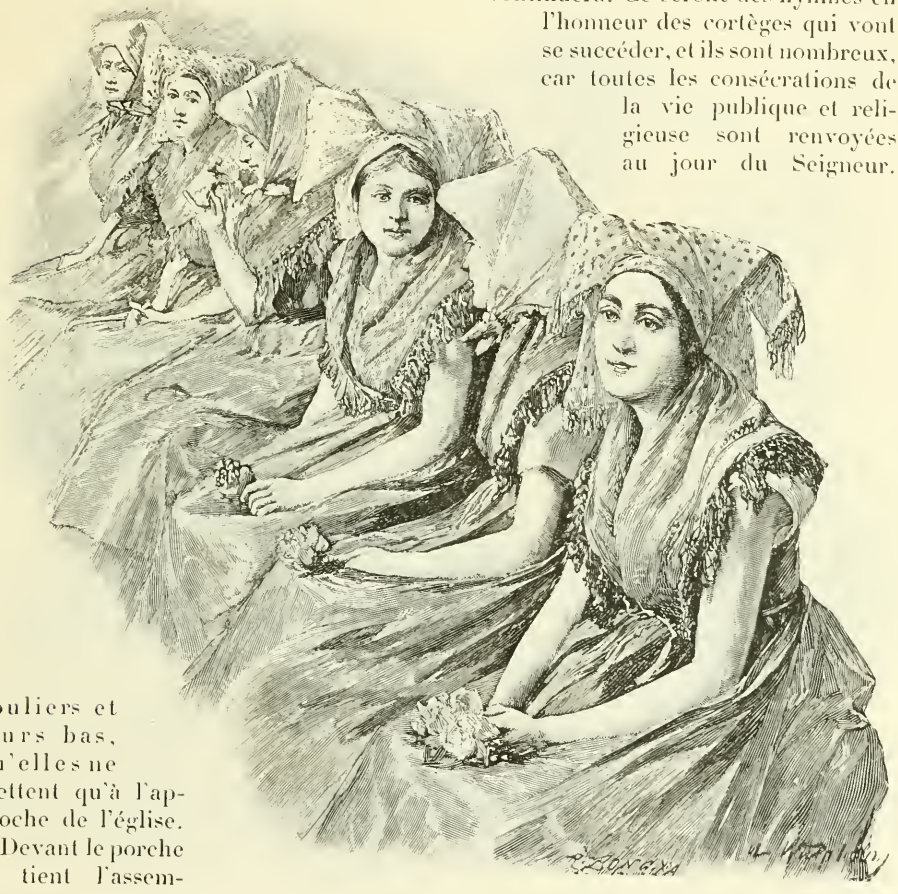
De grands, d'immenses arbres projettent leur ombre sur ces moulins. L'un d'eux dépasse les autres de sa cime majestueuse : c'est le chêne du Roi, celui-là même au pied duquel, suivant la légende, se tenait le guerrier fameux avant son dernier combat avec Géro. Là, nous sommes en plein cœur de l'antique forêt des Vendes, et là aussi s'élevait, sans doute, le Burg témoin des suprêmes efforts d'un peuple écrasé sous l'invasion. Pour confirmer notre supposition, une ville qui s'appelle Burg ne tarde pas à surgir devant nous.

Est-ce possible? Une ville en ce pays si champêtre qu'une humble chaumière y paraît presque déplacée? C'est la vérité pourtant! Burg est bien une ville, mais une ville à part, on pourrait dire une ville à la campagne. Son campanile, à la mode du Brandebourg, émerge des arbres touffus, et l'on ne voit guère ses maisons que lorsqu'on en est tout près. Peu d'industrie, d'ailleurs! Des haies vives, au lieu de boutiques! des herbages, en guise de cours! des demeures comme à Leyde, remplaçant avec avantage les constructions urbaines! Et, comme véhicule, le canot toujours, filant entre les rives citadines sans plus de majesté qu'entre les berges rurales.

C'est un dimanche qu'il faut choisir pour visiter Burg, et nous n'avons eu garde de manquer à la règle. On vient de loin au spectacle curieux que présente la petite capitale des Vendes ce jour-là. Dès le matin, d'innombrables barques chargées de paysans en tenue de gala sillonnent les cours d'eau qui mènent à la ville, se succédant avec l'appareil d'une fête; et c'est, en effet, d'une fête qu'il s'agit, d'une fête renouvelée tout au long de l'année, d'une fête religieuse, doublée d'une fête champêtre.

Les filles se sont parées de leurs plus beaux atours. Elles portent sur la tête une coiffe blanche, à raies ou à pois de couleur, qui, pour la forme, et très ample, tient à la fois du bonnet breton, du papillon alsacien et du châle napolitain. Un vaste fichu, croisé sur la poitrine, se détache sur un corsage, de velours généralement, auquel succède une jupe de couleur éclatante. Sur la poitrine, beaucoup de bijoux : des bro-

ches, des chaînes et des piécettes d'or ou d'argent! Ainsi chamarrées, les jolies blondes s'avancent toutes pimpantes, deux par deux, les bras nus, et les pieds aussi, car elles portent à la main leurs souliers et leurs bas, qu'elles ne mettent qu'à l'approche de l'église.



LE BANC DES FILLES, SUR LA PLACE

Devant le porche se tient l'assemblée. Les parents, les amis se reconnaissent, se saluent, s'embrassent. C'est un fourmillement de ruche, un bariolage de bouquet champêtre. Les langues vont leur train, et les rires, et les bouts de chanson; car en aucun pays on ne chante autant que dans le pays vende. Tout à l'heure, ce seront les saints cantiques que la foule débitera tout d'une voix en un chœur formidable, dans le temple qui contient deux mille places, occupées, jusqu'à la dernière, tous les dimanches. Puis, le service terminé, les filles, après une promenade où elles se tiennent par la main en chantant encore, reviendront s'asseoir sur de longs bancs disposés sur la place, où le concert continuera. Ce seront des hymnes en l'honneur des cortèges qui vont se succéder, et ils sont nombreux, car toutes les consécrations de la vie publique et religieuse sont renvoyées au jour du Seigneur.

Voici le baptême. La marraine, grave comme une enluminure de missel, marche en tête, flanquée de deux matrones coiffées d'une sorte de chapeau de gendarme qui semble échappé de la défroque du grand Frédéric. Le père et les parrains viennent ensuite, en chapeau haut de forme, très solennels; puis s'étire la longue procession des

jeunes filles. De garçons, on n'en voit guère pendant ces exercices de la journée dominicale. Ils sont au cabaret, à célébrer l'eau-de-vie, le *polenz,* seule ou à peu près seule boisson connue dans le pays. Ou bien ils sont de noce, et alors ils n'ont pas à chômer, car le mariage vende est entouré d'une infinité de coutumes qui en font l'une des cérémonies les plus compliquées de ce genre, si variable d'un pays à l'autre.

UN BAPTÊME

Depuis le matin, la fiancée, chez ses parents, attend son promis, la couronne de myrte posée sur la coiffe blanche ornée de dentelles, ainsi que le voile et le fichu, qui ressortent étrangement sur le corsage, qui est noir, et la jupe, de deuil également. Singulière contradiction : chez ce peuple si gai, si exubérant, si ami de la couleur, le noir est signe de joie. Les femmes se mettent en noir les jours de grande fête carillonnée, les après-midi de réjouissances publiques, et pour aller à la communion. Aussi les demoiselles d'honneur ont-elles eu soin d'arborer au moins un coin de cette étoffe d'allégresse. Sur leur jupe rouge ou bleue elles portent un tablier noir. De la sorte, l'étiquette est sauve, et le décor n'y perd rien.

Mais la fiancée s'impatiente. A quoi pense son bien-aimé? Pourquoi ce retard? C'est que, chez le futur, tout est en émoi. A la dernière minute, les parents ont refusé leur consentement. Vainement le *probatch,* le principal

garçon d'honneur, s'efforce de les convaincre : leur décision paraît inébranlable. Alors les invités s'en mêlent et finalement remportent la victoire.

Aussitôt le cortège s'ébranle. Il se compose de jeunes gens portant en sautoir une vaste écharpe et au flanc un grand sabre, de belliqueuse apparence. Mais pendant ce temps tout a changé de face chez la fiancée. Ses parents, à leur tour, ne veulent plus du mariage; ils mettent leurs invités dehors et calfeutrent leur maison. Aussi celle-ci va-t-elle être l'objet d'un siège en règle. Le futur fait la courte échelle au *pro-batch,* qui, par une lucarne, s'abouche avec la première demoiselle d'honneur. Les pourparlers sont embrouillés et prolixes, mais finalement les parents de la jeune fille s'avouent vaincus; seulement, ils cherchent à tromper le futur : on lui amène d'abord une petite vieille, sale et bossue, puis une fille qui n'est pas sa promise, et enfin, devant l'attitude hostile de la foule, celle-ci, toute rougissante sous sa coiffe blanche.

LE BAL

Maintenant la noce s'est mise en route, précédée de joueurs de cornemuse, sur une barque pavoisée. Mais elle n'est

pas au bout de ses peines. Les garçons de l'endroit, résolus à s'opposer au départ de la jeune fille, ont barré la rivière. On parlemente; le loustic de la bande se prodigue en quolibets, et finalement l'affaire s'arrange, moyennant finance. Désormais, tout est en règle, et les cérémonies habituelles du mariage se déroulent sans encombre à l'église, à table et à la danse. Puis on fait la conduite aux mariés, qui portent chacun un pain sous le bras, en pronostic d'abondance, et, sous leurs fenêtres, les jeunes filles chantent un chœur d'adieux, pendant que le loustic, au nom des assistants, remet solennellement une pantoufle au mari, et défait à la femme un de ses souliers, qu'il jette à la foule.

Quand un enterrement tombe un dimanche, la série des exhibitions hebdomadaires est complète. Les canots, glissant sans bruit, avec leur appareil funèbre, produisent une impression toute particulière. Quant aux coutumes qui accompagnent la veillée du mort et les préparatifs des funérailles, elles méritent, bien que lettre close pour nous, d'être citées. Aussitôt que le moribond a rendu le dernier soupir, on voile les miroirs et les images qui décorent le logis; on en éloigne les pendules et en général tout objet de luxe ; puis, autour du cercueil ouvert, on allume autant de cierges que le défunt comptait d'années. Les amis, prévenus, arrivent aussitôt, vêtus de blanc, qui, par opposition au noir, signe de réjouissance, joue le symbole de la tristesse, et la veillée s'organise, mêlée de chants plaintifs. Quand c'est le chef de famille dont on déplore le trépas, les parents sortent en bande et vont annoncer la fâcheuse nouvelle au bétail, aux abeilles et aux fleurs, qui sans cela disparaîtraient ou s'étioleraient.

Mais qu'allons-nous parler de deuil, d'enterrement, alors que tout se prépare pour la joie, pour la danse! De tous côtés flageolets et cornemuses font rage. Dans certains endroits plus distingués, un violon et une contrebasse marquent le pas aux valseurs; mais combien est plus attrayant le bal populaire à l'auberge, au *palenz*, à l'*eau-de-vie*, comme on l'appelle! *Palenz ye walenz* (l'eau-de-vie, c'est le meurtre), dit un proverbe vende; et, en vérité, souvent les couteaux sortent de leurs gaines après boire; mais ils y rentrent sans efforts, sous le regard suppliant des filles aux doux grands yeux, et la danse recommence.

Pourquoi faut-il quitter ce coin de terre privilégié, si gai, si tranquille? C'est la destinée du voyageur de vivre chaque jour d'un plaisir, d'un regret. Demain efface aujourd'hui. C'est la lanterne magique : effet de jour, effet de lune, effet de neige! Maintenant : la grisaille du soir, sous les grands arbres; les rossignols; et, tout au long des berges, les vers luisants piquant l'herbe sombre de petites lumières falotes. Tout à l'heure : la gare centrale de Berlin, noyée de feux électriques; les cafés éblouissants de la promenade des Tilleuls; les brasseries aux grands vitraux en ogives, contant le Graal, le Rhin et Marguerite. Et bientôt : l'eau bleue de l'Adriatique, peut-être; ou le soleil de minuit; ou nos chers pays de France, où le cœur bat plus léger, plus chaud, plus ému.

C'est bon, c'est charmant de voyager, et c'est plus doux encore de revenir chez soi, — avec l'idée de repartir.

Edmond Neukomm.

AUGUSTA HOLMÈS

Depuis quelques jours, Mlle Augusta Holmès est sortie de la notoriété pour entrer en pleine gloire, et les trompettes de la Renommée, je veux dire les gazettes retentissantes, ont sonné son los avec la fougue impartiale qu'elles apportent à la glorification des « personnalités en vue », mises en lumière par des coups de théâtre d'ordres divers, journalistes fraîchement amnistiés, bicyclistes détenteurs de records curieux, condamnés à mort, etc.

De par les interviews et les reportages, il ne nous est plus permis d'ignorer qu'elle est fille de la verte Erin, glorieuse origine qu'elle a maintes fois affirmée, notamment dans *Irlande* (1885), sa meilleure œuvre symphonique peut-être, et dans une chanson célèbre où les *Gars d'Irlande* qui

> Bien loin là-bas, sur d'autres mers,
> Vont errant à travers les mondes,
> En répandant des pleurs amers,
> Plus amers que les tristes ondes,

coupent leurs lamentations d'un insoucieux refrain en *la bémol*

> Tra la la la! vidons nos verres!
> Buvons! oublions nos misères!

dansé et chanté avec un de ces entrains bien celtiques, comme on n'en a pas en Angleterre.

Nous savons que Mlle Augusta Holmès écrit ses livrets elle-même, à l'instar des compositeurs, inégalement géniaux, dont s'enorgueillissent l'Allemagne, la France et la Belgique : Richard Wagner, Hector Berlioz et Émile Mathieu; qu'elle interprète ses œuvres en perfection avec une voix unique « par le timbre et l'expression, dont l'étendue va du *contre-fa* grave au *si bémol* aigu »; que, fervente de Wagner, elle pèlerina assidûment à Bayreuth, où l'on se souvient encore des *Hoïotoho!* à fléchir Wotan, qu'elle lançait, au sortir de la « Restauration »; qu'elle habite « un délicieux intérieur au milieu des palmes et des couronnes recueillies en ses courses triomphales, les murs ornés de magnifiques portraits de Wagner, d'illustrations de Clairin, d'Henri Regnault, et de mille bibelots et souvenirs artistiques ».

Nous savons que, peu de temps avant la guerre, elle chanta le grand duo de *Samson et Dalila* avec Henri Regnault, et que jamais cette musique, — alors inconnue ou conspuée et dont elle raffolait justement, — ne fut interprétée avec autant de fougue et de passion que par la belle Dalila, la puissante Pythonisse, à laquelle Saint-Saëns (aux temps héroïques où elle composait un opéra sur Kali, la déesse indienne, indigo de la tête aux pieds) rendait ce juste hommage : « Comme Vénus fécondait le monde en tordant ses cheveux, elle secouait sur nous sa fauve crinière, et quand elle avait prodigué les éclairs de ses yeux, les éclats de sa voix salpingéenne, nous courions à nos plumes et à nos pinceaux, et des œuvres naissaient dont quelques-unes sont restées. »

Nous savons, par M. Hugues Imbert, que « la colombe dont elle fit son oiseau « favori dès la plus tendre enfance et « qui, penchée sur son épaule, enflait « sa jolie gorge que soulevaient des « soupirs d'amour, lui souffla peut-être « également les premières (*sic*) effluves « des langoureuses et chaudes extases « qu'elle sut si bien chanter par la suite ».

Nous savons enfin qu'elle a posé pour la fameuse *Thétis*, d'Henri Regnault, et qu'un portrait d'elle figura au Salon, dû au mol pinceau de Jacquet, mal propre à comprendre son entière beauté.

Le malheur, c'est que ces détails que je viens de résumer, et dont je ne con-

teste pas l'intérêt, occupent dans les journaux des colonnes entières et qu'il ne reste plus de place aux rédacteurs pour donner le moindre renseignement sur la musique de cette compositrice si copieusement biographiée. Il ne m'a pas semblé utile de suivre la même voie, et au lieu de vous dénombrer les portraits de Wagner qui ornent son appartement de la rue Juliette-Lamber, ou les mélomanes qui se pressaient jadis à ses soirées de la rue Mansart, j'ai cru préférable de réserver quelques pages pour étudier la *Montagne Noire* de plus près.

Quand le rideau se lève, nous apercevons parmi les pics de la Montagne Noire Monte-

Cliché Benque.

negro) des ruines fortifiées, de vieilles murailles, des créneaux démantelés par-dessus lesquels des femmes alarmées regardent une bataille qu'on ne voit pas, mais qu'on entend beaucoup. Plaintes en *ut* mineur, appels de trompettes, lamentations de vierges, rien n'y manque, pas même l'invocation patriotique de Dara, une vieille exaltée. Tout à coup, ivresse imprévue, les deux chefs, Aslar (baryton) et Mirko (ténor) reviennent triomphants; la croix a vaincu le croissant, à la grande joie des choristes qui clament : « Sur mon cœur! Dans mes bras! O ma sœur! O ma mère! » avec une émotion ponceive que ne désavouerait pas M. Jules Barbier. Les deux héros échangent le serment de fraternité :

Je jure devant Dieu de t'aimer comme un frère!
Dans la vie ou la mort, dans la paix ou la [guerre,
Et de sauvegarder ton honneur de chrétien,
Fût-ce au prix de mon sang, ou fût-ce au prix [du tien!

Lors survient Yamina, Turque prisonnière des Monténégrins, dont la sensuelle beauté ensorcelle le naïf Mirko; par sa romance genre ottoman, qui s'étire en triolets inviteurs, elle obtient la vie sauve.

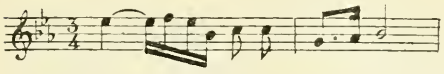
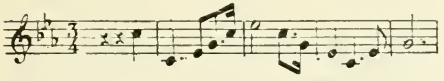
Elle ne perd pas son temps et, dès le second acte, la voici qui s'épanche en mélopées langoureuses, voluptueusement lentes, dont la *morbidezza* a bientôt fait d'effacer chez le versatile ténor le souvenir de sa fiancée Hélène. Il fuit avec la séduisante païenne, dans la montagne, et quand Aslar, essoufflé, les rejoint, malgré les objurgations de ce cœur honnête, malgré les rappels du serment de fraternité, il refuse de rentrer au bercail, de reprendre la vie rude et probe des camps, à jamais enlacé par le souvenir berceur du chant de Yamina que redit l'orchestre énamouré; il s'évade avec la Turque, après qu'elle a gratifié le vertueux Aslar d'un coup de poignard vindicatif.

Une dernière fois, Aslar vient rechercher Mirko dans le jardin turc embelli de palmiers et de jeunes filles demi-nues, où le déserteur boit l'oubli et les vins du cru. Le Serment de Fraternité résonne une fois encore sans plus de succès que la précédente, et Aslar, qui a juré de sauvegarder l'honneur de ce chrétien,

chrétien bien inconstant, « fût-ce au prix de son sang », désespérant de le ramener à des sentiments meilleurs, le jugule.

*
* *

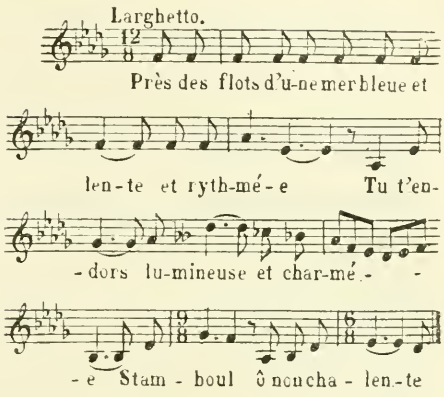
Il va sans dire que l'*authoress* est trop wagnérienne, du moins de convictions, pour avoir omis de donner à son opéra turco-monténégrin une armature de *leitmotive*, et je n'aurais garde de l'en blâmer. Malheureusement, si les motifs typiques sont aujourd'hui acceptés par tous, sauf par quelques rétrogrades obstinés, comme l'indispensable organisme de toute symphonie accompagnant une action dramatique, il ne s'ensuit pas qu'ils suffisent à rendre parfaite ou même bonne l'œuvre à laquelle ils concourent. Le plus érudit des wagnériens français, j'ai nommé M. Alfred Ernst, après avoir sayamment exposé que le système des motifs conducteurs est le plus riche, le plus logique, le plus clair, le plus dramatique des procédés d'expression, conclut sans ambage : « D'ailleurs, une partition bourrée de *leitmotive* peut demeurer inférieure au moins bon des opéras. »

Or, il faut bien l'avouer, ce petit turlututu

sortant de l'orchestre toutes les fois qu'il s'agit d'Hélène, « la douce fiancée », ne présente qu'un intérêt restreint, de même que ce grand nigaud d'arpège trouvé dès le début de l'opéra

et qui s'impose aussitôt qu'on évoque le Serment de Fraternité. J'en pourrais dire autant de la plupart des thèmes de la *Montagne Noire*.

Le côté sensuel de l'opéra a touché le public au bon endroit ; tous les airs de Yamina ont porté, son caressant andante du premier acte :

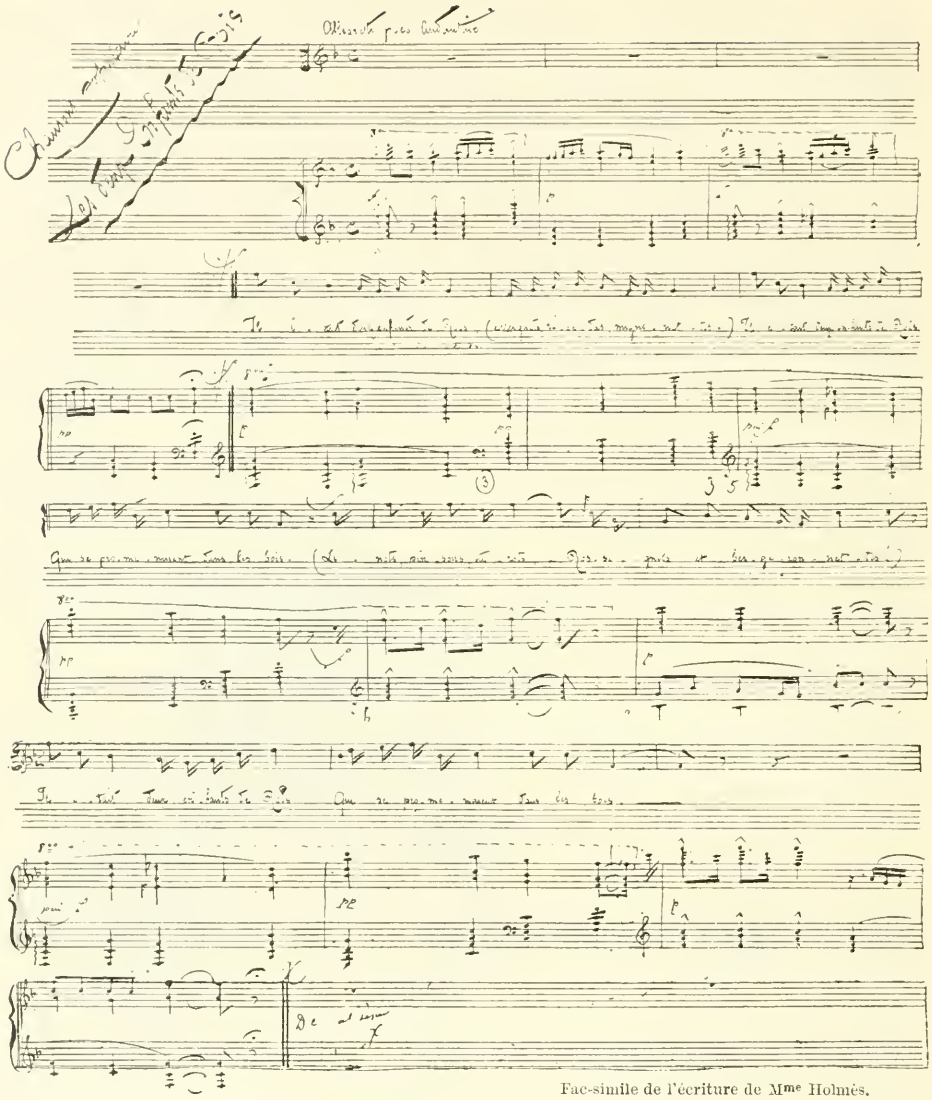
Parmi les fleurs
Et les odeurs,
Je suis née,

avec ses ports de voix traînants comme une ceinture lâche, aussi bien que la pénétrante mélopée,



qui malheureusement s'encanaille en une valse lente pour estaminet de spahis et dont un fragment : « C'est nous qui régnons sur les âmes », revient à plusieurs reprises au cours de l'œuvre, semblant symboliser les irrésistibles séductions de Yamina.

Je confesse que la partie guerrière, très développée, m'a paru insupportable. « Il est plus facile de trouver des moines que des raisons », disait-on au temps des luttes religieuses ; il est plus facile à M^lle^ Holmès de trouver des trombones que des idées musicales. C'est une débauche de cuivres, une tempête de vociférations belliqueuses, une orgie de tapages inouïs, comme pouvait seule en déchaîner la compositrice qui fit trembler, en 1889, le Trocadéro étonné sous les ouragans de son *Ode triomphale* (première exécution le 11 septembre 1889, douze cents exécutants, coût : 300,000 francs).

En somme, il en va de la musique de la *Montagne Noire* comme de toute celle d'Augusta Holmès : c'est de la musique de femme, et ce mot dit tout.

Fac-simile de l'écriture de Mme Holmès.

Entendons-nous bien. Je serais marri que l'on me crût enrégimenté parmi les misogynes scientifiques qui suivent la bannière de Strindberg et proclament l'infériorité, l'incapacité de la femme, sous divers prétextes peu probants.

Il suffit de citer aux détracteurs exagérés de la femme les noms de Sophie Germain, de George Sand, de Rosa Bonheur. Mais enfin, et sans qu'il soit besoin de rappeler à l'appui de cette assertion les travaux de Darwin, Herbert Spencer, Mill, Hæckel, Virchow, Hartmann, Welcker et Letourneau, on doit reconnaître avec Strindberg que, — sauf de glorieuses exceptions, — la femme est une forme rétrécie de l'homme, « forme dont le développement se serait arrêté entre l'adolescence et la

virilité pleine ». Je parle ici au point de vue de ses capacités esthétiques, le seul qui me paraisse notablement digne d'intérêt.

M. Saint-Saëns, qui prise à sa valeur le talent de Mlle Holmès et ne saurait être suspecté de la méconnaître, puisqu'il lui donnait jadis de sages conseils de modération (dont elle n'a profité que dans *Irlande*), tandis que lui-même s'étonnait de voir sa correction un peu froide s'échauffer au contact de cette musicienne ardente, et créer, assouplie, des *Mélodies persanes* d'une chaleur inattendue, M. Saint-Saëns n'a pas hésité à écrire :

« Les femmes sont curieuses quand elles se mêlent sérieusement d'art : elles semblent préoccupées avant tout de faire oublier qu'elles sont femmes, sans songer que c'est justement cette préoccupation qui décèle la femme. Comme les enfants, les femmes ne connaissent pas d'obstacle ; et leur volonté brise tout. Mlle Holmès est bien femme ; c'est une *outrancière*. Dans sa musique, les cuivres éclatent comme des boîtes d'artifice ; les tonalités se heurtent, les modulations s'entre-choquent avec un bruit de tempête ; les voix affolées perdent toute notion de leurs registres naturels et se précipitent des tons les plus aigus aux tons les plus graves, au risque de se briser ; tous les timbres de l'orchestre, soumis à une sorte de culture intensive, donnent le maximum des effets possibles, et les violons, au mépris de toute justesse, lancent des fusées devant lesquelles le piano même reculerait ; la grosse caisse, les cymbales, la harpe, dansent une ronde folle, et l'ophicléide lui-même se met de la partie. Elle le veut... »

On ne saurait dénoncer avec une ironie plus fine ce besoin de paraître forte à tout prix, cette manie d'exhiber des doubles muscles... en baudruche, cette exagération si féminine qui, pensant prouver une virilité fougueuse, prend la violence pour la force, et n'a jamais pu être considérée comme l'indice d'un talent masculin que par des critiques à courte vue ou par Mlle Holmès elle-même.

Sa manière n'est pas seulement excessive, mais aussi superficielle. Jamais Mlle Holmès, en ses préoccupations d'art décoratif, n'a su finir les immenses esquisses qu'elle traçait hâtivement. Elle peint des fresques, a dit un de ses panégyristes, qui voudrait nous faire admirer chez elle « les brusques fiertés » du poète ; je comparerais plutôt ses essais à de violentes ébauches, intéressantes par le mouvement, mais d'un grandiose flou dont se contente trop facilement cette femme au cerveau distingué et à la main banale, trop disposée à négliger la recherche du sentiment pour la poursuite acharnée de l'effet. « L'imagination crée, disait Grétry, mais revenez ensuite sur vos pas pour réparer froidement ses écarts par le discernement et le goût. » Mlle Holmès ne revient jamais sur ses pas, et M. Bruneau en tire cette conclusion : « Elle demeure ainsi femme, rien que femme dans la conception comme dans la mise au point de ses œuvres. »

Toute cette musique sent l'improvisation ; elle a de l'allure, souvent du coloris, parfois une certaine grâce molle, mais elle inquiète par son peu de consistance et surtout par ses fâcheuses ressemblances avec ces compositions « pianistiques », perpétrées par les exécutants chez qui la mémoire motrice devenant complice de l'imagination, la routine des doigts, — en vertu de cet automatisme qui s'entretient par ses propres effets, si nettement exposé par M. Arréat, — ramène inconsciemment des séries de sons banales et des suites d'accords reproduits jusqu'à la satiété. Si je ne craignais de lasser l'attention de lecteurs peu familiers, pour la plupart, avec ces questions de physio-psychologie, j'aimerais leur citer une excellente page de la *Psychologie du Peintre* qui, montrant les femmes plus soumises que les hommes au mécanisme de la mémoire professionnelle, n'hésite pas à conclure : « Elles ont le signe de la voca-

tion, elles en ont l'instrument, leur faiblesse consiste à demeurer plus dépendantes de l'instrument. »

Rubinstein, dans ses curieux et paradoxaux *Entretiens sur la musique,* avance que les femmes « ne peuvent guère s'élever au-dessus de l'objectivité », c'est-à-dire ne peuvent guère se dégager de l'imitation, observation d'une incontestable justesse, encore que formulée par le moins subjectif des compositeurs. Chez toutes les musiciennes, même chez Mlle Holmès, nous trouvons marquée la prédominance de ce que G. Hirth a nommé « les courants inférieurs de la mémoire latente ». Depuis Donizetti jusqu'à Paul Delmet (voir la cadence finale de la mélopée en *ré bémol* citée plus haut), elle a beaucoup lu et trop retenu.

« Un conseil, lui disait Wagner à Triebchen, ne soyez d'aucune école, surtout de la mienne. » Le conseil fut suivi.

Assurément, on pourrait retrouver de lointains souvenirs wagnériens dans l'*Ode triomphale*, et M. Hugues Imbert rapproche de la *Chevauchée des Walkyries* certain chœur à 9/8 des matelots :

Qu'importent les morts,
Si par nos efforts
La France obtient les richesses du monde!

D'autre part, M. Saint-Saëns insinue que si les compagnons de Jason choisissent pour cingler vers la Colchide un temps épouvantable (« Rompez les cordages, arrachez l'ancre! » *Les Argonautes,* 1re partie, chœur final), c'est surtout à dessein d'imiter *le Vaisseau Fantôme.*

Mais, en somme, Mlle Holmès a montré dans ses emprunts au maître de Bayreuth une discrétion qui, au temps de plagiats tétralogiques et tristanesques où nous vivons, devient presque de l'originalité.

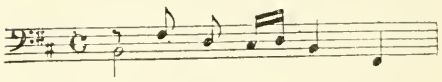
En revanche, elle puise à pleines mains dans l'œuvre du dangereux Massenet, dont la grande phrase de simili-passion, à 9/8 ou à 12/8, avec chaque note coiffée du petit chapeau d'accentuation ^, semble l'avoir séduite; c'est ainsi que toute la Prière d'Hélène (1er acte) pourrait être enlevée de la *Montagne Noire,* qui n'en souffrirait guère, pour prendre place parmi les airs d'*Hérodiade,* qui n'en deviendrait pas notablement meilleure. Ces afféteries, douces jusqu'à l'écœurement, ces mignardises chères au « Mystique pour cabinets particuliers », comme on l'appela un jour, elles ont trouvé de l'écho dans plus d'un passage de *Lutèce,* notamment dans le rôle de la jeune Gauloise.

D'autres musiciens encore ont impressionné Mlle Holmès : le morceau à succès de *Ludus pro Patria* est un chœur en *sol bémol :*

Je le dis,
Oui, c'est le Paradis,
De marcher avec celui qu'on aime!
Bienheureux
Sont les cœurs amoureux!
C'est pour eux que s'ouvre le ciel même,

dont la ligne mélodique pourrait être revendiquée par Gounod, la persistance des tierces par Reyer... et la poésie par Scribe.

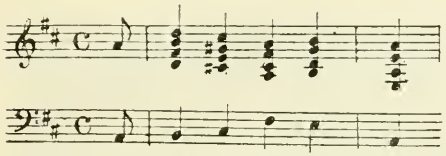
Il y a mieux (ou pis)! Tout le chœur initial de *Lutèce* est bâti sur le motif de la *Grotte de Fingal;* qu'on en juge :



Mendelssohn

Holmès

Et le motif se déroule parallèlement dans les deux œuvres (il vient même en imitation dans *Lutèce* comme dans la *Grotte de Fingal*), peignant, chez Mendelssohn, le mouvement rythmique du flot, ce qui est admissible; chez Mlle Holmès, l'allégresse du peuple gaulois, ce qui me semble plus arbitraire.

Un exemple encore : d'où pensez-vous que ceci

soit tiré? Du dernier acte de *Faust?* Point. Du deuxième de la *Montagne Noire.* Avouez que les choristes de l'Opéra, par une erreur excusable, pourraient, au lieu de convier les guerriers à prendre les armes pour le Montenegro, convier les anges à prendre l'âme de Marguerite.

Précisément parce qu'elle possède une voix d'une étendue extraordinaire, Mlle Holmès se soucie peu des registres naturels de ses interprètes moins bien partagés qu'elle. Mlle Bréval a joué Yamina, — merveilleusement d'ailleurs, — plutôt qu'elle ne l'a chanté, car elle se trouve dans l'impossibilité de descendre jusqu'aux *sol dièze* grave exigés par la compositrice, et, au sortir d'un trille sur les *si* au-dessous de la portée, de se jeter brusquement sur le *contre-ut.* Mme Héglon, si belle sous les cheveux blancs de la vieille Dara, semblait plutôt que la titulaire capable de supporter ce rôle écrasant. Quant à Mlle Berthet, on ne pouvait lui demander que d'être agréable dans le personnage d'Héléna, sacrifiée, comme la Micaëla de Bizet, aux pervers attraits d'une Carmen de Stamboul par ce don José monténégrin.

M. Renaud est un Aslar aussi bien chantant que bien pensant, ce n'est pas peu dire, et ce n'est pas de sa faute si son baryton sonore et velouté est souvent mal à l'aise dans des phrases obstinées à rester trop basses pour lui. Pour la bonne bouche, j'ai gardé M. Alvarez, vibrant, tumultueux, lançant avec une ardeur convaincue les innombrables chants de guerre et d'amour dont se compose son rôle; on l'a couvert d'applaudissements après sa chaude romance en *fa dièze majeur :*

Tu m'appartiens, je suis ta proie,
O ma beauté!
J'ai subi l'ineffable joie...

à laquelle je préfère, d'ailleurs, la caressante réponse d'Yamina, *O sommeil de l'âme enivrée!* dont on peut blâmer la sensualité musicale, mais non contester l'effet immédiat, presque brutal.

Sur le travail symphonique proprement dit, il n'y a guère à s'étendre, l'orchestre se contentant, sauf exception, d'accompagner par des formules de piano, douloureusement prévues, de trop faciles mélodies allant de la tonique à la dominante; le chant est presque constamment accompagné par le ronronnement des violoncelles à découvert, insupportable à la longue; çà et là d'heureux effets de flûte dans le grave; pas mal de cymbales ponctuant les temps forts, beaucoup de harpes, trop de trompettes.

Quelle que soit la fortune de la *Montagne Noire,* Mlle Augusta Holmès n'en demeurera pas moins en possession de la renommée particulière que lui ont value d'innombrables romances chantées dans toutes les réunions mondaines.

« Les Chants de la Kitharède », dont l'hellénisme de salon s'inspire de Leconte de Lisle, — lisez plutôt les titres : *Kypris, Érôtylôn, Thrinòdia,* — des « Chansons populaires » qui décèlent un méritoire effort vers la simplicité, notamment *la Princesse, les Trois Pages, Fleur-de-Neige, les Deux Enfants de Rois,* l'heptalogie embrassant l'Amour, le Vin, la Gloire, la Haine, le Rêve, le Désir, l'Or, sous ce titre : *les Sept Ivresses,* la première des « cinq Sérénades », d'un effet violent et sûr :

Hier comme autrefois, demain comme aujourd'hui
Je t'adore!

l'*Hymne à Éros,* clamé pendant tant d'hivers, *les Griffes d'or,* qui firent saigner d'extase tant de cœurs mélomanes, autant de courts poèmes où elle a su mettre de la sensualité, de la virulence, parfois de la force, et par là s'acquérir une gloire qui ne lui sera point ôtée.

Henry Gauthier-Villars.

MADEMOISELLE BARTET

Parmi les artistes contemporaines, Mlle Bartet a une place à part. On ne parle point d'elle comme on parle de Mlle X... ou de Mlle Z..., et cela ne tient pas seulement à son talent et à son succès. D'autres ont triomphé, d'autres triompheront, sans inspirer le même sentiment ni le même langage. Il y a dans la sympathie universelle qui l'entoure une nuance de respect, ou plutôt, pour ne pas employer de si grands mots, un mélange complexe et difficile à analyser d'estime et d'attendrissement. Cela va à son ensemble, à une idée générale qu'on a d'elle, à sa grâce physique, à quelque chose de plus intime et de plus profond qu'on lui sent, à la conscience forte et modeste qu'elle a d'elle-même et des obligations de son art. Cela va aussi à ses rôles qui la font toujours noble, aimante, généreuse. Nous ne décomposons pas, mais nous honorons Mlle Bartet et en même temps nous l'aimons, en donnant au mot aimer son sens le plus intellectuel et le plus moral.

Ce caractère de modestie, de charme et de dignité, qui devait finir par la distinguer entre toutes, la marqua du reste dès le commencement. La première mention qui soit faite d'elle est de 1872, à l'occasion des concours du Conservatoire, et voici ce que dit Sarcey dans son compte rendu du *Temps :* « J'attribue à l'heure tardive à laquelle nous l'avons entendue l'échec relatif essuyé par Mlle Regnault (Bartet est un nom de théâtre pris plus tard). Cette jeune fille, élève de la classe de Régnier, a concouru la dernière dans une scène de *l'École des Maris,* et n'a obtenu qu'un second accessit. Elle est un peu maigre et d'aspect souffreteux ; mais la voix est charmante, et un parfum de poésie idéale voltige autour d'elle. Elle a dit un peu trop rapidement peut-être, mais avec une chasteté si fraîche et si émue, la jolie scène où Isabelle fait en présence de son tuteur sa déclaration d'amour à Valère. J'ai été pour moi ravi de quelques-unes de ses inflexions à la fois si pudiques et si pénétrantes. » La touche est juste, il faut l'avouer, et dans ce premier dessin encore nuageux et brouillé, Bartet est déjà tout entière. Quelques mois plus tard, elle était engagée au Vaudeville que dirigeait alors M. Carvalho, et faisait ses débuts dans le rôle de Vivette de l'*Arlésienne*. On l'eût dit fait pour elle, pour son charme encore hésitant d'adolescente, pour cette ingénuité qu'elle a gardée parce qu'elle est l'expression, la transcription physique non de l'ignorance, mais de la délicatesse intime. Dans cette jolie pièce si dramatique et si lumineuse où tout ce qui n'est pas deuil est enchantement, elle mit un enchantement de plus. « Ce n'est pas une beauté, disait-on, c'est une âme. » La jeune artiste prit ensuite une part laborieuse à toutes les créations du Vaudeville. Elle fut du *Péché véniel* de Jollivet en 1872, du *Plutus* de Milhaud, de l'*Aline* de Silvestre en 1873. Mais ce fut le rôle de Sarah dans *l'Oncle Sam* de Sardou qui la mit tout à fait en lumière. L'auteur hésitait beaucoup sur le choix de l'actrice qui devait incarner son héroïne. Malgré son mérite et son charme, Mlle Bartet, encore nouvelle au théâtre, n'était pas particulièrement indiquée. Sardou ne l'accepta *qu'à condition* pour ainsi dire, quitte à la récuser, si après les premières répétitions elle ne lui semblait pas donner de son personnage une réalisation qui le satisfît.

Beaucoup eussent refusé ; vous entendez cela : « Moi !... mon talent ! mon originalité !... etc. » Mlle Bartet, avec ce sens si droit et si ferme qui est un de ses dons, accepta tout de suite, et l'on n'avait pas collationné le rôle une ou deux fois qu'elle empoignait son auteur :

« Non seulement, dit-il, c'est l'artiste | avec une grâce délicieuse, le troisième dans la *Dora* de Sardou, où par un singulier choix de l'auteur, elle incarna la comtesse Zicka, sorte d'intrigante cosmopolite poussée au noir. Ce rôle difficile et complexe sortait tout à fait de la spécialité qu'elle s'était faite. Avec sa conscience sévère, avec la ferveur artistique qui la distinguait déjà, Mlle Bartet dut être d'autant plus heureuse de l'accepter. Elle considère, en effet, comme des expériences fécondes

RÔLE D'ANTIGONE

Clichés Otto

RÔLE DE BÉRÉNICE

que j'avais en vue, mais encore c'est la femme que je rêvais.

« Le public ratifia pleinement le jugement de Sardou, et ce rôle classa Mlle Bartet parmi les artistes d'avenir. Cependant trois années se passèrent sans lui fournir une véritable occasion de se révéler. Elle travaillait consciencieusement, était de toutes les créations et de toutes les reprises, mais ce n'est qu'en 1876 que trois grands rôles, joués coup sur coup dans trois pièces importantes, la mirent tout à fait en vue, le premier dans *Fromont jeune et Rissler aîné*, le second dans l'*Affaire Caverlet*, où elle rendit Mlle Merson | les incursions faites ainsi par un artiste hors du domaine où sa nature et l'habi-

tude le confinent. Sortir de soi, être obligé de concevoir un caractère étranger, de créer un rendu autre que celui auquel la répétition de rôles identiques nous accoutume trop vite, rien, pense-t-elle n'est plus salutaire et plus fructueux comme travail d'art. C'est ainsi que plusieurs années après, en plein succès, à la Comédie-Française, elle devait demander à s'essayer dans l'Armande des *Femmes savantes,* ce rôle d'apparence si ingrat, mais qu'elle voulait rendre selon une théorie spéciale. Le succès le plus honorable la récompensa chaque fois dans ces entreprises un peu hasardeuses.

Les *Bourgeois de Pontarcy* de Sardou, et *Montjoie* d'Octave Feuillet, lui fournirent ses derniers succès du Vaudeville. En septembre 1879, elle quitta ce théâtre pour entrer à la Comédie-Française. Une étape de sa carrière se clôt donc ici. Mlle Bartet, à ce moment, n'est plus l'aimable adolescente qui ravissait Sarcey dans l'*École des Maris;* elle n'est pas encore l'artiste au jeu plein et contenu qui devait acquérir plus tard tant d'autorité. Son séjour au Vaudeville, l'habitude exclusive du répertoire moderne l'ont un peu spécialisée ; sa nature et son tempérament surtout se sont développés ; elle est tout sentiment, toute vibration, toute nervosité, toute grâce fébrile, et n'a point encore atteint la perfection de la science et du goût ; actrice pleine de relief dans un cadre restreint, il faut qu'un milieu plus noble et des études plus sévères en fassent l'artiste harmonieuse et presque impeccable que nous voyons aujourd'hui.

A la Comédie-Française, un lourd héritage l'attendait ; Sarah Bernhardt venait de faire sa célèbre fugue ; c'était tout un passé de séduction et de triomphe qu'elle avait à remplacer et à faire oublier. Ces tours de force-là ne s'accomplissent pas au pied levé, et même l'enthousiasme demande du temps et de l'entraînement. Mlle Bartet fut donc accueillie avec un mélange de crainte et de sympathie ; sympathie et crainte l'honoraient autant l'une que l'autre, puisque, si jeune encore et toute nouvelle à la Comédie, elles l'opposaient, elle seule, à l'absente. En février 1880, elle débuta dans le rôle de miss Henderson de *Daniel Rochat ;* ce fut un succès très vif pour l'interprète, sinon pour l'œuvre ; mais en mai une épreuve bien autrement redoutable lui fut imposée pour son second début. On lui fit jouer le rôle de la reine de *Ruy Blas* où sa devancière avait laissé des souvenirs si inoubliables et encore si récents. Cinq répétitions lui suffirent. Avec sa vive intelligence, elle comprit qu'il ne fallait imiter Sarah en rien, et elle joua le rôle un peu à sa manière du Vaudeville, c'est-à-dire en le marquant d'un caractère de grâce légèrement fiévreuse. Il pouvait être compris ainsi, et il n'est pas sûr que Marie de Neubourg, si on va au fond de la psychologie du rôle, soit la créature nuageuse, toute poésie et toute suavité, que nous donnait Sarah Bernhardt et que nous donnerait sans doute aussi aujourd'hui Mlle Bartet. Un peu de névrose ne lui allait pas mal, à cette pauvre étoile si vacillante qui se laisse si facilement entraîner à l'amour d'un ver de terre. Ce fut un succès que, pour faire pièce à Sarah, on voulut transformer en triomphe. Mais on ne triomphe jamais complètement dans un rôle que vient de marquer une empreinte trop illustre. Iphigénie ou Antigone aujourd'hui seraient redoutables à l'artiste la plus charmante et la plus parfaite, parce qu'Antigone et Iphigénie c'est Mlle Bartet, comme Marie de Neubourg c'était Sarah Bernhardt.

Précisément, ce fut ce rôle d'Iphigénie, dans lequel elle est maintenant unique, qui servit à Bartet de troisième début. Elle y fut très goûtée ; il ne paraît pas cependant qu'elle y apportât dès lors la divine harmonie, la tendresse et le charme qui en font non seulement l'incarnation, mais l'idéal même du personnage. On n'acquiert pas en un jour la parfaite maîtrise de soi, l'égalité, l'unité de jeu merveilleuses qui, à tra-

vers les péripéties d'un rôle pathétique, sauvegardent la noblesse et la grâce. Il y a dans le talent de Bartet, incarnant aujourd'hui les héroïnes raciniennes, une part d'absolu et de permanence qui sont l'œuvre du temps, du travail et du goût le plus sûr. Elle n'était pas encore en 1880 arrivée à cet absolu, et le répertoire moderne la reprit presque tout de suite. Les efforts successifs qu'elle venait de faire avaient assuré et élargi son jeu; peu à peu, à travers ses expériences, elle dégagea l'espèce d'art très savant avec lequel elle ménage toujours un tempérament très vif et prêt à se livrer. Il y a dans cette domination constante, exercée sur elle-même, une séduction de plus. Le sentiment intérieur contenu et réprimé se répand sur tout ce que fait Mlle Bartet en une teinte subtile, comme le sang dans une organisation vraiment riche anime et colore le derme. Il y a en elle, si l'on peut s'exprimer ainsi, une sorte de transparence qui, à travers les manifestations de la vie physique, laisse toujours apercevoir la vie morale. Le talent de composition devient ici, par la nature spéciale de l'artiste, une cause singulière d'intérêt. Car, plus Bartet va, plus elle compose ses rôles, plus elle en néglige le côté sensationnel et banalement émouvant, pour en rendre sensible le dessein secret et l'idée synthétique. Elle leur communique ainsi une sorte de classique unité, et, par ce détour imprévu, toutes les créations qu'elle a faites depuis dix ans dans le drame ou dans la comédie, *l'Étrangère, Denise, Francillon, Thermidor, Grisélidis,* l'acheminèrent vers les rôles de tragédie qui ont été son grand succès de l'année dernière. On a assez dit combien elle y avait été incomparable par la perfection des lignes, la noblesse de l'attitude et du geste, le charme de la voix, l'ampleur de la diction ; je ne retrouve aucun adjectif qui ne soit usé depuis six mois : suave, ravissant, divin; ils me manquent tous.

Cliché Camus

RÔLE D'ADRIENNE LECOUVREUR

Je voudrais seulement faire quelques remarques à propos d'*Antigone,* où elle a été abondamment louée pour la perfection du rendu plastique, mais où sa compréhension du rôle a été très discutée. Antigone, disait-on, est une femme de la Grèce primitive, grande, bien découplée, et donnant au moins l'impression de la force; comment l'idéale jeune fille que nous montre Mlle Bartet eût-

elle fait pour transporter seule le cadavre de Polynice et l'ensevelir secrètement? Mais si Antigone avait cette force physique qu'on prétend, son action, quoique courageuse encore, en deviendrait cependant plus banale. Sa faiblesse fait mieux éclater la puissance d'amour et de foi qui est en elle; cet amour et cette foi ont triomphé de la passivité du mort. Avec eux, on transporte les cadavres et les montagnes; on fait bien d'autres miracles encore : cela apparut plus tard ailleurs qu'à Thèbes. Il me semble que ce caractère si élevé du rôle ait été méconnu, et que, par conséquent, on n'ait pas assez rendu justice à ce que Mlle Bartet y a montré de hauteur d'âme, de fierté noble et touchante, de ferveur mystique. Les compliments qu'on lui a adressés portaient surtout sur le côté extérieur de son interprétation. Mais, à l'appui de cette interprétation même et de ma thèse, je puis citer un témoignage peu connu, il me semble, celui de Hegel, qui, dans son *Esthétique*, s'est longuement occupé d'*Antigone*. Voici à peu près ce qu'il dit : la libre nature de l'homme et son énergie intelligente le portent à sortir de soi, à concevoir le général, à le réaliser. La femme, au contraire, s'enferme dans son expérience particulière et y concentre sa passion sur des objets sensibles. Ces objets sensibles lui sont fournis par la famille et la religion, et le sentiment pour lequel elle est particulièrement faite est la piété : l'homme représente donc le monde extérieur, la science, l'État; la femme, le monde intérieur de la religion et de la famille. La beauté morale d'*Antigone* viendrait ainsi de l'opposition des deux éléments, l'élément masculin Créon, l'élément féminin Antigone. D'après cette théorie un peu spécieuse, celle-ci serait tout le contraire d'une virago, et l'incarnation, le symbole même du féminisme. Mlle Bartet l'aurait donc merveilleusement comprise et rendue.

Et puisque nous venons d'emprunter une thèse à Hegel, pourquoi ne l'étendrions-nous pas un peu, et du rôle ne la ferions-nous pas passer à l'actrice elle-même? Il n'y aurait rien là, il me semble, d'arbitraire, ni même de trop élogieux. Artiste de tempérament, puis artiste de composition, Mlle Bartet a gardé ceci de distinctif qu'elle a une vie intérieure; qu'elle est femme au sens où l'entend Hegel par l'intensité et la profondeur du sentiment. Elle n'émeut tant que parce qu'on la sent si impressionnable et si fragile et qu'on craint à chaque instant de la voir touchée à fond; et c'est pour cela aussi qu'on ne peut se l'imaginer représentant la perversité ou la dépravation; il n'y a de véritable possibilité de vice que pour les natures sans intimité; tout mouvement d'âme porte son excellence en lui-même.

Sa nature morale unie à sa nature physique, et encore mieux qu'elle, rend donc Mlle Bartet essentiellement propre à exprimer et à réfléchir les caractères qui viennent de nous être donnés comme ceux du féminisme : l'amour, la religion, la pudeur, la passion contenue; c'est là une grâce singulière. Toute question d'art mise à part, n'est-il pas naturel que le sentiment délicat et affectueux qu'éveille l'idée de la femme dans ce qu'elle a de noble et de bon se soit reporté sur l'artiste qui incarne le mieux cette idée? Et, afin de finir par un mot à à la mode, n'y a-t-il pas dans l'attrait qu'inspire Mlle Bartet, outre l'admiration pour son beau talent et la sympathie pour sa grande conscience, un peu de symbolisme?

Mario Bertaux.

QUELQUES ASSAUTS

Avez-vous remarqué combien, parmi les sports, l'escrime est celui autour duquel, en quelque sorte, le moins de bruit se fait?

Est-ce la modestie des tireurs qui en est la cause? Est-ce, au contraire, qu'imbus de cette idée que, bien au-dessus de tous les autres, l'escrime étant un sport supérieur, les tireurs dédaignent les appels de la chronique et toute réclame que la presse pourrait faire autour d'eux? Je ne saurais le dire.

Je constaterai seulement qu'il est infiniment regrettable que ce quasi-silence existe et que ce ne soit qu'à de rares intervalles qu'on signale tel ou tel assaut où M. X... s'est brillamment mesuré contre M. Y...

Le monde des dilettanti de l'escrime n'est pas infini, c'est certain; il compte néanmoins un nombre encore assez grand de fidèles et de passionnés, qui ne doit pas être considéré comme une quantité négligeable. Le noble jeu des armes remonte à l'origine des armes elles-mêmes, et l'on m'excusera de ne pas fixer ici de dates.

Au cours d'une année, maints assauts sont donnés, maintes réunions ont lieu, organisées, soit par les sociétés spéciales, soit par les cercles, ou par les professeurs eux-mêmes dans leur salle; et plus d'un vaut la peine qu'on en parle, qu'on le détaille à l'occasion. Je ne la laisserai assurément pas échapper.

Je profiterai donc de ce que neiges et frimas interdisent ce que l'on est convenu d'appeler les sports de plein air, courses à pied, canotage ou vélocipède, pour revenir, à quelques semaines de distance, sur trois assauts qui ont vivement intéressé le monde de l'escrime pendant le mois de décembre, l'assaut de la salle Bergès, celui de l'École d'escrime française, salle Rüe, et celui de la société l'*Escrime française*.

M. FIERLANT

Ces quelques lignes s'adressent au monde spécial dont les Prévost, Mérignac, Rüe, bien d'autres, sont l'illustration; il ne faudra pas s'étonner de les voir s'émailler de termes techniques et d'expressions professionnelles, grâce auxquelles l'escrimeur peut, à la lecture, suivre un assaut comme s'il y assistait, aussi bien que le musicien entend une symphonie au simple coup d'œil jeté sur la partition.

Procédant par ordre de date, nous commencerons donc par l'assaut de la salle Bergès.

SALLE BERGÈS

Dans cette séance, deux assauts attirèrent particulièrement l'attention.

1° Celui de J. Renaud, le jeune amateur bien connu, et de G. Rouleau. Magnifique défense de l'amateur, qui touche sur son adversaire un coup droit en quarte, une riposte de quarte coupé dessous, et un battement en quarte coupé dessus. De son côté, le jeune maître, entre autres jolis coups, réussit un battement en quarte en marchant, tiré droit, une riposte de quarte coupé dessus, une autre terminée par le coupé dessous et un joli coup d'arrêt dessous sur la manche pour la belle.

2° MM. Vavasseur et Alexandre Bergès. Assaut passionnant en raison de la haute valeur des deux adversaires. M. Vavasseur est dans une forme parfaite et M. Bergès nous paraît revenu en pleine possession de moyens qu'une longue maladie lui avait fait perdre. Il sera, cette année, un des leaders les plus redoutables de notre jeune escrime française. Notons, à l'intention des amateurs d'armes, les coups suivants à l'effectif de M. Vavasseur : une contre-riposte de quarte dessous ; un 1-2 dedans au changement ; une feinte de coup droit dégagé dessus ; un contre-dégagement dedans sur reprise d'attaque, un coup d'arrêt sur la manche, et, comme belle, un superbe coup droit dedans.

De son côté, M. Bergès a réussi, au début de l'assaut, de jolies ripostes par le dégagement après la parade de quarte ; un battement en quarte en marchant, coupé-dégagé dedans et un doublé dessus en reprise d'attaque.

Bref, assaut unanimement applaudi où l'on admire une fois de plus chez M. Vavasseur cette merveilleuse tenue qui contribue à faire de lui l'amateur le plus classique que nous ayons en France actuellement.

ÉCOLE D'ESCRIME FRANÇAISE

SALLE RUE

Cette séance a été d'un intérêt soutenu. Elle a commencé par une jolie passe d'armes entre MM. Merlin et Louis Venot. L'amateur a réussi de belles attaques par 1-2 dessus et de jolies ripostes et contre-ripostes par le contre de quarte coupé dessous. Le sympathique professeur a, de son côté, exécuté quelques belles attaques à la « Rüe », par le dégagement et le coup droit dessus.

Dans son assaut contre Spinnewyn, M. Monrose, un débutant d'assaut public, a montré quelles espérances on pourra fonder sur lui quand l'émotion inséparable des premiers assauts publics aura disparu.

M. Charpillon a fait applaudir dans sa lutte contre M. Benetrot jeune de puissantes attaques par 1-2 dedans au changement.

M. Th. Legrand, étonnamment entraîné en ce moment, a soutenu sans broncher le choc de son rude partner, G. Rouleau. Assaut mouvementé d'un bout à l'autre, où les deux exécutants ont mérité tous les éloges possibles pour la vigueur avec laquelle ils ont enchaîné presque sans arrêt les phrases d'armes les plus variées.

Ils ne dormaient pas non plus sur la planche, MM. Chevilliard et Benetrot aîné. Dès le début, le professeur du Cercle militaire prend un avantage marqué sur son adversaire, prodiguant sans relâche les battements, les attaques simples et composées, menant le train en un mot, mais se fatiguant à ce jeu-là et permettant à son adversaire de reprendre, sur la fin de l'assaut, un peu de l'avantage qu'il avait perdu en commençant.

A noter, dans la seconde partie, l'assaut de MM. Vavasseur et Gauthier, du 33e d'artillerie, qui ont fait merveille, le premier comme attaqueur et le second comme pareur.

Enfin, l'assaut final entre MM. Rüe et Lemoine, professeur à l'école de Joinville, assaut dont le compte rendu n'est pas sans nous embarrasser quelque peu. A mon avis, M. Rüe est supérieur comme école et comme façon de faire ; cependant, il y avait une telle différence d'entraînement du côté de M. Lemoine que ce dernier a pu, sans désavantage,

loin de là, soutenir une lutte absolument intéressante du commencement à la fin. M. Rüe a toujours ses merveilleuses attaques d'allonge, mais il a été plus d'une fois empêché de les exécuter, son adversaire n'ayant pas cessé un instant de mener l'assaut.

SOCIÉTÉ « L'ESCRIME FRANÇAISE »

C'est le 21 décembre que cette société a donné, en présence d'une assistance considérable où l'on remarquait tous ceux ou celles qui, de près ou de loin, s'intéressent à l'escrime, sa quatrième soirée, aussi intéressante, aussi réussie que ses trois premières.

Mais avant d'entrer dans le détail des assauts, disons quelques mots de la nouvelle société.

Fondée il y a à peine deux ans par un petit groupe d'escrimeurs militants qui pensaient qu'une société d'escrime ne pouvait que gagner à être dirigée par des hommes jeunes et payant de leur personne dans les assauts publics, la société « l'Escrime française » comptait, moins de quinze jours après sa fondation, plus de trois cents membres, parmi lesquels les principaux amateurs de France et de Belgique.

Elle donnait son premier assaut au Cirque d'été, le 21 mars 1893, avec un succès prodigieux; tous nos grands maîtres actuels, MM. Mérignac, Prévost et Rüe en tête, prenaient part à cette soirée d'inauguration et témoignaient par là de leur sympathie pour la nouvelle société. On remarqua particulièrement les assauts de MM. Mérignac-Vavasseur; Prévost-Coste; Rüe-Merlin; G. Robert-Chevilliard.

Le deuxième assaut, donné le 25 novembre de la même année et réservé principalement aux amateurs, fut l'occasion pour quelques jeunes tireurs d'avenir de faire leurs débuts en public. Les assauts les plus sensationnels furent ceux de MM. Broutin et Chevilliard, rencontre qui valut un légitime succès au premier; de MM. Th. Legrand et Vavasseur, et enfin la splendide passe d'armes entre MM. Prévost et Rüe, qui laissa un souvenir inoubliable dans la mémoire des assistants.

M. MÉRIGNAC

Pour cette première année, les président et vice-président étaient MM. Chevilliard et Coste.

Le troisième assaut commença la seconde année d'existence et eut un succès égal aux précédents. On applaudit particulièrement cette fois les rencontres de MM. Selderslagh, le jeune champion belge, et Lucien Mérignac, de MM. de Besteigui, autre champion belge (amateur) et Émile Mérignac, de MM. Georges Rouleau et Kirchoffer, et surtout la lutte finale de MM. Prévost et Adolphe Rouleau.

Venons maintenant à la quatrième soirée donnée, en décembre dernier, dans la grande salle de la Société des agriculteurs de France.

La séance débute par un assaut énergiquement mené par MM. Chartier fils,

un de nos meilleurs jeunes professeurs, et Monrose, à qui il manque l'habitude du public pour pouvoir se faire apprécier à sa juste valeur.

MM. Gadiot et Bourdon viennent ensuite : assaut un peu cahoté entre ces deux tireurs de grande valeur et de grands moyens qui trouvèrent difficilement le joint.

Quant à M. Gilbert, adjudant maître d'armes au 49e de ligne, à Bayonne venu tout exprès avec son élève et ami, Léon Pascaut, pour prendre part à l'assaut et Cherbouquet, nous sommes heureux de les féliciter, et nous croyons être l'interprète de tous ceux qui ont assisté à cette rencontre en constatant qu'ils ont fait un des jeux les plus applaudis de cette réunion qui en comptait de si remarquables.

M. PRÉVOST

La première partie se terminait par la rencontre impatiemment attendue de MM. A. Bergès et G. Rouleau, deux jeunes professeurs rivaux et amis, dont les partisans peuvent être fiers, car ils n'ont ni l'un ni l'autre déçu leurs espérances. Nous avons dit plus haut ce que nous pensons de M. Bergès; son adversaire est trop avantageusement connu pour qu'il soit nécessaire de le présenter. Notons à l'actif de M. Bergès un coupé-coupé en marchant, un coupé-dessous, une remise en quarte en marchant un peu, un coup droit dedans touché très légèrement cependant, et un battement tirez droit. A l'actif de M. G. Rouleau, entre autres jolis coups, un superbe dégagement dessus en marchant, une riposte de quarte coupée dessus, un 1-2 dedans. Pour nous résumer, M. Bergès s'est fait remarquer avant tout par sa vigueur, menant presque toujours l'assaut, alors que M. Rouleau faisait preuve d'une tenue et d'une correction admirables.

Passons à la seconde partie :

1° MM. Venot et Midelair. Charmant assaut courtoisement et énergiquement mené;

2° MM. G. Breittmayer et Merlin, encore deux rivaux et amis qui n'ont pas craint de se mesurer en public. Le premier de ces tireurs, recordman de la vitesse, est le seul des escrimeurs ayant résolu ce problème d'exécuter à la fois un coup droit, un coupé et un redoublement par le coupé dessous, en moins d'une seconde. Il est juste de dire qu'une pareille vitesse nuit quelquefois à la justesse, heureusement pour ses adversaires. Devant cette avalanche, M. Merlin est resté calme, un peu trop calme peut-être; mais il a réussi néanmoins quelques belles ripostes par la quarte dessous et la sixte ou contre de sixte coupé dessous, coups qu'il exécute dans la perfection sur les gauchers.

3° MM. Léon Pascault de Bayonne et A. Marty. Assaut trop calme, étant donnée l'origine de ces tireurs, qui tous deux sont du Midi. Ils ont eu un peu de méfiance et n'ont pas voulu se livrer complètement, ce qui a été regrettable

pour les spectateurs. M. Pascault est, avec M. E. Pasquet, de Bordeaux, un des plus forts tireurs du midi de la France. Il est, du reste, apprécié à sa juste valeur par les escrimeurs parisiens qui, tous ou presque tous, maîtres ou amateurs, ont eu le plaisir de tirer avec lui. Quant à M. Marty, c'est un de nos jeunes amateurs les plus en vue, faisant très correctement des armes et d'une tenue parfaite. En somme, bon assaut, malgré son allure placide.

Pour terminer la seconde partie, une superbe rencontre mettant aux prises M. Th. Legrand, notre plus fort amateur gaucher, et M. Ramus, professeur à l'École de Joinville. Compte rendu facile à faire, car il n'y a que des éloges à adresser à ces deux tireurs pour l'entrain qu'ils ont mis à leur assaut. Pendant dix minutes, ce n'a été qu'une seule phrase où les attaques, ripostes, contre-ripostes, etc., se sont succédé sans la moindre interruption, pour le plus grand plaisir des assistants.

La troisième partie comportait trois jeux et mettait aux prises :

1° Le jeune Lucien Mérignac, à l'allonge infinie, digne fils de son père, et M. Meyer, remplaçant l'adjudant Petit, indisposé. Bon assaut, mais trop grande disproportion de forces.

Cliché Boyer

ASSAUT ENTRE MM. VAVASSEUR ET CHEVILLIARD

2° M. Sénat, lieutenant instructeur à l'École de Joinville, et M. Émile Mérignac, le maître bien connu. Même critique que pour MM. Pascault et Marty: assaut trop calme en raison de la grande valeur des deux adversaires. M. Sénat est, selon nous, avec M. Coste, un des plus forts escrimeurs parmi les officiers de notre armée; main excellente et bien exercée, très patient, beaucoup de jugement, et, avec cela, toujours entraîné. C'est plus qu'il n'en faut pour faire de lui un de nos meilleurs tireurs d'assaut public.

Enfin, pour terminer, MM. Vavasseur et Chevilliard s'alignent. Assaut très attendu et qui a tenu tout ce qu'on en attendait. Il était intéressant, en effet, de voir ce que donneraient, d'un côté, M. Vavasseur, servi par des moyens physiques bien supérieurs à ceux de son adversaire et, de plus, admirablement en forme, comme on avait pu le constater dans ses précédents assauts avec MM. Bergès et Gauthier, et, d'un autre côté, M. Chevilliard, certainement inférieur au point de vue physique, mais servi par une excellente main et une remarquable entente des ficelles du métier.

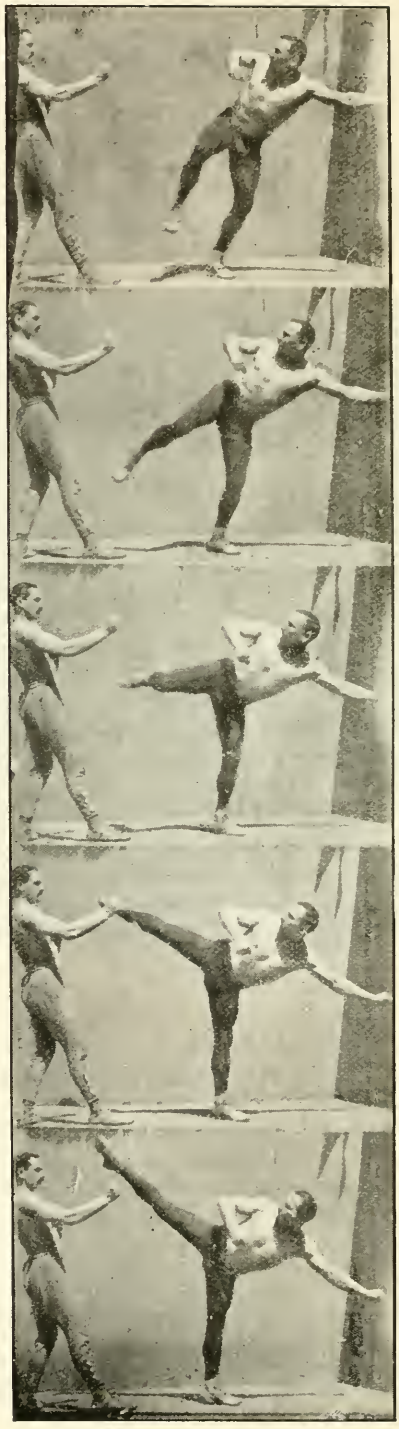
Il est résulté de ce mariage de deux jeux si différents un assaut très curieux; au début, tout à l'avantage de M. Vavasseur qui a pris l'offensive au commencement, menant l'assaut d'un train très dur, mais se fatiguant forcément, alors que M. Chevilliard, profitant de cette fatigue, reprenait à son tour la direction du combat et finissait par rattraper son retard. Bref, le plus bel éloge que nous puissions faire de cet assaut final, c'est qu'il a été unanimement trouvé trop court.

Telles ont été les réunions de décembre qui ont dignement clos l'année 1894. Une belle soirée se prépare encore pour ce mois-ci; elle sera organisée par la Société « l'Escrime française » et aura lieu au Cirque d'été. Nous aurons sûrement là l'occasion d'assister encore à de belles passes d'armes.

UN PEU DE BOXE

Le hasard m'a fait tomber chez Charlemont, excellent professeur de boxe française de la rue des Martyrs, sur une photographie des plus curieuses et aussi des plus intéressantes, due à M. Demény, l'ancien préparateur de la station physiologique du Parc aux Princes. Nous ne pouvons en reproduire ici qu'une partie.

C'est un instantané, décomposant en vingt et quelques épreuves successives, presque simultanées, puisqu'elles sont



prises dans le court espace d'une seconde, un coup de pied. Pour employer le terme technique, tel qu'il est usité dans la leçon, c'est une « feinte de chassé-croisé bas », suivi d'un « coup de pied de figure ».

Pour être moins relevée que l'escrime, la boxe est un sport qui a ses adeptes nombreux et aussi son utilité plus grande encore peut-être que le fleuret ou l'épée. Le marquis de Chasseloup-Laubat, les frères Pauliant, notre confrère Grosclaude, MM. Eug. Cuvillier, Chennevière, Groslambert, le peintre Roll, entre mille, ne le dédaignent pas.

Ses origines ne sont assurément pas bien nobles; la boxe française est née, vers 1832, de la savate, ce sport d'ordre bas que pratiquaient surtout les habitués de bals de barrière. On ne se servait alors, dans le combat, que des jambes, comme en Angleterre on ne se sert que des poings.

C'est Charles Lacour qui, le premier, eut l'idée de fondre ensemble les deux écoles. Son frère Hubert, qui lui succéda, devint bientôt, avec Vigneron et Joseph Charlemont, un des trois maîtres incontestés du nouveau sport français. Le fils de ce dernier professe aujourd'hui, et c'est lui-même qui est représenté dans la photographie que nous reproduisons ici.

Dans la salle de la rue des Martyrs ont lieu chaque année d'intéressants assauts; chez lui également se réunissent les membres de la Société des boxeurs français, que président le docteur Ménière et M. Maurice Thomas.

Grâce à l'élan donné par un élément jeune, la boxe française tend à reprendre aujourd'hui parmi nos sports athlétiques la place importante qu'elle y occupa vers 1855. Utilisant indistinctement tous les muscles du corps, exigeant en même temps que la force, la souplesse et la légèreté, demandant beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit pour décider, au moment opportun, de l'emploi de tel ou tel des multiples coups que l'étude a mis à la disposition de l'élève, la boxe française est vraiment le sport de combat qui convient à notre caractère. Aussi, combien nos assauts sont-ils plus agréables à suivre et moins impressionnants que les assauts des boxeurs anglais où le combat continue tant qu'un des adversaires reste debout !

La boxe anglaise ne recherche, en effet, que les coups dangereux, sous l'oreille, entre les sourcils ou dans l'estomac. Les professeurs vous conseillent particulièrement de frapper entre l'angle de la mâchoire gauche et le cou; en cet endroit existent des vaisseaux sanguins qui amènent le sang du cœur à la tête; ces vaisseaux venant à s'engorger par suite de la violente compression réagissent sur le cerveau, ce qui fait perdre connaissance pendant que le sang coule abondamment des oreilles, du nez et de la bouche.

Un coup vigoureux entre les sourcils produit une forte ecchymose qui envahit immédiatement les paupières; celles-ci se gonflent aussitôt et obscurcissent la vue. Aussi, le boxeur ainsi touché n'hésite pas, pour faire disparaître le gonflement qui s'est produit et qui le rend aveugle, d'y pratiquer une incision à l'aide d'un canif. Cela fait, il imbibe ses paupières de vinaigre et est prêt à recommencer.

Tels sont les principaux agréments des boxeurs anglais; jamais un assaut ne se termine sans du sang répandu, sans des blessures souvent graves. Pareils faits sont beaucoup plus rares dans les assauts de boxe française; la chaleur du combat ne va pas jusqu'à exclure toute retenue dans la vigueur des coups portés et l'on peut mettre un adversaire hors de combat sans pour cela l'étendre sur le sol, ensanglanté et râlant.

Paul Meyan.

LA MODE DU MOIS

Aujourd'hui le carnaval est presque mort, tombé dans la tristesse et dans la lassitude, comme un joujou vieilli qui a cessé de plaire. Quelques cavalcades exceptionnelles, une foule compacte qui se chatouille pour se faire rire; quelques cors de chasse lugubres et énervants! et de franche gaieté? point.

Parlons alors des joujoux du jour, des courses où les Parisiens et les Parisiennes dépensent à plaisir la joie et l'argent. L'usage des courses pénétra sérieusement en France sous le règne de Louis XVI et se répandit promptement dans la jeune noblesse de la cour. On cite comme très remarquable une course de juments françaises et de juments étrangères dans le parc du château de Vincennes. La Révolution française interrompit un essai d'organisation tenté le 12 avril 1783, et c'est seulement en 1810 que l'idée fut reprise.

Dans le principe, les courses semblaient n'avoir qu'un but, l'amélioration des chevaux; mais bientôt les paris changèrent l'esprit de l'institution, la passion du jeu et l'intérêt lui ôtèrent son caractère utilitaire.

C'est en 1833 que fut fondée la Société d'encouragement, et depuis, les courses ont commencé à s'établir d'une façon régulière. Elles ont toujours la grande vogue, et toutes les femmes rivalisent d'élégance pour y figurer en vraies Parisiennes. J'ai donc pensé à donner quelques descriptions de costumes pour celles de mes lectrices sensibles à ce genre de sport. Voici deux toilettes dignes de figurer sur le turf le mieux coté.

Jupe de drap mandarin avec longue redingote en velours glacé mandarine et mousse; corsage croisé forme Directoire, jabot de vieilles dentelles, boutons anciens comme fermeture. Chapeau tricorne avec gros choux de velours noir en avant piqué d'un bouton ancien, et tout garni de plumes noires.

Autre toilette en taffetas glacé à rayure bois et bleu bleuet; un grand plissé fait presque la jupe, laissant la place de cinq petits plissés qui la terminent à la taille. Corsage en velours glacé bleu bleuet, manches formées de trois plissés venant au coude, longs poignets en velours bleu bleuet.

Le chapeau sera formé d'un énorme oiseau prenant bien la tête et qui, sous les ailes, aura des paquets de roses thé et de dentelles anciennes.

Cette toilette peut varier de couleur à l'infini, suivant la beauté de chacune; bois et pensée, vieux rose, et bois noir et blanc, etc.

On portera beaucoup de fleurs naturelles. — Cette année sera plus particulièrement le triomphe des fleurs. Une femme élégante en aura dans sa voiture, un bouquet discret qu'elle portera à la main si elle descend, pour se promener avec des amis. Quelle jolie parure! mais il faut beaucoup de tact et de bon goût pour s'en parer.

Nos élégantes sont allées en foule voir chez Levis les merveilleux chapeaux qu'il prépare pour le concours hippique... Depuis que l'or est rare, il devient fréquent dans la toilette féminine; le fond d'un chapeau est presque un bijou, l'ornement presque un parterre de fleurs, toutes les femmes veulent avoir la si jolie coiffure Gismonda, transformée, pour être seyante et pratique, en un délicieux chapeau qui aura toute la vogue de la saison printanière.

Jupe formant bretelles en serge beige sur un corsage en taffetas crème, avec rayures petits carreaux noir, blanc et rose roi.
Col velours rose roi.
Canotier garni de touffes de velours. — Violine de roses roi et ailes noires.

Les couleurs préférées ne changeront guère : on s'en tiendra au bleu bleuet, rose de mai, mandarine, narcisse mélangé à des teintes neutres et toujours beaucoup de vieilles dentelles; c'est, à mon avis, le plus seyant fard d'une jolie femme.

Une ravissante toilette du matin très simple, qu'on peut rendre élégante à

volonté et dont voici la description :

Jupe en serge bleue avec bretelles larges de trois doigts, venant s'ajuster sur un corsage de soie glacée bleu bleuet; simple collet de serge venant aux coudes, doublé du même taffetas que le corsage, ayant pour tout ornement trois choux en ruban gros bleu, posés en boutons sur le devant; mêmes choux garnissant le col et la nuque.

Costume matin en serge bleu Sèvres foncé.
Plis polichinelle sur le devant. — Chapeau Louis XVI. — Mousseline de soie noire.
Plumes noires; motif acier.

Autre robe.

Jupe à godets très ample, en drap beige découpé en feston dans le bas sur un biais de drap blanc.

Corsage en drap blanc avec trois bandes de drap beige festonnées posées en bretelles, se boutonnant sur l'épaule avec boutons en nacre apparente; manches très volumineuses, en drap beige, petits poignets de drap blanc.

Une très jolie robe sérieuse et élégante, c'est la jupe de drap amazone noir entièrement découpée et brodée, à dessins Renaissance, sur une jupe de satin noir.

Corsage de drap noir avec grand col 1830 en satin blanc recouvert du même découpage de drap.

Demi-collet en drap noir, même façon que la jupe, doublé de satin blanc avec pavots noirs au cou et plissé de mousseline de soie même teinte.

Petite capote en jacinthes blanches piquées d'ailes de jais noires et de touffes de feuilles vert tendre.

Brides de la couleur des feuilles.

J'espère, chères lectrices, pouvoir vous être utile dans le choix de vos toilettes de printemps, et ma prochaine chronique sera particulièrement occupée des toilettes devant figurer avec grâce au concours hippique, cette jolie fête si parisienne.

Il nous faut espérer de beaux jours, après ce mois si froid et si blanc de neige.

Un vieux dicton nous dit :

Si Février est chaud,
Croyez bien, sans défaut,
Que, pour cette aventure,
Pâques aura Froidure.

Février nous a promis le soleil et la gaieté, nous sommes lasses de nos fourrures, de tout notre harnachement d'hiver et des grosses manches si lourdes, qui nous donnent trop l'air de poules effarouchées.

La mode, dans son inconstance qui nous va si bien, veut nous faire revenir aux manches collantes, — je ne devrais pas encore dévoiler ce secret, — mais je le trouve joli à savoir: nos bras seront « Louis XVI », paraît-il, et de ballons on n'entendra plus parler.

Les mantes à la vieille vont remplacer les collets qui font maintenant peur à voir, mais qu'on pourra transformer en mantelet à épaules plates.

Je crois que les cous vont enfin réapparaître dégagés dans des fichus Marie-Antoinette !

Que le soleil fait donc faire de nouvelles choses ! et tant d'autres encore que je réserve pour la prochaine fois.

Comtesse
Lise de Rose.

MARIÉE

Jupe satin blanc à godets très amples.
Corsage recouvert de mousseline de soie blanche; bretelles satin blanc brodées de guirlandes soie blanche.

MARS

LE CARÊME

Chloé faisait jeûner ses gens, croyant ainsi observer les prescriptions du carême; quant à elle, dîners, danses et divertissements n'avaient point de trêve.

Que de femmes ressemblent à Chloé! — Laissant les privations aux autres, elles

profitent du carême pour donner des fêtes, sous le prétexte plausible qu'il y a moins de concurrence.

Ne voulant pas regarder la paille dans l'œil de mon voisin, lorsque je ne puis la lui ôter, je préfère parler des mondaines dignes du nom de *fidèles,* et qui « font leur salut en souliers de satin », comme le disait si spirituellement Anaïs Ségalas.

Une élégante corrige sa toilette pendant les semaines de pénitence. — J'aime à croire qu'elle corrige aussi ses défauts. — La robe de ville est sombre, ample comme le manteau de la charité; la capote se couvre de violettes, fleurs si douces et si coquettes sous leur humilité!

Pendant la semaine sainte, la Parisienne ne quitte guère son « ridicule », qu'un révérend Père a baptisé le « sac utile », puisqu'il contient le chapelet, le livre d'heures, la bourse à aumônes avec le flacon de sels et le mouchoir. Elle a sa chaise louée et retenue à l'église où prêche le dominicain en vogue. Une chaise se paye, en carême, le prix d'une stalle à l'Opéra : toutes deux font partie de la vie mondaine. On n'oserait avouer qu'on ne connaît point la partition d'*Othello*... On ne voudrait pas davantage ignorer le dernier sermon du Père Olivier.

La mode, tout autant que la piété, exige qu'on suive son courant, qu'il soit torrent impétueux, vagues plaintives, ou lac d'eau bénite.

En carême, les réceptions de jour ne sont pas suspendues: le buffet seul subit quelques modifications, par égard aux dévotes. Les sandwichs au foie gras sont remplacées par des petits pains aux anchois ou des tartines beurrées. Le *lacryma Christi* s'offre plus volontiers que le muscat. Le thé de choix, synonyme de « bonté », serait très permis si on ne noyait trop souvent la réputation de ses amis dans la tasse où elle plonge, de concert avec la cuiller de vermeil.

Je connais des mondaines qui, sans cesser de fréquenter les théâtres et les soirées ou leur position les appelle, s'imposent un sacrifice tenu aussi secret que la date de leur naissance. Par exemple, les unes s'ab-

stiennent de dire du mal de leur prochain (surtout de leur prochaine) — sacrifice difficile à exécuter, vœu imprudent s'il en fut! — D'autres se priveront de porter des bijoux, — de rester plus d'une heure chez leur couturière, — de flirter avec M. X... ou M. Z..., — de lire quelque bouquin défendu, etc., etc.

La charité règne en toutes saisons à Paris. En mars, elle décuple ses ministères. Les ventes au profit des pauvres se multiplient. Le « bazar de la charité » ressemble à la forêt de Bondy : on en sort complètement dépouillé au profit de ceux qui n'ont rien. A tour de rôle, les femmes y sont vendeuses ou achetteuses, dépensant leur esprit et leur argent sans compter, bien certaines, en revanche, qu'à l'appel de leur nom, saint Pierre fera ouvrir à deux battants les portes du paradis, ainsi que cela se pratique lorsqu'on les annonce au seuil d'un salon élégant.

Le patinage est fort goûté en carême. Il combat, par son exercice violent, les longues stations à l'église. Il détend les nerfs et permet d'exhiber une jolie taille que le manteau tenait cachée. On a beau mortifier ses sens et sanctifier son âme, cela

n'empêche que le corps prenne un peu d'exercice!

On peut diviser les Parisiennes en deux camps : les frileuses et les intrépides.

Femmes d'été. Femmes d'hiver.

Dès que le soleil boude, les frileuses s'enfuient vers la côte d'azur, qu'il est convenu d'appeler la *petite province*, comme on appelle *petite Provence* un coin abrité du jardin des Tuileries.

Les intrépides ont inspiré la création du Pôle Nord et du Palais de glace : *icebergs* dressés en plein Paris avec des horizons brumeux et des neiges éternelles — quels que soient les caprices du thermomètre, — illusion de lacs glacés sous une température douce, sans courir les risques d'un bain mortel.

Les frileuses ont l'aspect fragile des anémones. Natures de sensitives, elles ont besoin des effluves du soleil pour réchauffer leurs membres frêles. Fleurs de serre, elles rentrent à Nice dès les premiers froids. Gardant le culte de l'astre qui les fait vivre, elles ne portent que des robes claires et des chapeaux de paille : leurs fourrures sont faites de duvet d'oiseaux rares. A leurs yeux, l'hiver est un personnage incivil au souffle âpre, aux paroles rudes : il irriterait leurs poumons et glacerait leurs lèvres. Les frileuses ne viennent à Paris que vers la fin du mois de mars, à l'éclosion des premiers lilas.

Les intrépides ont une allure de sylphe et une santé de fer. Elles sont pareilles à ces plantes vivaces qui résistent aux gelées. Coppée pensait à elles quand il écrivit sa poésie :

Madame, vous aviez le bout du nez tout rose.

Il faut voir les patineuses, le matin, entre dix heures et midi, lorsqu'elles glissent rapides avec des mouvements d'ailes et des ondulations qui rappellent le vol des oiseaux effleurant un étang!

Très *select* et très familial, à cette heure-là, le patinage. Rien que de l'adolescence confinant à la jeunesse, et de l'enfance confinant à l'adolescence. Les mères et les institutrices forment un cadre sérieux à ce printemps épris de neige.

Toutes jolies, les patineuses en robe courte soulignée de zibeline, corselet de couleur et toque de plumes!

Elles viennent là, attirées par ce bercement rythmé, ce détachement de la terre qui n'est pas un songe, et tient un peu du vertige en faisant battre plus vite le cœur! Elles éprouvent la sensation inconnue d'avoir été changées en goélands au plumage soyeux et de s'envoler jusqu'aux régions arctiques sans quitter Paris.

Si les frileuses s'enivrent de l'haleine embaumée du Midi, les intrépides se grisent de patinage par l'imagination frappée.

Les femmes qui ne patinent pas vont faire à pied un tour au Bois, le matin. Elles portent une robe de laine courte, un collet d'astrakan ou une jaquette de drap beige, un chapeau couvert par une dépouille d'oiseau : corbeau, chouette, pivert ou colombe.

On se promène de préférence aux acacias. C'est là qu'on rencontre les célébrités du jour : l'artiste adulé, le nouveau ministre et la diva chérie du public. Tous recherchent un instant d'oubli et de liberté.

Le lac est bien délaissé depuis le second Empire! Son miroir terni a pourtant, comme tous les miroirs, l'avantage de refléter les générations sans en garder l'empreinte.

Quant au tir aux pigeons, c'est l'asile favori des classes dirigeantes — côté chiffon, art, noblesse et finances; — on y trouve ceux dont la vie négative se passe à se laisser plumer, et celles dont la grâce souveraine nous régit, sans qu'on ose porter la main sur leur couronne.

Les seules soirées permises en carême consistent en réunions musicales. Les concerts abondent. Le Conservatoire remporte chaque dimanche la palme du succès. Les sociétés chorales, les associations philharmoniques aident à passer fort agréablement ce mois de pénitence.

Mais j'entends de tous côtés les violons... Les invitations pleuvent comme giboulées chez le concierge. On danse en carême! La jeunesse s'en réjouit, et j'aurais tort de ne pas faire comme elle.

On donne même des bals costumés, car enfin Paris ne compte pas que de fervents catholiques! Les orthodoxes ont leur carême treize jours seulement après nous; les israélites ne dansent pas que devant le veau d'or; les hérétiques bostonnent tous les soirs, excepté le dimanche, et les libres penseurs ne connaissent le carême que de nom, écrit par Massillon, édition rare.

Nous donnons ci-joint un aperçu des plus élégants travestis, mais la mode n'a pas de prise sur les siècles écoulés, le costume le plus joli est celui qui sied le mieux.

Ces réunions joyeuses traversent la vie comme un éclair, et le poète l'a dit, il ne veut pas être seul :

C'est que, pour vivre heureux, il faut qu'on se rassemble;
La chanson du bonheur n'est jamais un solo.
Mais qu'elle soit duo, quatuor ou trio,
C'est toujours un morceau d'ensemble.

LUCIOLE.

CONNAISSANCES UTILES

Vin à goût de bois. — Dans les fûts mal entretenus, le vin prend souvent un goût de bois très désagréable. Pour faire disparaître celui-ci, on ajoute au vin un litre d'huile d'olives fine, c'est-à-dire fraîche et sans goût de fruit, pour 228 litres de vin. On fouette fortement de manière à obtenir une émulsion. On peut retirer ensuite l'huile qui surnage au moyen d'un tube descendant dans le tonneau et passant par la bonde, mais il est préférable de soutirer le vin et de le faire passer dans un fût bien propre. Après l'opération, l'huile peut encore servir à l'éclairage. Il paraît qu'on peut encore faire passer le goût de bois en laissant séjourner pendant quinze jours dans le vin un chapelet de rondelles de carottes séchées au four.

Teinture des dentelles en « écru ». — Pour teindre les dentelles et autres objets féminins en « écru », on se sert habituellement d'une solution de café ou de thé. La teinte obtenue ainsi n'offre aucune solidité; elle disparaît au bout d'un temps plus ou moins long. On obtient une matière tinctoriale bien supérieure et ne coûtant pour ainsi dire rien, en dissolvant quelques cristaux de permanganate de potasse dans une grande quantité d'eau : le liquide a une belle couleur rouge; les dentelles que l'on y plonge prennent une teinte brun clair seulement après dessiccation. La couleur est d'autant plus foncée que la quantité de cristaux employés est plus considérable; on doit d'abord étudier l'effet de la liqueur sur de petits chiffons, avant d'y plonger les dentelles ou les rideaux.

Vis rouillées. — Quand les vis sont en place depuis un certain temps, soit dans du bois, soit même dans un métal, il est fréquent de les voir se rouiller et ne plus pouvoir dès lors se desserrer. Pour arriver à les desserrer, il suffit d'appliquer sur leur tête une baguette de fer rouge et de donner tout de suite après un fort coup de tourne-vis. La chaleur fait dilater la vis et craquer, par suite, l'enduit de rouille.

Recollage des statuettes en biscuit. — Les statuettes en biscuit qui ornent les dessus de cheminées et les étagères sont d'une fragilité excessive. Recoller les parties détachées n'est pas une chose facile avec les colles dont on dispose habituellement, parce que celles-ci encrassent le pourtour de la cassure et nuisent ainsi considérablement à l'aspect de l'objet. Voici un procédé qui, au premier abord, semble être une recette de « bonne femme », mais qui, ainsi que nous avons pu nous en convaincre à maintes reprises, donne des résultats merveilleux; il consiste tout simplement à frotter les deux faces de la cassure avec une gousse d'ail et à remettre les deux morceaux en place. Le suc de l'ail se dessèche rapidement et colle les deux morceaux aussi fortement qu'on peut le désirer. D'autre part, cette couche agglutinante est d'une minceur extrême, de sorte que le mince filet qui marque l'endroit cassé n'apparaît pour ainsi dire pas. Inutile de dire que lorsque la partie brisée est volumineuse, on la maintient en place avec des fils pendant quelques minutes, pour laisser au jus d'ail le temps de sécher. L'objet ainsi réparé ne dégage aucune mauvaise odeur.

Mastic pour souder le fer. — Dans nombre de petits objets en voie de fabrication ou brisés accidentellement, on ne peut employer la chaleur pour souder le fer à lui-même. Pour arriver au même but, il est un moyen simple et très efficace que nous allons indiquer. On mélange :

Soufre	6	parties.
Céruse	6	—
Borax	1	—

et on délie le tout dans de l'acide sulfurique concentré, de manière à avoir une pâte de la consistance du mastic des vitriers. C'est avec ce mastic que l'on peut réunir deux morceaux de fer, en enduisant les extrémités à souder et en les pressant fortement l'une sur l'autre. Au bout de cinq à six jours, la soudure est si parfaite que l'on peut frapper sur le morceau de fer sans le briser.

Taches ferrugineuses sur les dents. — Les préparations ferrugineuses, qui font un si grand bien à tant de malades, laissent sur les dents un enduit couleur rouille que peu de personnes se soucient de posséder. Pour enlever ces taches, voici comment on doit procéder : prendre une tige quelconque, un cure-dents, par exemple, et enrouler de l'ouate au tour de son extrémité; plonger le coton dans une solution de 5 grammes d'acide chlorhydrique dans son poids d'eau distillée et en frotter les dents *une seule* fois. Les quinze jours suivants, on doit se servir, pour le nettoyage, de la poudre ci-dessus :

Poudre d'iris	10	grammes.
Chlorate de potasse	5	—
Craie lavée	10	—

poudre à laquelle on peut ajouter un peu d'essence de menthe et de carmin.

Pour remonter un vin en couleur. — Quand le vin n'a pas une coloration rouge assez intense, fait qui, pour certains amateurs, diminue

la valeur du produit, il suffit, pour lui donner la teinte désirée, de l'additionner avec le liquide suivant : on recueille les pellicules des grappes ayant servi, on les broie et on les met dans une futaille avec 25 litres d'eau, 75 kilos d'alcool et 1 kilogr. 250 d'acide tartrique pour 100 kilos de pellicules. Au bout de trois jours, on presse et on recueille un liquide coloré qui, ajouté au vin, rehausse sa couleur de 4 à 5 pour 100.

Conservation de l'argenterie. — Quand on part en villégiature, on a généralement soin d'envelopper l'argenterie dans du papier de soie et ensuite dans un meuble *ad hoc*. Au retour, on est bien étonné de voir que les cuillers et les fourchettes ont pris une teinte noire, qui est fort difficile à enlever et laisse même toujours des traces indélébiles. Cette couleur noire provient de ce que le papier contient des produits sulfurés qui, en se dégageant, forment sur l'objet une couche de sulfure d'argent. Pour empêcher cette formation, voici comment l'on doit procéder. Faire dissoudre six parties de soude caustique dans suffisamment d'eau pour que la solution marque 20° Baumé et la faire bouillir ensuite avec quatre parties de blanc de zinc. Après avoir laissé refroidir le liquide, on ajoute de l'eau jusqu'à ce que l'aréomètre marque 10° et on en imprègne le papier destiné à envelopper l'argenterie. On peut ainsi laisser les couverts pendant plusieurs années sans qu'on ait à craindre de les voir se ternir ou noircir.

Un encens à bon marché. — L'encens est une résine jaune rougeâtre découlant d'un arbre de la famille des *burséracées* et brûlant, quand on l'enflamme, avec une odeur balsamique. On n'emploie guère aujourd'hui cette résine à l'état de pureté : voici la composition la plus usitée : 150 parties d'oliban ou encens pur, 250 de benjoin, 120 de storax, 150 de nitre, 100 de sucre et 60 de cascarille. — On peut obtenir un encens à bon marché en mélangeant de la résine en poudre avec de la braise pilée, de manière à obtenir une teinte gris cendré et en ajoutant au mélange un peu de benjoin. Pour les fêtes carillonnées, verser quelques gouttes d'essence de bergamote dans chaque boîte d'encens.

Piqûres sur les livres. — Les livres et les vieilles gravures sont souvent tachés par des « piqûres » d'un effet désagréable. Pour les faire disparaître, on lave la feuille avec une solution *fraîche* d'hypochlorite de potasse. Quand les taches sont disparues, on lave plusieurs fois à l'eau distillée, et finalement on éponge avec soin. Ce traitement n'altère pas l'encre d'imprimerie.

Blanchiment des diamants. — Le procédé à employer pour blanchir les diamants teintés de jaune, de vert, de rouge ou de bleu, est des plus simples. Il consiste à colorer légèrement le dessous du diamant avec sa couleur complémentaire : avec du violet d'aniline si le diamant est jaune, avec du rouge d'aniline si la pierre est verte, avec du vert si elle est rouge. L'effet obtenu est surprenant : un simple point d'un de ces crayons d'aniline, dont l'écriture devient violette lorsqu'on la mouille, suffit pour rendre un diamant jaune du Cap aussi blanc qu'un diamant du Brésil. Il va de soi que les joailliers et les bijoutiers qui auraient recours à ce procédé pour donner plus de valeur marchande à leurs diamants se rendraient coupables d'une fraude, bien qu'il soit possible de se renseigner à cet égard en nettoyant à l'alcool les diamants suspects.

Préservatif contre la rouille. — Pour protéger les objets en fer contre la rouille, il suffit de les enduire avec la pâte obtenue en faisant fondre une partie de résine dans sept parties de saindoux. Cette pâte a le très grand avantage d'adhérer fortement au fer et de le préserver ainsi pendant longtemps; on peut l'enlever avec de la benzine.

Pour empêcher le refroidissement des chevaux. — Quand les chevaux ont eu à accomplir un travail considérable, ils rentrent à l'écurie couverts de sueur et risquent, par l'évaporation rapide de celle-ci, d'attraper un refroidissement. Pour empêcher celui-ci, on saupoudre l'animal de tourbe en poudre, qui se fixe au poil, absorbe la sueur et empêche le refroidissement brusque. Quand la tourbe est sèche, on l'enlève avec une brosse.

Brillant pour le linge. — Les jeunes gens *coparchics* recommandent toujours avec un soin jaloux à leur blanchisseuse de faire reluire le plastron, le col et les manchettes de leurs chemises. Ladite blanchisseuse s'empresse, pour arriver à ce résultat, d'ajouter un peu de borax ou de gomme adragante à l'empois d'amidon destiné à « empeser ». Nous lui recommandons de préférence la composition suivante qui, par ses résultats, fera la joie de ses clients.

Blanc de baleine	50	grammes.
Gomme arabique	50	—
Glycérine	120	—
Eau	720	—

Ces différents produits sont, comme on le voit, d'un prix peu élevé et à la portée de toutes les bourses. On les chauffe jusqu'à ce que la liqueur soit devenue uniforme; elle se conserve ainsi très longtemps. Au moment de s'en servir, on met un demi-verre de mélange dans le litre d'eau qui sert à délayer l'amidon.

H. Mousse de Corse.

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.

9397. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

LES PETITES INVENTIONS

LES CABLES SOUS-MARINS.

Le gouvernement français possède 8,500 kilomètres de câbles sous-marins, répartis en 54 lignes. Il existe en outre en France trois compagnies qui possèdent ensemble 31,779 kilomètres de câbles.

L'Angleterre et la France sont reliées par 6 câbles, d'une longueur totale de 400 kilomètres. Ces câbles sont la propriété commune des deux gouvernements.

La compagnie la plus importante pour les câbles sous-marins est l'*Eastern Telegraph Company,* de Londres, qui possède 79 câbles, d'une longueur totale de 47,308 kilomètres.

1,304 câbles sont aujourd'hui en service dans le monde entier et ont une longueur totale de 292,603 kilomètres, soit plus de trois fois le tour de la terre.

Un câble télégraphique sous-marin est composé de la manière suivante :

1° Au centre un conducteur électrique, *l'âme* du câble, généralement formé de sept fils de cuivre tordus ensemble;

2° Une gaine isolante en gutta-percha, composée de trois couches successives. La gutta est un moins bon isolant que le caoutchouc, mais ce dernier attaque le cuivre et s'altère vers 80°. De plus, la gutta-percha se conserve bien dans l'eau de mer pendant un grand nombre d'années;

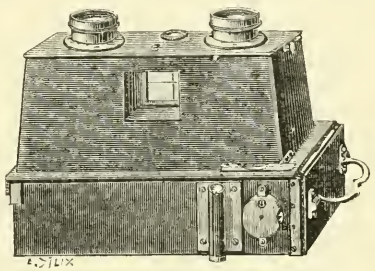
3° Une armature de protection; c'est une enveloppe de chanvre tanné, sur laquelle s'enroule une gaine de fil de fer ou d'acier, dont l'épaisseur varie avec la profondeur et la nature du fond.

Enfin, dans le voisinage des côtes, où le câble a à craindre les attaques des mollusques, des poissons, les ancres de navires, les vagues, etc., on l'arme d'une double ceinture de fils de fer et on le recouvre d'une triple couche de chanvre goudronné.

Jusqu'en 1890 l'Angleterre centralisait la fabrication des câbles sous-marins pour le monde entier. Aujourd'hui, l'ancienne Société française des téléphones a installé à Calais une usine qui peut fabriquer par jour 25 milles marins, soit un peu plus de 46 kilomètres de fil télégraphique.

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE
le Vérascope.

Le Vérascope enregistreur, ou Jumelle stéréoscopique de M. Jules Richard, donne l'illusion absolue, en vraie grandeur (d'où son nom de Vérascope), de la réalité, avec son relief et sans aucune déformation ou exagération de perspective, quelle que soit l'inclinaison de l'appareil ou le manque de recul.



Il a la forme d'une jumelle de théâtre; son châssis à répétition permet de faire 12 vues stéréoscopique ou 24 vues simples; il est interchangeable en pleine lumière.

Le corps de l'appareil avec ses objectifs sert de stéréoscope et permet de voir les images agrandies à leur valeur réelle; celles-ci peuvent toujours servir pour les projections; les clichés peuvent aussi être agrandis avec n'importe quel appareil et à n'importe quelle grandeur.

L'appareil, tout en métal, ne pèse, avec les plaques, que 960 grammes; n'ayant aucune partie en bois, il ne bouge ni à l'humidité ni à la sécheresse.

Muni de deux viseurs, il permet de viser dans toutes les positions et de savoir exactement ce que contiendra l'épreuve[1].

LES DIFFÉRENTS VENTS ET LEUR VITESSE.

Mars est le mois du vent; dans l'ancien calendrier républicain, *ventôse* était le nom du sixième mois, allant du 19 février au 20 mars. Aussi profiterons nous de ce moment pour donner quelques indications sur les principaux vents qui soufflent sur notre planète.

On sait que les principales causes du vent sont, ou bien la différence de température de deux régions, ou la différence d'humidité (état hygrométrique) de deux masses d'air voisines, ou enfin, dans le cas de coups de vents violents, le vent résulte du vide produit par la condensation subite

1. Le Vérascope se trouve chez MM. Richard frères, 8, impasse Fessart, Paris.

d'une grande quantité de vapeur d'eau, comme cela a lieu dans un orage. Dans ces trois cas, l'air le plus lourd vient prendre la place de celui qui est devenu subitement plus léger.

Franklin a imaginé une expérience très simple, démontrant la production du vent par suite de la différence de température. Si nous entr'ouvrons la porte d'une chambre chauffée, donnant sur un espace froid, un vestibule, par exemple, et que nous placions une bougie allumée au niveau du sol, nous constaterons immédiatement, par le mouvement de la flamme, l'existence d'un courant d'air froid *venant du dehors vers la chambre*. Si, au contraire, nous plaçons la bougie vers le haut de l'ouverture de la porte, nous constaterons qu'un courant d'air chaud *sort de la chambre vers le dehors*. Toute la théorie du vent est démontrée par cette expérience. Les vents sont périodiques ou constants. Parmi les périodiques, on peut citer les brises qu'on observe sur les côtes. La *brise de mer* souffle le matin, et fait rentrer les marins dans les ports. La *brise de terre* les en fait sortir le soir.

Les *moussons* sont aussi des vents périodiques, qui s'observent surtout dans la mer des Indes. La mousson de printemps est un vent venant de la mer et durant six mois, d'avril à octobre. Celle d'automne vient au contraire du nord-est; c'est donc un vent de terre, soufflant d'octobre à avril. Les seuls vents constants sont les vents *alizés*, soufflant pendant toute l'année dans le voisinage de l'équateur et faisant sentir leur influence à de grandes distances.

Le *mistral* est un vent violent du nord-ouest, qui, s'étant refroidi et ayant abandonné son humidité sur les hauteurs de l'Auvergne et du Cantal, vient souffler sur les contrées voisines de la Méditerranée. C'est un des vents les plus desséchants de l'Europe. Le terrible *simoun*, grand ennemi des caravanes de l'Afrique, souffle du midi au nord, et le brûlant *siroco* souffle du sud-est sur la Méditerranée. L'on donne le nom de typhons aux tempêtes rotatoires des mers de Chine et de l'océan Indien, et qui se produisent aux changements de mousson (typhon est un mot chinois qui veut dire grand vent).

Enfin, les *ouragans* sont des tempêtes violentes causées par plusieurs vents opposés formant des tourbillons. Les plus terribles sont les *cyclones*, si justement redoutés des marins.

On mesure la vitesse du vent au moyen de petits appareils appelés *anémomètres*. Voici à quelles vitesses correspondent les différents vents : une vitesse de 1 mètre par seconde donne un vent à peine sensible; 2 mètres correspondent à une *légère brise;* avec 6 mètres, nous avons la brise qui tend bien les voiles des navires; avec 7 mètres, le vent le meilleur pour *les moulins à vent;* 9 mètres donnent un vent *bon frais* pour la marche en mer. A 12 mètres, il faut serrer les hautes voiles; 15 mètres, *vent très fort;* 20 mètres, *vent impétueux*. Avec 27 mètres commence *la tempête,* qui, à partir de 36 mètres, devient *ouragan*. Enfin un vent de 40 mètres devient dangereux pour les habitants du continent, et un vent de 46 mètres à la seconde peut renverser les édifices.

L'ATMOGÈNE, APPAREIL POUR INHALATIONS.

Un chimiste de Paris, M. Auguste Gouts, vient de faire breveter un petit appareil destiné aux inhalations médicamenteuses et auquel il a donné le nom *d'atmogène*. L'appareil consiste essentiellement en un ballon de verre muni de deux tubulures. On place dans le ballon un peu d'eau contenant en dissolution la substance dont on désire inhaler les vapeurs (iode, goudron, térébenthine, etc.) et l'on chauffe le tout sur une lampe à alcool. La tubulure la plus courte, placée à la partie supérieure du ballon, sert à l'arrivée de l'air, qui est filtré à travers une couche d'ouate aseptique, conformément aux indications de Pasteur; les vapeurs médicamenteuses mélangées à cet air s'échappent par la grande tubulure, qui est terminée par un masque buccal contre lequel le malade applique sa bouche. Il reçoit ainsi directement dans les voies respiratoires les vapeurs bienfaisantes au fur et à mesure qu'elles se produisent, et cela d'une façon normale et sans aucune fatigue.

ARTHUR GOOD,

Directeur de l'Office des Inventions nouvelles.

AVIS

Le *Monde Moderne* est à la disposition de ses lecteurs pour leur donner directement tous les renseignements qui pourraient leur être utiles sur les brevets d'invention, marques de fabrique, dépôt de modèles, etc. Adresser les demandes au Bureau du Journal (service spécial des Inventions).

MENUS ET RECETTES

Il est bon de profiter de ce qui reste de gibier pour varier les menus, bien que nous ayons encore les oiseaux de passage et les animaux malfaisants, tels que les lapins de garenne, le sanglier privé, le daim, etc.

DÉJEUNERS

ENTRÉES
Cromesquis enchantés
Bifteck aux pommes soufflées

ROTS
Terrine de lièvre
Rouge de rivière

LÉGUMES
Macaroni à l'italienne
Flageolets sautés

DESSERT
Compote de calville

DINERS

POTAGES
Maury
A la Royale

RELEVÉS
Matelote d'anguille

ENTRÉES
Boudins de merlan
à la crème
Côte de bœuf braisée

ROTS
Cuissot de chevreuil
(sauce poivrade)
Pâté d'Amiens

LÉGUMES
Haricots panachés
Salades

ENTREMETS
Crème au chocolat

Cromesquis enchantés. — Lorsque d'un dîner il reste quelques débris de volaille ou de gibier qui ne peuvent être servis soit en mayonnaise soit sous une forme convenable, formez-en d'exquis beignets et servez-les comme hors-d'œuvre chaud; voici la meilleure manière de les apprêter : Faites une petite sauce brune ou blonde, de préférence cette dernière; si vous avez de la volaille, escalopez mince vos débris, ajoutez-y quelques champignons, une petite truffe, le tout émincé de la même manière, mettez vos escalopes dans votre sauce et liez l'appareil avec trois jaunes d'œufs, assaisonnez d'un bon goût sel, poivre, un peu de muscade, un soupçon de cayenne, faites cuire un moment. Votre appareil devient épais; étendez-le sur un plat, laissez-le refroidir, beurrez légèrement la surface afin qu'il ne se forme pas de croûte. Étant froid, garnissez de cet appareil une vingtaine d'hosties carrées que vous trempez dans du bouillon froid pour les ramollir. Au moment de servir, trempez vos petits cromesquis dans une pâte à frire et faites frire à feu vif. Dressez-les après les avoir égouttés, formez-en un buisson sur une serviette pliée à cet effet et servez.

Bifteck aux pommes soufflées. — Que ce soit dans le filet ou dans le faux-filet, le bifteck est préférable grillé, servi à la maître d'hôtel et avec une garniture de pommes soufflées; coupez celles-ci sur leur longueur de l'épaisseur d'une pièce de 5 francs en argent, mais bien égales, faites-les frire à feu modéré, quand elles sont cuites, égouttez-les; laissez chauffer votre friture, plongez-les et retournez-les avec une écumoire; dès qu'elles sonnent sec, égouttez-les, dressez-les en couronne autour du bifteck et servez. Ne retournez jamais vos biftecks deux fois; si le feu est trop vif, calmez-le en aplatissant la braise avec la pelle.

Rots. — **Terrine de lièvre.** — Désossez le râble d'un lièvre, dénervez bien les chairs, mettez les filets de côté dans une assiette creuse avec quelques lardons et un peu de jambon cuit, assaisonnez de quatre épices et un peu de sel. Avec les chairs des cuisses, faites une farce, mêlez celle-ci avec autant de lard haché fin, assaisonnez de sel, poivre, muscade et un peu d'épices; ajoutez un verre à liqueur de curaçao, un ou deux jaunes d'œufs, pilez bien le tout; garnissez votre terrine de bardes de lard, mettez une couche de votre farce sur laquelle vous placez vos filets et vos lardons de chaque côté, garnissez du reste de la farce et du jambon, recouvrez d'une barde, d'une double feuille de papier beurré et faites cuire au bain-marie et au four assez vif pendant une heure et demie. Cette terrine se sert froide au déjeuner, et lorsque l'on a de la bonne gelée, on en garnit le dessus de la terrine après l'avoir dégraissée.

Rouge de rivière. — Quoique considéré comme le courlis, la poule d'eau, le râle d'eau, le pluvier, tous oiseaux de carême, le rouge de rivière est fort estimé et fournit un rôti

qui n'est pas commun. Les amateurs ne le veulent pas vidé, mais, en tous les cas, il est nécessaire de retirer le gésier et de placer dessous une rôtie de pain garnie de duxelles, ce que nous appelons un canapé. Un feu vif pour terminer sa cuisson, qui ne doit pas durer plus de vingt à vingt-cinq minutes. Envoyez en même temps le jus dans une saucière et un citron canelé de chaque côté du canapé.

Légumes. — **Macaroni à l'italienne.** — Mettez une casserole d'eau au feu avec un peu de sel, dès que l'ébullition commence, plongez votre macaroni dedans, laissez-le cuire vingt minutes, égouttez-le et vivement ajoutez, en le remettant dans la casserole, un quart de fromages de gruyère et parmesan râpés, autant de beurre, sel et poivre, faites sauter jusqu'à ce que le macaroni soit lié et file, versez dans un légumier et servez.

Lorsque l'on veut le faire gratiner, on le dresse ainsi préparé dans un plat beurré allant au four, on le parsème de fromage râpé et de mie de pain, on place à la surface quelques noisettes de beurre et l'on pousse à four vif. Les amateurs de tomate en ajoutent un peu au moment de le lier.

Flageolets sautés. — Faites cuire vos flageolets avec une branche de persil, un petit oignon et un peu de sel; égouttez-les, faites-les sauter au beurre, ajoutez-y un peu de sel, poivre, persil haché, et servez dans un légumier. S'ils sont secs, faites-les tremper quelques heures à l'eau tiède avant de les faire cuire.

Dessert. — **Compote de calville.** — Faites un sirop avec cent grammes de sucre, deux verres d'eau et un zeste de citron ou d'orange. Épluchez vos pommes de calville par moitié, faites-les cuire, égouttez-les; dès qu'elles fléchissent sous la moindre pression, dressez-les, laissez réduire votre sirop à la nappe (c'est-à-dire que la dernière goutte reste suspendue à l'écumoire), décorez votre compote avec des amandes mondées fendues en deux, une cerise confite entre ces deux moitiés d'amande et un losange d'angélique sous la cerise. Versez votre sirop froid au dernier moment, afin que vos quartiers de pomme soient bien glacés.

Potage Maury. — Faites cuire des haricots blancs nouveaux avec une carotte, un oignon piqué d'un clou de girofle. Étant cuits, retirez la carotte et l'oignon, passez la purée en l'allongeant de sa cuisson; faites chauffer au moment du service et versez dans la soupière sur un quart de litre de petits pois cuits à l'anglaise (c'est-à-dire à grande eau légèrement salée, égouttés et rafraichis afin qu'ils restent d'un beau vert). Si le potage est au maigre, on ajoute un morceau de beurre fin en le faisant chauffer; s'il est au gras, on peut le mouiller avec du consommé; mais il ne faut jamais qu'il soit trop clair.

Potage à la Royale. — Beurrez un moule à charlotte, liez un demi-litre de bon consommé avec six jaunes d'œufs, passez cet appareil dans votre moule, faites-le cuire au bain-marie comme une crème une demi-heure avant le service, détaillez cette crème en gros dés ou en pions de damier et mettez-les avec précaution dans une soupière de bon consommé clarifié, juste au moment de l'envoyer sur table.

Relevés. — **Matelotte d'anguille.** — Dépouillez et videz votre anguille, coupez-la par tronçons de cinq ou six centimètres; mettez-la dans une bassine en cuivre avec une bouteille de bon vin rouge, quelques oignons, un bouquet garni, plusieurs gousses d'ail. Faites cuire à feu d'enfer, que le feu prenne dedans, il s'éteindra de lui-même, retirez votre bassine sur le bord du fourneau, ajoutez un morceau de beurre manié avec un peu de farine, remuez en agitant la bassine jusqu'à ce que votre sauce se lie, ajoutez un peu de beurre pilé avec un anchois et servez avec croûtons frits, œufs frits et quelques écrevisses cuites au vin blanc.

Boudins de merlan à la crème. — Désossez vos merlans, faites une farce avec la chair, ajoutez-y un peu de panade (un demi-verre d'eau chaude, gros comme une noix de beurre et deux cuillerées de farine, le tout desséché une minute sur le feu et mis à refroidir un instant avant de s'en servir), trois œufs, 30 grammes de beurre fin, une cuillerée de crème double, assaisonnez votre farce de sel, poivre, un peu de muscade, goûtez-la; formez-en une quenelle comme une noisette, faites-la pocher dans un peu de bouillon frémissant; goûtez si la quenelle a assez de corps et si la farce est d'un bon sel; ajoutez un jaune si cela est nécessaire, la quenelle doit être moelleuse sans être dure; formez-en des grosses quenelles, faites-les pocher comme la quenelle que vous avez essayée et servez en couronne avec une sauce à la béchamel. On peut mettre cette farce dans des petits boyaux, les faire pocher et les servir de même après les avoir fait dorer au beurre à four vif.

Côte de bœuf braisée. — Foncez une braisière d'un ou deux oignons, d'une ou deux carottes coupées en rouelles, ajoutez un bouquet garni et une couenne blanchie, placez votre côte sur cette garniture, mouillez d'un verre de bouillon et faites partir en plein feu; dès que la réduction est opérée, que le braisage commence à attacher, mouillez d'un demi-verre de cognac vieux et faites flamber; sitôt l'alcool éteint, mouillez d'un bol de bouillon et faites partir afin de détacher la glace qui s'est formée autour des parois et au fond de la braisière, salez et poivrez légère-

ment (car il faut tenir compte de la réduction et du mouillage, qui est déjà salé), couvrez hermétiquement et laissez cuire à petit feu dessus, feu dessous ou au four, en ayant soin d'arroser de temps en temps.

Si votre côte doit être accompagnée de racines ou d'une garniture quelconque, faites blanchir à part et ne mettez vos petites carottes ou vos navets que juste à temps dans la braisière afin que les légumes restent entiers. Dégraissez votre jus et passez-le au moment de servir; servez avec la côte bien dressée, vos petits légumes de chaque côté.

Cuissot de chevreuil. — Quoique la chasse soit fermée, il est facile de se procurer chez tous les marchands de volaille un cuissot mariné tout piqué. Vous emballez le manche de manière à garantir le poil des atteintes du feu; embrochez votre cuissot et le mettez à rôtir à feu clair afin qu'il ne languisse pas.

Si vous le mettez au four, de préférence placez un gril sur un plafond et le cuissot sur le gril, faites partir également à four gai, ne laissez pas se dessécher; trois quarts d'heure suffisent. Envoyez une saucière de sauce poivrade. Si vous avez des étrangers, ajoutez une cuillerée de groseille à votre sauce, un peu de cayenne ou de paprika viennois.

Pâté d'Amiens. — Faites une pâte à pâté avec 750 grammes de farine de gruau, 400 grammes de beurre, une forte pincée de sel, environ 16 grammes, et deux verres d'eau; conservez de l'eau près de vous. Dès que vous aurez rassemblé la pâte en la fraisant trois fois, vous l'humectez d'eau afin de ne pas la brûler, formez-en un pâton, laissez-la reposer une heure environ. Beurrez votre moule, aplatissez votre pâte de deux centimètres d'épaisseur, pliez-la en deux, ramenez les extrémités petit à petit sans faire de plis, mettez-la ainsi au milieu du moule, que vous garnissez en enfonçant la pâte dans toutes les moulures; relevez un peu les bords, que vous coupez à deux centimètres du bord du moule. Avec les rognures vous rassemblez un pâton que vous aplatissez pour en fermer le faux couvercle.

Faites une farce avec 500 grammes de veau bien dénervé et la chair d'un poulet dont vous conservez les filets et les cuisses pour garnir votre pâté; assaisonnez ces derniers avec quelques lardons de lard à piquer et autant de jambon et de langue à l'écarlate, ajoutez à votre farce 300 grammes de lard gras et un peu de jambon cuit. Assaisonnez de sel, poivre et quatre épices. Relevez votre farce, travaillez-la avec un œuf entier et un peu de jus froid ou de gelée, à défaut d'un peu de bouillon. Bardez votre pâté à l'intérieur, garnissez d'une couche de farce, placez une poignée de pistaches mondées ou quelques truffes, placez vos filets et de chaque côté quelques lardons de langue à l'écarlate, garnissez ceci de farce, placez les cuisses entre deux rangs de lardons, employez le reste de votre jambon et de votre farce pour terminer la garniture du pâté, bardez le dessus, placez le couvercle en pâte après avoir mouillé les bords, soudez les deux avec le pouce et les premiers doigts de la main droite que vous tenez en dehors. Découpez les bords, pincez-les à l'aide d'une pince à pâté et faites un second couvercle avec les rognures de votre pâte dont vous formez des feuilles à l'aide d'un emporte-pièce cannelé, mouillez le couvercle et toutes les feuilles en les appliquant à cheval les unes sur les autres, faites un trou au centre au milieu du pâté pour former cheminée, afin que la vapeur ne fasse pas éclater votre pâté; dorez celui-ci, faites cuire à four vif pendant deux heures; si le pâté prenait trop de couleur, garnissez le dessus d'une feuille de papier beurré ou mouillé. Retournez votre pâté de temps en temps afin que les deux côtés reçoivent tour à tour la plus forte chaleur du four.

On peut envoyer cuire ces pâtés sur une plaque au four du boulanger, qui vous les soigne dès qu'ils sont recommandés. Si vous tenez à ce qu'il y ait beaucoup de gelée dans votre pâté, vous en introduisez pendant qu'il refroidit par la petite cheminée que vous avez ménagée au centre. Afin que le trou ne se referme pas, on roule une bande de papier sur elle-même et on la beurre avant d'en introduire l'extrémité dans le trou. Lorsque le pâté est froid, la gelée est prise partout dans le corps du pâté.

Haricots panachés. — Vous faites cuire des haricots verts à l'anglaise, c'est-à-dire à l'eau salée, les égouttez et les rafraîchissez afin qu'ils soient d'un beau vert; autant de flageolets comme ci-devant que vous égouttez également; faites-les sauter ensemble dans du beurre fin avec un peu de sel, poivre, persil haché et une goutte de jus de citron; servez dans un légumier.

Salades. — Voici la mâche et la betterave, le céleri en branche, l'escarole et l'endive, les salades d'arrière-saison sont encore nombreuses, sans compter les salades composées de légumes et d'autres comestibles. Il est bon de varier, même l'assaisonnement; de temps en temps, une mayonnaise fait trouver la salade plus rafraîchissante et moins dure, surtout pour le céleri.

Entremets. — **Crème au chocolat.** — Faites fondre trois tablettes de bon chocolat à la vanille, ajoutez-y un demi-litre de bon lait bouilli, quelques morceaux de sucre, faites cuire un instant, liez votre crème avec six jaunes d'œufs, passez-la et faites-la cuire au bain-marie et au four dans un plat creux.

G. Garlin.

Service de **COMMISSION** du *Monde moderne*

Par ses relations quotidiennes, le *Monde moderne* est en situation de procurer à ses lecteurs toutes marchandises aux prix les plus avantageux. L'avantage qu'il leur offre n'est pas seulement celui du bon marché, mais également la possibilité de choisir le meilleur entre tous les produits similaires. On peut nous désigner n'importe quel article à prix marqué et nous le procurerons avec une réduction très appréciable. Mieux encore, on peut nous manifester le désir d'acquérir un objet quelconque, question de prix réservée, nous nous chargerons, après enquête, de fournir à nos lecteurs tous renseignements nécessaires pour leur permettre de l'acheter en pleine connaissance de cause.

Les payements ne se feront qu'après réception de la marchandise, et le destinataire aura toujours le droit de la retourner si elle ne convient pas.

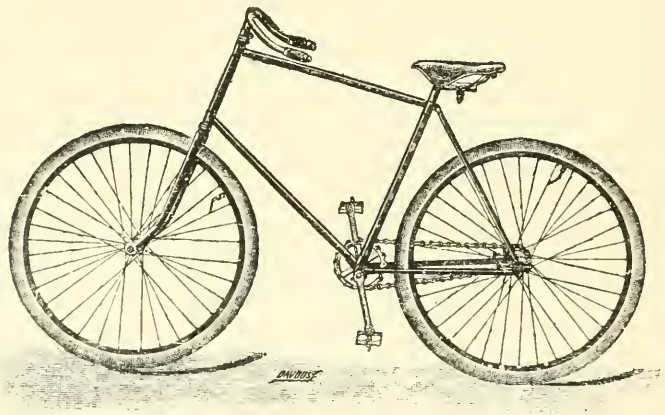
Le service de commission du *Monde moderne* prélèvera un bénéfice invariablement fixé à 5 p. 100. Il s'ensuit qu'il ne saurait utilement, tant pour lui-même que pour ses abonnés, s'occuper d'affaires inférieures à 50 francs. Il est entendu que cette commission est supportée par le vendeur et qu'elle ne chargerait jamais le prix d'acquisition.

En plus de ce service général et dont la multiplicité des cas ne saurait être prévue, le *Monde moderne* recommandera dans chacun de ses numéros, et sous sa responsabilité, certains articles qu'il aura pu étudier et choisir parmi plusieurs. Il les présentera, avec toute garantie de bon marché réel et de fabrication soignée, avec leurs prix nets. Aussi toute commande de ces articles devra-t-elle être accompagnée de leur montant.

Bicyclette "*Monde moderne*"

Routière légère, poids (garde-crotte et frein non compris) : **13 kilos**

Hauteur des roues 0^{m}, 70



Développement 4^{m}, 65 ou 5^{m} selon demande

Description. — Cadre en tubes d'acier extra, direction à douille à billes, fourche creuse, *frein détachable*, chaîne à rouleaux, toutes les pièces mécaniques en *acier de qualité supérieure*, manivelles et repose-pieds détachables, selle "**Hamac**" à tension avec ressorts nickelés, pédales à billes à recouvrement, poignées buffle ou caoutchouc, *nouveau pneumatique Michelin sans tringle*, guidon cintré à volonté.

Décor : Émail noir extra, nickelage riche. — Accessoires : Sacoche, clef, burette.

Prix, avec ou sans frein, **400** fr. ; pour hommes ou pour dames

Payable **30** *fr. par mois; au comptant,* **10** *o/o d'escompte. Garde-crotte en plus, cuir verni,* **5** *fr.; Emballage* **4** *fr. — Expédition à la charge de l'acheteur.*

Pour l'acquisition de cette bicyclette, s'adresser aux bureaux du **Monde moderne**, 5, rue Saint-Benoît, Paris.

Nous nous sommes assurés, chez des propriétaires, de quantités disponibles de vins sur la provenance desquels nous avons obtenu des garanties complètes. Ces vins, absolument purs de tout mélange et de tout sucrage, sont offerts en toute sécurité.

1er LOT ⁂ Vin fin de Touraine

Récolte de 1893 — Qualité exceptionnelle — Propre à être mis en bouteilles pour être conservé et servi en petits verres.

La pièce de 250 litres environ . . . . . **175 francs**

(*L'expédition peut être calculée de la gare de Tours*)

2me LOT ⁂ Vin de table de Vaucluse

Récolte 1894 — Vin franc de goût et de couleur, titrant 9°
Supportant bien l'eau.

La pièce de 220 litres environ. . . . . **85 francs**

(*L'expédition peut être calculée de la gare d'Avignon*)

3me LOT ⁂ Vin du Loir-et-Cher

Récolte 1894 — Vin très léger et très frais ; sentant le fruit et pouvant se boire avec peu d'eau.

La pièce de 220 litres environ. . . . . **60 francs**

(*L'expédition peut être calculée de la gare de Vendôme*)

4me LOT ⁂ Cidre de la Sarthe

Récolte 1894

Pur jus de pommes de 1er tirage, sans une goutte d'eau, sucré, serait mousseux en le mettant en bouteilles en avril-mai.

La pièce de 220 litres environ. . . . . **45 francs**

(*L'expédition peut être calculée de la gare de Saint-Calais, Sarthe*)

☞ Tous ces prix sont compris à fût perdu — Les acheteurs pourront calculer les frais de port suivant les distances des gares d'expédition à leur localité d'après une moyenne, par pièce, de 2 fr. 50 par 100 kilomètres de distance.

Adresser les commandes aux bureaux du **Monde moderne**, *5, rue Saint-Ben*

PORTRAIT de S.S. le Pape Léon XIII, par Chartran

Le célèbre portrait de S.S. le Pape Léon XIII restera le morceau le plus important peut-être de l'œuvre de Chartran. Sa Sainteté avait toujours refusé de laisser reproduire ses traits par la peinture. Cette grande faveur devait être accordée à notre compatriote dont le beau talent sut tirer un merveilleux parti de l'auguste modèle qui voulait bien poser devant lui. Les deux vers autographes, publiés au bas de chaque épreuve, garantissent son authencité.

REPRODUCTIONS

Eau-forte. — Gravée par Courtry, un des maitres de la gravure contemporaine. Magnifique estampe mesurant : 40 cent. de largeur sur 51 de hauteur et 70 × 95 avec marges . . . **30** fr.

Effigiem subiectam oculis quis dicere falsum
audeat? huic similem vix jam pinxisset Apelles.

Leo P.P. XIII.

Chromogravure. — Obtenue à l'aide du double procédé de la gravure directe et de la lithographie qui en font, par la vigueur des contours et la fraîcheur du coloris, un véritable tableau. Dimensions : partie gravée, 55 sur 71 ; avec marges 0,80 sur 1,08 . . . . . **20** fr.

Chromo-Carte. — Miniature coloriée, montée sur une carte forte à biseaux d'or. Dimensions : 14 sur 19 . . **5** fr.

Photochromie. — Sans aucune retouche. Les couleurs du tableau sont également obtenues directement. Planche de 30 sur 38 sur papier de format 50 sur 65 . . . . . **3 50**

Phototypie noire. **2** fr.

Chromotypographie. . . . . . **0,50** c.

Taille-douce paroissien. . . . . . **0,25** c.

IMAGES DE PROPAGANDE

Grand format à **10** fr. le cent.
Petit — à **3** fr. le —

Ces portraits sont en couleur.

*S'adresser au Directeur de l'*ÉDITION INTERNATIONALE, *6, rue du Regard, à Paris*

EXPÉDITION FRANCO

Pour l